Constant DE DEKEN

Adjoint à l'expédition
BONVALOT et
Henri d'ORLÉANS
de Paris au Tonkin



A TRAVERS L'ASIE



Ouvrage enrichi de gravures d'après les photographies du prince Henri d'Orléans

Darkhed iD

10/7/68/v.d.w/M/

A TRAVERS L'ASIE



CONSTANT DE DEKEN

MISSIONNAIRE BELGE EN CHINE ET AU CONGO
DE LA CONGRÉGATION DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE
CHEVALIER DE L'ORDRE DE LÉOPOLD

A TRAVERS
L'ASIE

PAR

CONSTANT DE DEKEN

ADJOINT A L'EXPÉDITION BONVALOT ET HENRI D'ORLÉANS

DE PARIS AU TONKIN

Ouvrage enrichi de gravures d'après les photographies du prince HENRI D'ORLEANS



ANVERS
CLÉMENT THIBAUT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
18, PLACE DE MEIR, 18.

—

1902.

IMPRIMATUR

MECHLINIÆ, 4 DECEMBRIS 1901

J. THIJS, CAN., LIB. CENS.

A TRAVERS L'ASIE

CHAPITRE PREMIER

De Bruxelles à Ili.— Préparatifs de départ.— Le personnel de l'expédition.— Première étape.— Notre campement.

Le 4 juin 1889, je quittais Bruxelles, en compagnie de mon nouveau confrère, M. Em. Raemdonck, pour regagner notre Mission d'Ili ou Kouldja. Notre voyage s'effectua par la Russie d'Europe et la Sibérie occidentale. Parvenu au terme de la course, j'envoyai à ma famille le récit des incidents qui avaient marqué notre longue pérégrination. Ce récit fut trouvé assez intéressant pour que la *Revue des Missions en Chine et au Congo* le publiât *in extenso*.

Il y a quelques jours, je me trouvais de nouveau à Bruxelles et là, dans l'immense salle

de la Société de géographie, je donnais à un auditoire d'élite une conférence accueillie par de chaleureux applaudissements. J'ai de bonnes raisons de croire que ces applaudissements ne s'adressaient point à la belle diction de l'orateur, mais à l'objet de son récit. Rien moins que l'aperçu général d'un des plus grands voyages qui puissent s'accomplir, par terre, sur la surface du globe : la traversée du continent asiatique, du nord-ouest au sud-est, à travers des contrées riches en souvenirs historiques et plus inconnues, cependant, que ne l'est aujourd'hui le centre de l'Afrique. J'eus la bonne fortune de voyager en illustre compagnie : un Prince de la Maison d'Orléans et M. Bonvalot, le célèbre explorateur français.

J'offre aujourd'hui le récit détaillé de cette expédition. Mais, comment un pauvre missionnaire belge, à peine rentré dans sa mission, a-t-il été amené à traverser toute l'Asie et à revenir en Europe par la mer des Indes ? C'est ce qu'il importe d'expliquer tout d'abord au lecteur.

Les illustres voyageurs que je viens de nommer étaient arrivés, par la Russie et la Sibérie, à Ili, lieu de notre résidence, avec l'intention de traverser l'Asie centrale ou

Turkestan, le Koukounour, le Thibet, la Chine méridionale et les possessions françaises du Tonkin. Pour mener à bonne fin une telle entreprise, la compagnie d'un Européen connaissant non seulement la langue, mais encore les mœurs et coutumes chinoises, était, sinon indispensable, du moins extrêmement utile. Ces messieurs me demandèrent de leur servir d'auxiliaire à ce point de vue. J'avais pour décliner cette offre, les raisons les plus graves. Je rentrais à peine d'un long et pénible voyage entrepris pour les affaires de notre mission ; et voici qu'il fallait reprendre le bâton du voyageur pour affronter un trajet qui, avec le retour par les Indes et l'Europe, pouvait durer plus de deux ans ; enfin, il n'était pas permis à un simple missionnaire de quitter son poste sans l'autorisation de ses supérieurs et de la Sacrée Congrégation de la Propagande. D'autre part, le voyage projeté traversait des régions qui n'avaient jamais été explorées jusqu'alors, des contrées où notre Congrégation pouvait être appelée à exercer son apostolat, puisqu'elles confinent à nos missions déjà existantes d'Ili et du Kansou. J'étais préoccupé surtout de ce fameux Thibet, dont on raconta tant de merveilles, cette citadelle du Bouddhisme, à peine entrevue, en 1846, par deux

missionnaires Lazaristes, MM. Huc et Gabet.

On comprend que ces considérations contradictoires me faisaient hésiter. Le Prince avait réponse à toutes mes objections, et, pour clore le débat, il fit demander, par télégraphe, à Bruxelles, les permissions nécessaires. L'approbation de mes supérieurs leva tous mes scrupules, et, le 12 septembre 1889, nous nous mîmes en marche pour un voyage qui, par les seules routes de terre, devait durer plus de quatorze mois.

La partie scientifique de notre exploration était du ressort spécial des voyageurs que j'accompagnais. Leurs découvertes, à cet égard, sont de la plus haute importance. Le Prince en a parlé déjà dans une étude remarquable parue dans une grande Revue française, et tout le monde connaît le grand ouvrage de M. Bonvalot. Les visées d'un missionnaire sont nécessairement bien différentes. On me pardonnera donc de ne pas trop insister sur les questions géographiques, et de me contenter de raconter, au jour le jour, tout ce qui est de nature à intéresser les amis de nos missions.

Le 12 septembre 1889, nous nous disposâmes au départ, et nous mîmes la dernière main à l'organisation de notre caravane. Le

premier jour d'un voyage de ce genre est tout aux tâtonnements. On ne connait pas encore par expérience la force respective des animaux qui auront à transporter les bagages. On les met donc à l'essai, en leur imposant un fardeau solidement ficelé. La charge parait-elle trop lourde ? Il faut ouvrir les paquets, les diminuer, les diviser et les recharger. Puis, affairés comme ils le sont, les hommes loués pour le voyage sont toujours exposés à oublier quelque objet indispensable, si l'Européen ne se donne pas la peine de tout vérifier par lui-même. Or, tout cela exige des allées et des venues, prend un temps considérable, et, la caravane une fois en marche, on doit s'estimer heureux si, dans cette première journée, elle fournit un trajet de 20 à 30 lis chinois, soit environ deux à trois lieues. Ce fut ce qui nous arriva.

Vingt chameaux portaient les bagages, deux tentes, la batterie de cuisine, des pelles, des pioches, des haches, des munitions et des vivres pour un mois. Nous avions, en plus, quinze hommes, quinze chevaux et deux chiens.

Nous fûmes escortés jusqu'à quelque distance de la ville par le consul russe de résidence à Ili, M. Ouspenski, son secrétaire, M. Borne-

mann, le directeur des postes et télégraphes, et les chefs de deux hordes musulmanes, les *Sartes* et les *Nokaïs*. Mes deux confrères, missionnaires à Ili, MM. Steeneman et Raemdonck, nous suivirent jusqu'au premier campement.

Cette première étape, à travers la fertile vallée d'Ili, ne fut que de trois lieues. A peine étions-nous descendus de cheval, que la monture du Prince, un magnifique étalon donné par le consul russe, brisa sa longe et partit en un galop effréné. La perte de ce bel animal eût été irréparable, tant à cause de ses qualités extraordinaires, qu'à raison de la charge qu'il portait attachée à la selle : un appareil photographique, et deux sacs en cuir renfermant boussole, thermomètre et instruments pour le relèvement de la route. Heureusement, le mal fut moindre que la peur. Nos hommes s'étaient aussitôt élancés à cheval, et, deux heures après, ramenaient le fuyard avec sa charge complètement intacte.

Dans l'intervalle, mes deux confrères nous avaient quittés, promettant d'envoyer, par courrier spécial et pendant la nuit, deux articles que j'avais oubliés dans la précipitation du départ : du café non grillé, et la lourde pelisse fourrée, si indispensable pour lutter

contre les froids horribles qui nous attendaient au Thibet.

Le cheval du Prince venait de nous être ramené, lorsque le cuisinier en titre de la caravane nous annonça que le souper était servi. Le repas comportait, en tout et pour tout, un *palao*, mets très usité chez les Sartes : de la viande hachée menu que l'on fait mitonner à petit feu dans du riz à la graisse de mouton, avec l'addition de raisin sec. Cette nourriture est très réconfortante ; mais, pour la diriger, il faut posséder l'estomac d'un Turc, ou faire chaque jour et à cheval une promenade de dix lieues.

Si le repas est simple, sa préparation ne l'est pas moins. On creuse un trou dans la terre ; on dispose quelques pierres autour de l'ouverture, on ajuste la marmite sur les pierres, et l'on chauffe avec le combustible que l'on a sous la main : broussailles, herbes sèches, ou argols.

Après le repas, on s'assied autour du foyer improvisé, et, la pipe ou le cigare en bouche, on parle des incidents de la journée, et on détermine l'étape à fournir le lendemain. Profitons de ce moment pour présenter à nos lecteurs le personnel de notre caravane.

Je ne me permettrai pas d'émettre une opi-

nion personnelle au sujet des Européens que j'avais l'honneur d'accompagner. Le nom seul du Prince d'Orléans, son intrépidité toute française, sa joyeuse vivacité, ses connaissances scientifiques. les conférences qu'il a données à son retour en Europe, la brochure si intéressante qu'il vient de publier, nous dispensent d'en dire davantage. Quant à M. Bonvalot, chef de l'expédition, sa renommée comme explorateur n'est plus à faire. A des connaissances toutes spéciales, à l'expérience acquise en de précédentes expéditions, à un humour gaulois que rien ne déconcerte, il joint la froide et indomptable énergie de ces hommes qui mènent à bonne fin la tâche entreprise par eux, ou qui y succombent par une mort héroïque.

Passons maintenant aux indigènes pris à notre service. De ces quinze hommes, trois seulement nous accompagneront jusqu'au terme du voyage, au Tonkin : le cuisinier, l'interprète et le chef de caravane.

Le cuisinier, dans une semblable expédition, est un homme de la plus haute importance Nous aurons à traverser des déserts où, durant des mois, nous ne verrons pas une créature humaine et où le hasard de la chasse devra seul nous procurer des aliments. Or, les fati-

gues que nous aurons à supporter pendant près d'un an et demi sont telles, que l'Européen le plus robuste ne les endurera qu'à la condition d'avoir l'estomac toujours satisfait. Le détail est réaliste, mais vrai. Quant aux indigènes, leur force physique de résistance et leur énergie morale sont en corrélation directe avec la quantité et la qualité du lest qu'ils portent dans le ventre. Passe pour un jour de faim ! Mais, si la privation dure quelques jours, ces hommes d'apparence si vigoureuse deviennent de véritables loques, des enfants pleurnichards qui prendront la fuite, si le bâton du chef de caravane ne les pousse en avant. Or donc, nous avions pour cuisinier mon propre domestique, un Chinois chrétien de Kouldja. Il a nom *Tong-Kia*. Tout chrétien qu'il soit, il a conservé quelques-uns des défauts de sa race : il est lent dans ses allures, et d'un entêtement dont rien ne peut avoir raison. En revanche, il connait à fond son métier : la foi chrétienne lui a donné une probité inconnue à la plupart de ses compatriotes ; enfin, et ceci est réellement extraordinaire, ce Chinois est doué d'une véritable intrépidité.

Arrivons à l'interprête. Abdullah est un Turc de la race des Tarantchis, et parle le

turc, le russe, le chinois et le mongol. Il n'en est pas à son premier voyage ayant servi plusieurs fois de guide au célèbre explorateur Prjévalski... Celui-ci pourtant a fini par chasser ignominieusement ce petit homme tout gonflé de son importance, paresseux, fourbe et hypocrite. Rien qu'à voir sa mine chafouine et ses yeux qui n'osent regarder en face, on jurerait que cet homme est incapable d'avoir un ami, et, en eût-il un, qu'il le vendrait aisément pour beaucoup moins que trente deniers. En ce moment, cependant, Abdullah nous est indispensable ; nous aurons soin toutefois de le surveiller.

Enfin, — à tout seigneur tout honneur — saluons le brave Achmed, chef de la caravane, le fidèle compagnon de M. Bonvalot en de précédentes excursions. Achmed appartient à la race turque des Usbegs ; mais son type physique est celui d'un superbe Caucasien. De taille élevée et robuste, il a le teint basané, des yeux d'un noir intense et d'une vivacité que ne démentent pas un caractère inflammable comme la poudre et une bravoure pour laquelle le danger est une fête. Impossible de s'imaginer un cavalier plus infatigable, un chasseur plus enragé, un homme déployant à la fois plus d'audace et de sûreté à grimper

aux flancs des rochers les plus abrupts. Que dire du dévouement et de la fidélité inébranlable de ce brave entre les braves ? Sans aucun doute, si l'expédition a réussi, si, nous et tous nos hommes nous ne sommes point morts sur les sommets glacés du Thibet, c'est à Achmed que nous le devons. Que de fois son indomptable énergie n'a-t-elle point électrisé nos hommes réduits au désespoir et décidés à mourir sur place d'inanition et de froid, plutôt que d'aller affronter encore de nouvelles souffrances ? Toutefois, les stimulants employés étaient bien d'un Turcoman ; des regards de flamme, des cris stridents comme ceux de l'aigle, des coups de poing, de bâton et de fouet, à mettre en branle une armée entière. Un tel homme à la tête de mille gaillards de sa trempe pourrait braver toutes les peuplades de l'Asie Centrale.

Maitenant que je les juge à distance, les procédés d'entraînement employés par Achmed me paraissent bien un peu violents. Quant aux résultats obtenus, il peut bien m'être permis d'en être enchanté, puisque je leur dois la vie.

Le chef revint avec nous jusqu'à Paris, et séjourna tout un mois encore en la compagnie du Prince d'Orléans. On eût voulu le retenir, et l'aventureux coureur du désert avouait que

Paris avait du bon ; mais à toutes les aises de la vie européenne, il préférait la steppe, les montagnes, la vie errante de son pays natal : il y est retourné.

J'ai peu de chose à dire du reste de nos engagés, Khirgis et Chinois, chargés du soin de nos animaux : parmi eux se trouvait un Russe, natif de Tioumen en Sibérie, très expert dans la préparation des pièces d'histoire naturelle.

Et maintenant que nous connaissons les personnages grands et petits de notre caravane, disposons-nous à prendre un repos nécessaire. Le temps est si beau, que nous ne songeons pas même à dresser la tente, et que chacun se met en devoir de monter lui-même son lit. Ce n'est pas bien compliqué. Sur le sol, on étend une pièce de toile cirée, et, sur la toile, une peau de mouton. Une sorte de conssin revêtu de cuir sert d'oreiller ; on s'enveloppe d'une lourde couverture ouatée, et l'on s'endort en contemplant les étoiles. Tâchons de bien employer cette première nuit, car, demain, dès cinq heures du matin, nous devrons être en selle, pour une étape qui nous conduira à *Mazar*, à cent lis de distance.

Nous dormîmes d'un sommeil bienfaisant, que nous avaient mérité la fatigue d'une pre-



RÉV. M. DE DEKEN. M. BONVALOT LE PRINCE D'ORLEANS

mière journée, et aussi la prière. Au moment de notre départ de Kouldja, non seulement toutes les personnes appartenant à la caravane, mais encore les autorités amies qui avaient voulu nous escorter à quelque distance, étaient entrées avec respect dans la chapelle de notre résidence. Et là, tandis que les missionnaires catholiques récitaient les solennelles invocations inscrites au Bréviaire pour la circonstance, tandis qu'un prince de la Maison de France s'agenouillait à nos côtés, les Russes, l'Allemand, les Khirghis, les Turcs, les Chinois appelaient en leur langue et selon leur croyance la bénédiction divine sur nous et notre entreprise. Un incrédule de l'Occident qui se serait trouvé présent à cette scène eût pu sourire ; je lui aurais conseillé cependant de se tenir à distance d'Achmed, dont la réponse eût été certainement... retentissante.

CHAPITRE II

Notre campement à Mazar. — Notre Vatel. — Tombeau d'un sultan. — La vallée du Kash. — Visite à un chef mongol. — Un chasseur défiguré. — Passage de la rivière Kash. — Un chef Kirghise.

13 *septembre*. De grand matin, nous sommes en marche, après avoir constaté qu'un brouillard intense avait fortement mouillé nos couvertures.

Dans l'après-midi, nous arrivons à *Mazar*, petit village d'agriculteurs Tarantchis, et nous campons près d'un ruisseau limpide où abondent les truites. En attendant que Tong-kia, notre Vatel en titre, ait préparé notre repas, nous nous livrons, au moyen de mouches artificielles, au plaisir de la pêche.

Un mouton d'une valeur de quatre roubles (rouble — trois francs), a été abattu, et nous

constatons que, tant pour notre nourriture que pour celle de nos hommes, il faudra immoler chaque jour semblable victime. C'est que l'on a les dents longues lorsque, tantôt à pied, tantôt à cheval, on a fait d'un trait une étape de 100 lis (environ 11 lieues)!

Tong-kia ne tarde pas trop à déposer devant nous, par terre, un large plat où fume un appétissant palao. Il ne s'agit plus que de s'accroupir, jambes croisées à la façon orientale, et de manœuvrer la cuiller de bois et le couteau de poche qui constituent tous nos engins culinaires. Nos hommes, rangés autour d'un autre plat, y vont avec moins de façons encore, les mains puisant à même dans le vase commun. Vient ensuite une rasade de thé en euilles pour nous, de thé en brique pour les indigènes. Nous n'avons emporté ni vins, ni liqueurs, ni conserves, et nos provisions solides se bornent à du riz, de la farine et du sucre. Quant à la viande, nous l'achèterons au cours journalier du voyage, ou nous nous en procurerons au moyen de la chasse. C'est le système suivi en ces parages par tout voyageur expérimenté.

Au lieu de nous targuer d'expérience, avouons plutôt une grosse faute commise aujourd'hui. Au début d'un voyage, c'est trop d'une étape

de 100 lis pour des chameaux pesamment chargés. Les pauvres bètes sont exténuées. Aussi décidons-nous de leur accorder un jour de repos que nons emploierons à visiter les environs.

14 *septembre*. Mazar, dont le nom, en turc, signifie *tombeau*, est ainsi appelé, parce qu'il s'y trouve un temple abritant la tombe d'un sultan mort ici, jadis, en odeur de sainteté musulmane. L'édifice n'a rien de remarquable, bien qu'il soit visité, deux fois chaque année, par de grandes troupes de pélerins Kirghis, Cosaques, Mongols et Kalmouks.

Du temple, nous continuons notre promenade vers une montagne dite « la montagne sainte », à cause de sources thermales que l'on y trouve et qui sont excellentes pour la guérison des rhumatismes. En réalité, la source chaude est unique, et sort d'un rocher, tout à côté d'une autre source entièrement froide.

15 *septembre*. Dès 6 heures du matin, nous gravissons les hauteurs qui nous séparent de la vallée où coule le Kash, laissant à gauche la vallée de Tjirgalang, presque déserte aujourd'hui, mais très peuplée avant l'émigration de ses habitants au Turkestan russe.

Un mot d'explication est ici nécessaire. Il y a quelque vingt ans, des bandes de révoltés et

de brigands ravageaient cette contrée et poussaient parfois leurs excursions jusque dans les possessions russes. La Russie somma la Chine de mettre ces pillards à la raison. Le gouvernement chinois se trouvant impuissant à remplir ce mandat, les troupes russes entrèrent à Ili, et ne mirent guère de temps à pacifier toute la région. Cette besogne de police une fois terminée, les Russes se retirèrent, après que les deux gouvernements eurent proclamé, de commun accord, que les populations paisibles étaient libres de rester en territoire chinois, ou de passer en Russie. La moitié environ des cultivateurs Tarantchis estimèrent que l'épée du Czar les protègerait mieux que la lance en bambou des soldats chinois, et quittèrent le sol natal.

Nous chevauchons 40 lis, et descendons dans la vallée du Kash, en un endroit où campent des Kirghis musulmans. Ces gens sont nomades, comme les Mongols ; mais supérieurs à ceux-ci en bravoure, ils se sont considérablement enrichis en enlevant à leurs voisins bœufs, moutons et chevaux. « La raison du plus fort est toujours la meilleure », a dit le le fabuliste. L'aphorisme n'est guère moral, mais il constitue l'unique loi de la steppe.

Une seconde étape de 70 lis le long de la

rivière nous mène en un endroit très boisé où nous trouvons les trois éléments d'un bon campement : de l'herbe, du chauffage et de l'eau. La forêt voisine abonde en sangliers dont les grognements parviennent jusqu'à nous. Mais nous sommes trop fatigués pour aller saluer de plus près « la bête noire ».

16 *septembre*. Nous passions par Nihilke. Ancien village des Tarantchis, aujourd'hui occupé par des Mongols que rançonnent sans pitié deux usuriers chinois.

Plus loin, nous entrons dans le territoire des Kalmouks de l'Arban-Somon. Ce dernier terme signifie « les dix escadrons », et chaque escadron compte mille tentes. Le tout a pour centre une Lamaserie (Kourijen) peuplée par un grand nombre de lamas (religieux bouddhiques) et gouvernée par deux chefs très vénérés, pour avoir fait le pélérinage de Hlassa, au Thibet.

J'avais été, dans mes voyages précédents, en relation avec l'un de ces chefs : nous allons lui rendre visite, ainsi qu'à l'amban, chef civil des dix tribus. Celui-ci nous donne deux hommes, pour nous aider à traverser le Kash en un endroit guéable ; il nous apprend qu'il existe, non loin de là, une mine de charbon à fleur de terre, et nous fournit quelques détails

sur la façon de vivre de ses sujets, mi-nomades et mi-agricoles. Au printemps, ces Kalmouks grattent la terre au moyen d'instruments absolument primitifs ; puis, laissant à la clémente nature le soin de leurs récoltes, ils s'en vont dans les montagnes, avec tentes, familles et troupeaux. A l'automne, on descend à la vallée pour couper la récolte, et l'on y reste tout l'hiver.

A la rentrée au camp, nous recevons la visite d'un chasseur mongol défiguré de la manière la plus affreuse. Cet homme nous raconte que lui et son frère ont pour métier de faire la chasse aux cerfs, non point pour manger la chair de ces animaux, mais pour s'emparer de leur cornes. On sait que chaque année, au sortir de l'hiver, le cerf perd son bois, qui ne tarde pas à être remplacé par un autre. Pendant les premiers mois de cette nouvelle croissance, la corne est molle, spongieuse, gonflée de suc et de sang. En cet état, les médecins chinois en font si grand cas qu'ils payent environ 400 francs la dépouille d'un seul animal. Or donc, notre Mongol, se trouvant en chasse, se vit tout à coup en présence d'un ours auquel il envoya bravement son coup de fusil. L'ours, blessé seulement, arriva en grognant sur son agresseur. L'homme était



MONUMENT FUNÉRAIRE MONGOL

armé d'un fusil à mèche qu'il n'eut point le temps de recharger. La bête, d'un seul coup de patte, arracha à son ennemi un œil, une oreille et presque la moitié de la figure. Aux cris du malheureux, son frère accourut, et tous deux achevèrent le monstre à coups de couteau. De rudes hommes, ces deux frères ! Fasse Dieu que je n'aie jamais à affronter pareille recontre !

17 *septembre*. Les guides nous ont conduits jusqu'au gué : la caravane traverse le Kash. Les chameaux rechignent bien un peu à la vue de l'eau ; mais des arguments frappants les décident à descendre dans le courant et à le traverser lentement, en se suivant tête à queue. La rivière n'est pas bien profonde, puisque nos chevaux ne plongent que jusqu'au haut du poitrail ; mais le courant est si violent, le lit est si hérissé de quartiers de roches, que nos pauvres montures frissonnent, tâtent d'un pied avant d'en porter un autre en avant, et renâclent d'étrange façon. Pour les hommes eux-mêmes, la traversée n'est rien moins qu'agréable. L'eau entraînée dans un cours torrentiel a des remous si tumultueux que, si on la regarde de près, on est aussitôt pris d'un vertige tel qu'au moindre choc on risque de vider les arçons. Or, en ce cas, la mort est presque inévitable,

même pour le plus fort nageur. Le seul moyen de parer au danger, c'est de laisser à la monture le soin de s'en tirer, et de fermer les yeux ou fixer du regard un arbre ou tout autre objet immobile de la rive opposée. Heureusement, nous n'avions pas dans notre troupe de personne nerveuse ! En mon âme et conscience, je crois qu'il eût été nécessaire de la lier sur la selle, tant est irrésistible cette sensation de tournoiement.

Enfin, nous y voilà ! Ni morts, ni blessés ; le Kash est franchi : en avant vers une vallée où coule une autre rivière, le Koungous. Des Kirghis y habitent sous la tente et nous offrent d'excellent koumis (eau-de-vie tirée du lait), de frais laitage et un bon petit agneau. Nous arrivons à la soirée sur la rive du Koungous, et y sommes rejoints par un courrier qui nous apporte de Kouldja les dernières nouvelles européennes.

18 *septembre*. Qu'on me permette ici un petit détail géographique. Le Kash, le Koungous et le Tekes sont trois torrents qui, par leur jonction au N.-E. de Mazar, forment la rivière d'Ili. Ce Koungous près duquel nous campons n'est rien moins que gracieux. Il roule ses eaux jaunes dans un lit sablonneux que ne bordent ni arbres, ni buissons, mais de tristes roseaux et des herbes sauvages.

Nous ne faisons aujourd'hui que 60 lis tant parce que nos chevaux n'ont plus d'orge que pour prendre le temps d'écrire en Europe, par retour du courrier.

19 *septembre*. Le courrier est parti, ainsi que les deux Kalmouks d'Arban-Somon. Ces hommes nous avaient été donnés pour le passage du Kash. Mais trouvant la vie bonne en notre compagnie ils nous ont suivis jusqu'ici. C'est trop, car ils ne se contentent pas de manger ; ils dévorent. Or, il se passera bien des jours encore avant que nous puissions renouveler nos provisions.

Vers neuf heures du matin, nous franchissons le Koungous, et, nous dirigeant vers le sud, nous arrivons en pleine « Terre des herbes », là où ne croît pas même la moindre broussaille. A midi, nous nous arrêtons pour prendre le thé, laisser souffler nos animaux et aussi dormir un peu, car la chaleur est accablante. Inutile de dresser la tente pour une si courte halte; mais où trouver de l'ombre, pour faire la méridienne? L'un s'est fourré la tête dans une touffe de hautes herbes rigides, qu'il a coiffée de son veston, tandis que les autres ont fiché en terre les bâtons de la tente, et jeté par-dessus leur couverture de lit.

Nous ronflons à poings fermés, quand, vers

deux heures, on nous réveille en sursaut : un personnage de marque vient nous visiter en grand apparat. Nous nous frottons les yeux, et nous voilà en présence d'un quidam vêtu d'un bel habit en drap galonné de rubans d'or, portant sur la tête le chapeau officiel chinois surmonté du globule bleu-clair de grand mandarin de seconde classe, et, au cou, suspendue à un large ruban rouge, une grande médaille en argent à l'effigie d'Alexandre III, le Czar de toutes les Russies. Ajoutons que cet homme était suivi d'une nombreuse escorte ; et l'on comprendra l'ahurissement que nous éprouvions à rencontrer en plein désrt un individu décoré à la fois par l'Empereur de Russie et celui de la Chine.

On nous donna bientôt la clef du mystère. Cet homme était le chef de 2000 familles Kirghises très riches en troupeaux et habitant de superbes tentes en toile blanche. Naguère encore, ce chef et sa tribu habitaient le territoire russe, près de Semipolatinsk. Le gouverneur général de la Sibérie, prenant en considération la richesse de cette horde et la réelle capacité de son chef, avait tâché de s'attacher ce dernier par diverses faveurs, en particulier, par la décoration déjà mentionnée. Le Kirghis avait tout accepté ; mais, apprenant qu'en

territoire chinois, non loin de Koungous, s'étendaient d'immenses pâturages inoccupés ; il s'était adressé en cachette à la Cour de Péking promettant obéissance si le terrain convoité lui était concédé. Les chinois firent plus que consentir au marché proposé : ils promirent au chef le titre de grand mandarin de seconde classe. Si bien qu'un jour, ou plutôt une nuit, le décoré d'Alexandre III franchit la frontière et vint, avec hommes et troupeaux, s'établir dans ces prairies où il est comme un roi, puisque sa vassalité à l'égard de la Chine ne se traduit que par le tribut annuel de quelques chevaux.

Or donc, ce vieux renard, ayant eu vent de notre approche, nous avait pris pour des voyageurs russes de distinction, et tenait à nous bien recevoir, dans l'espérance d'un cadeau quelconque, peut être d'une troisième décoration. En conséquence, il nous mena à son camp, fit dresser une tente de feutre pour nos gens, et pour nous, une belle tente en toile, richement garnie de tapis et de coussins. Puis, on nous servit à profusion d'excellent lait, de la viande de mouton, et ce koumis, à la fois rafraîchissant et tonique, si apprécié des Européens qui ont voyagé dans ces parages. On dit qu'ailleurs il est moins bon.

Comme le chef mangeait avec nous, nous ne voulûmes pas l'offenser en exhibant nos cuillers de bois, et mîmes la main au plat, comme le maître de céans.

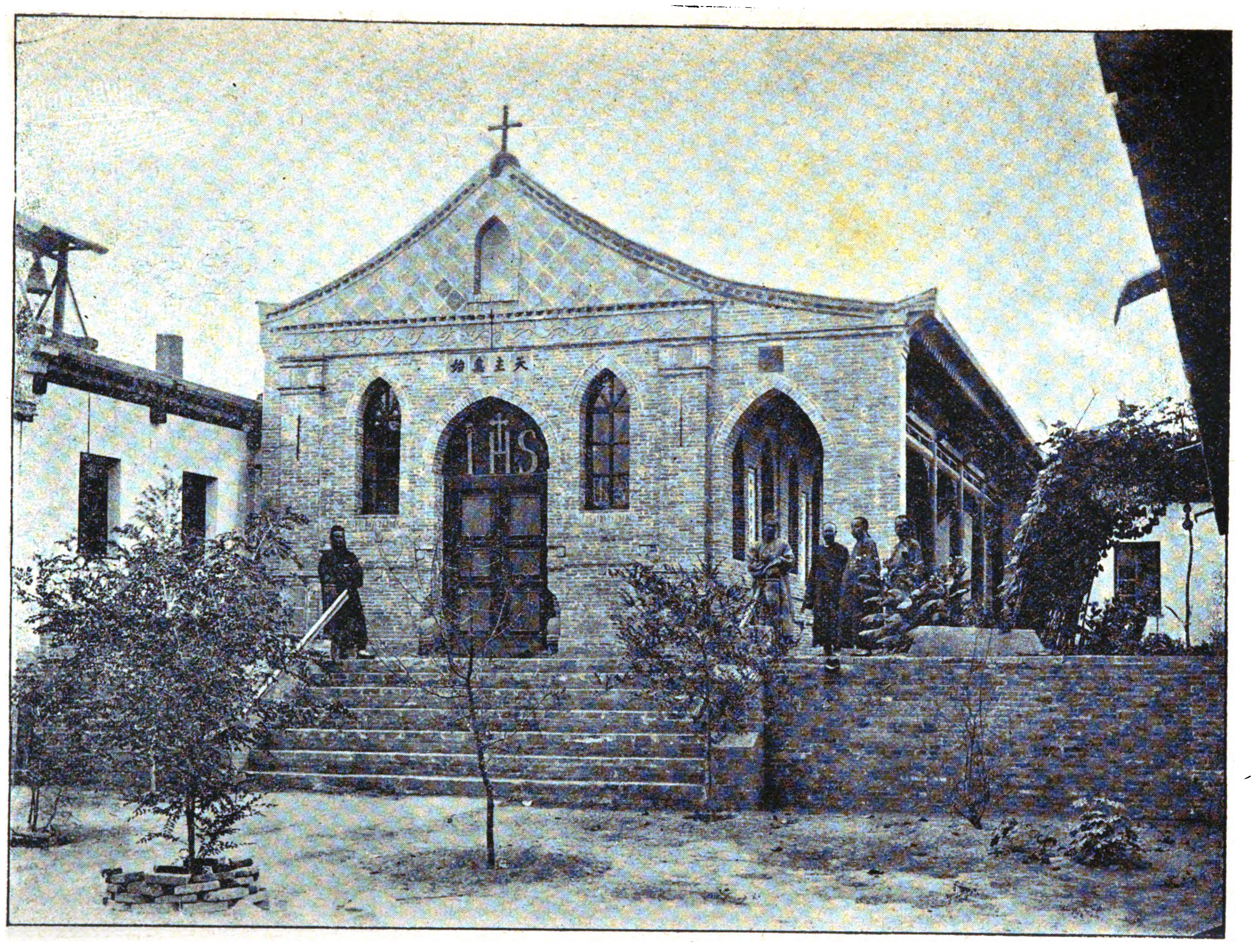
Tong-Kia, notre cuisinier, ayant ainsi relâche, ce jour-là, en profita pour laver notre linge. Ces Chinois sont de véritables femmes de ménage qui peuvent cuisiner, laver, recoudre et faire la chambre. Si jamais, amis lecteurs, vous avez à voyager en Asie, munissez-vous d'un Chinois ; l'objet n'est pas toujours très propre, mais il vous rendra d'indispensables services.

CHAPITRE III

Rencontre d'un ours. — Une situation critique. — Voisinage des loups. — Un fin gibier. — Les monts Naraï. — Mort d'un chameau. — Rencontre d'un grand lama.

20 *Septembre*. Nous partons dans la direction S.-S.-E Voici quel est notre train journalier. Levés avant le soleil, nous aidons nos hommes à seller et à charger les animaux. Nous marchons ensuite jusqu'au soir, tantôt à pied, tantôt à cheval, faisant ainsi des étapes de 80 à 100 lis. Un léger repas le matin, une tasse de thé vers midi, un solide souper le soir ; tel est notre régime alimentaire.

On comprend qu'avec ce système je ne puisse lire régulièrement mon Bréviaire. Usant donc du privilège qui nous est accordé pour semblables circonstances, je remplace le réci-



EGLISE CATHOLIQUE DE KOULDJA

tation de l'office par celle de trois chapelets, devoir dont je puis m'acquitter tout en restant à cheval.

Nous continuons à traverser le territoire du chef Kirghis bi-décoré, et nous arrivons bientôt dans une vallée où croit du chanvre sauvage. Un massif de montagnes qui dresse à côté de nous ses pics aigus est couvert, de haut en bas, de rosiers, de framboisiers, de houblon, et se trouve rayé dans sa partie moyenne par le sombre ruban d'une forét de sapins. Nous pensons qu'un endroit de ce genre nous fournira assez de gibier pour remonter un peu notre garde-manger. En conséquence, la caravane fait halte, et nous partons pour la montagne, au nombre de quatre : le Prince, moi, un Russe et un Kirghis. Le prince et le Russe étaient armés de carabines ; je m'étais muni d'un fusil se chargeant par la bouche et portant du plomb de chasse. Notre plan était de monter à cheval jusqu'à la forêt de sapins, d'y laisser nos animaux sous la garde du Kirghis, et de grimper pédestrement jusqu'au sommet de la montagne.

Nous avons à peine dépassé la forêt, que, sur les hauteurs retentit le grondement d'un ours. Le Prince et le Russe s'élancent aussitôt vers cette direction. Chacun d'eux est muni

d'une paire de jambes si longues qu'ils laissent bientôt en arrière votre serviteur, à qui la Providence n'a point donné semblable avantage. M'escrimant de mon mieux, je finis cependant par arriver au faite du sommet le plus élevé, et trouve par terre une magnifique corne de cerf *maral*. Je ramasse l'objet et me mets en devoir de descendre, pour retrouver mes compagnons. Malheureusement, me trompant de direction, je m'engage dans un fourré plus élevé que moi, où des tiges de houblon sauvage sont enchevêtrées dans des herbes sèches. Mon fusil sur une épaule, la corne de cerf sur l'autre, je me fraye à grand'peine un étroit passage.

Tout à coup, dans les sillon laissé derrière moi, j'entends une rude grognement. Je me retourne : un ours est là, me regardant de ses yeux brillants, et soulevant ses lèvres frémissantes pour me faire admirer de superbes canines. La bête me suit, à six ou sept mètres de distance. Une pensée, rapide comme l'éclair, me rappelle le pauvre Mongol rencontré il y a quelques jours et si affreusement maltraité en semblable circonstance ; et j'avoue que je ressentais à la racine des cheveux une sensation que je n'ai jamais éprouvée.

Cependant. au mouvement que j'ai fait en

me retournant, l'ours s'arrête et fait mine de s'asseoir sur l'arrière-train, comme pour mieux considérer l'animal inconnu qui lui barre le passage. Je regarde, moi aussi, hypnotisé en quelque sorte, cette bête qui, d'un seul coup de patte, peut me mettre en bouillie, et à laquelle je n'ai nulle chance d'échapper par la suite.

Que faire donc ? Lui lancer mon petit plomb ? Le monstre, simplement blessé, se ruera sur moi, et personne ne sera là pour me porter secours. Heureusement on n'est pas sans avoir lu son Fenimore Cooper, on sait l'effroi que cause le feu à toutes les bêtes féroces, et un fumeur ne va point sans allumettes. J'en fais flamber quelques-unes et je les jette dans les herbes aussi sèches que l'amadou. En deux secondes, une barrière de flammes crépitantes me sépare de l'ennemi : l'ours détale en hurlant, et je fuis de mon côté. J'aurais volé, si j'avais eu des ailes, car le feu s'étendait avec une rapidité si prodigieuse que je l'avais aux talons.

Tout à coup se présente devant moi une pente abrupte, presque verticale. Impossible de la descendre, même en m'aidant des pieds et des mains ; et cependant il y va de la vie, si je m'arrête un instant. Jetant donc la corne

de cerf, et étreignant mon fusil, je me couche en travers de la pente et me laisse rouler comme un ballot. Je heurte des pointes de rocher, mes habits se déchirent, je roule à en gagner le vertige, et tombe enfin comme une masse dans un ravin. Le feu, hélas! m'a suivi. Je me relève, mais c'est en vain que j'essaie de courir, tant mes membres sont brisés. Rampant alors sur les genoux et sur les mains, dans les endroits épargnés par le feu, je gagne enfin le bois de sapins, mais à une place fort éloignée de celle où se trouvent nos chevaux.

Je me crois sauvé, et, comme le soleil s'est déjà couché, je me décide à ne pas quitter cet abri de toute la nuit. Soudain le feu atteint la forêt, l'embrasant sur une largeur de plus de vingt mètres, et produisant ainsi une immense lueur qu'on aperçoit de notre camp, assis à plus de deux lieues dans la vallée. Ce qui avait failli causer ma perte fut mon salut. Nos gens, jugeant bien que quelque chose d'insolite se passait là-haut, sautent à cheval, munis de lanternes, escaladent la montagne et tirent des coups de fusil. Réfugié dans une partie non incendiée de la forêt, je reponds à plusieurs reprises à la fusillade jusqu'à ce qu'on me retrouve enfin.

Il était environ minuit, et je n'arrivai au camp que deux heures après, brisé, moulu, affamé, tirant la langue,

« jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus »

Le Prince, le Russe et le Kirghis étaient rentrés sans encombre, longtemps avant moi, croyant fermement que je les avais précédés.

21 *septembre.* Par suite de mon équipée d'hier, nous ne partons qu'assez tard, décidés cependant à sortir aujourd'hui de la vallée du Koungous. La contrée prend un aspect féerique ; on dirait d'un immense jardin naturel où croissent spontanément poiriers, pommiers, pruniers, abricotiers aux branches desquels le houblon suspend ses guirlandes garnies de cônes au parfum pénétrant.

22 *septembre.* Cette nuit, à quelques pas de notre tente, trois des moutons que nous emmenons pour notre subsistance ont été dévorés par les loups. Les sangliers abondent également, comme en témoignent de longs sillons creusés dans le sol. L'envie ne nous manque pas de donner un peu d'émotion à ces mangeurs de truffes : mais nous devons y renoncer, à cause de l'épaisseur des taillis. D'ailleurs, le temps a changé ce matin, et nous partons par une pluie fine pour faire l'ascension des monts Narat.

La montée des premiers contreforts est extrêmement pénible. La pente est raide, et le sol glaiseux battu par la pluie est devenu si glissant, qu'hommes et bêtes font, à chaque pas, de très peu réjouissantes culbutes. C'est au point que les chameaux ne pourraient plus avancer, si nous ne semions sur la route des herbes coupées, afin de donner un point d'appui à la molle semelle de ces animaux. Nous-mêmes, qui avons été assez imprudent pour ne point endosser nos imperméables, nous sommes mouillés jusqu'aux os, et arrivés à 2000 mètres d'altitudes, un vent violent succédant à la pluie, nous grelottons. Les grognements de deux ours me valent, peu après, de joyeux quolibets. Il y a ici, du reste, une incroyable quantité de gibier, cerf, antilopes, sangliers, et une foule d'oiseaux, dont plusieurs encore inconnus.

23 *septembre*. Pendant la nuit, tourmente de pluie et de grêle : le thermomètre descend presque à zéro. Nous continuons à monter et après une courte étape de 10 lis, nous arrivons à une dépression où coule un petit ruisseau. C'est là que nous faisons halte.

Le Prince, en s'écartant un peu de la caravane, avait abattu une magnifique antilope, dont il tenait à conserver la peau pour sa

collection. On s'arrêta donc, tant pour préparer la dépouille de l'antilope et celle de plusieurs oiseaux, que pour nous accorder un légitime repos. La chair de l'antilope fut préparée, moitié rôtie à la broche, moitié à la manière afghane. Voici la recette de ce dernier mets. On commence par creuser dans la terre un trou dont le fond est couvert d'un lit de cailloux. Dans ce trou, on entretient un feu de bois de sapin, jusqu'à ce que les cailloux soient chauffés à blanc. A ce moment on laisse dans l'excavation une certaine quantité de braises incandescentes, et la pièce de viande, traversée par une broche en fer, est placée sur l'ouverture et recouverte d'une peau de mouton. On pose ensuite, sur la peau de mouton, une légère couche de terre ; et, sur le tout, on étale ce qui est resté de braise. La cuisson dure toute la nuit, et le fumet qui s'échappe de l'ouverture de ce fourneau d'un nouveau genre est de nature à chatouiller délicieusement l'odorat le plus insensible. *Experto crede.*

Ne souriez pas, et n'allez pas me croire plus Epicurien que de raison ! Nous ferons dans la suite assez de méchants repas, et il nous arrivera assez souvent de nous en passer, pour que, l'occasion se présentant, nous nous permettions un gigot à l'afghane.

OBO MONGOLAIS

24 *Septembre*. Les loups nous ont valu, cette nuit, une nouvelle alerte. Tout à coup, nous sommes réveillés en sursaut par le hennissement des chevaux et le bêlement des moutons. Nous sautons sur nos armes, croyant à une attaque de pillards Kirghis. On tire au hasard quelques coups, et le hurlement connu nous apprend à quels ennemis nous avons affaire.

Avant d'aborder l'ascension du plus haut sommet des monts Narat, il est indispensable de ferrer à neuf nos chevaux, car on ne nous annonce que rochers, pierres et cailloux. Pendant qu'on se livre à ce travail, le Prince et moi, nous allons en chasse, chacun de notre côté Le butin du Prince fut une seconde antilope ; le mien fut plus modeste : quelques oiseaux, un bain plus que frais dans une mare où je glissai, et une grosse charge de branches de groseiller toutes garnies de fruits.

25 *Septembre*. Plus de quatre heures durant, nous foulons la pierre sous nos pieds, et recevons sur le dos une neige glaciale. De la neige, là où il y a des groseilles mûres ! singulier climat que celui de ces montagnes ! Un énorme amas de pierres, un obo, comme disent les Mongols, marque le point culminant de la chaine, à 4300 mètres d'altitude. Enfin, nous y voilà ! Le coup d'œil est magnifique ; mais

le froid ne l'est pas moins : aussi nous hâtons-nous de descendre par le flanc Est de la chaîne.

Une marche de 50 lis nous conduit à une sorte de valllée où nous ne trouvons ni chauffage, ni herbe ; en outre, le froid devient de plus en plus intense, alors qu'il y a quelques jours nous avions encore 38 degrés de chaleur à l'ombre. Pour clore la série des infortunes de la journée, un chameau meurt, n'ayant paru malade que pendant peu d'instants. Peut-être la pauvre bête a-t-elle bu outre mesure après cette première descente, ou bien a-t-elle brouté une herbe vénéneuse. Quoi qu'il en soit, un Mongol se met en devoir de l'écorcher, très joyeux de l'aubaine, car, dans cette peau immense. il pourra découper pas mal de paires d'excellentes bottes.

26 *septembre*. Le thermomètre marque 16 sous zéro et le baromètre, 3000 mètres d'altitude. Vers midi, nous nous arrêtons pour prendre le thé, quand paraissent, juchés sur des chameaux, cinq Mongols ayant à leur tête un grand Lama qui prétend venir de Péking et se rendre à Ili. Le personnage portait le grand chapeau jaune et les habits en soie rouge des gens de sa condition.

Du haut de sa monture richement caparaçonnée, le « chapeau jaune » nous considérait

de l'œil dominateur non d'un roi ou d'un empereur, mais d'un dieu qui a droit aux adorations de tout l'univers. Et, de fait, les pauvres Mongols ont pour ces ministres de Bouddha un respect si profond qu'ils les comblent de présents, les hébergent dans leurs tentes, ne les abordent qu'à genoux, et se croient largement payés si le « saint » les a aspergés d'une sorte d'eau bénite.

Le dignitaire de Bouddha s'aperçut bientôt que ces Européens à longue barbe et armés de fusils restaient insolemment assis à son approche, et ne paraissaient nullement disposés à se prosterner le front dans la poussière. Justement indigné, il ordonne à ses hommes de se détourner et de passer outre. Je hèle le groupe, afin d'obtenir un instant d'arrêt, et de permettre au Prince de prendre une photographie. L'appareil est à peine braqué que deux hommes de l'escorte prennent la fuite, ventre à terre, se croyant sans doute en présence d'un Krupp ou d'une mitrailleuse. Je m'approche alors du Lama, le rassure sur nos intentions pacifiques, et lui offre la pipe et le thé. Refuser une telle invitation, le bonhomme ne l'oserait pas : accepter ce serait déroger à sa dignité. La curiosité finit par l'emporter, et, peu d'instants après, le Prince a tiré son

cliché. Au cours de l'opération, le Lama, ignorant que je savais le mongol, criait à tue-tête à ses hommes : «prenez donc garde, vous autres ! on va vous ensorceler, avec cette machine noire .» Et la mine ahurie des pauvres diables disait assez combien ils déploraient cette funeste rencontre. Dieu sait à quelles pratiques ils vont avoir recours pour délier ce mauvais sort !

CHAPITRE IV.

Le sommeil des marmottes — Deux pipes cassées. — L'ébullition à 65 degrés. — Passe du Kaptchigai. — Chute de cheval. — Chameaux chaussés. — Un aigle gigantesque. — Une sève miraculeuse. — Embourbé dans un marais. — Arrivée à Kourla. — Utilité d'un harmonica.

27 *septembre*. Étrange, le climat de ces contrées ! Le matin, 14 degrés de froid ; à midi 28 degrés de chaleur. Le baromètre marque 2800 mètres d'altitude.

Cent lis de marche nous conduisent dans une vallée dont le sol est littéralement miné par des myriades de marmottes. A la saison où nous sommes, nous ne pouvons apercevoir aucun de ces animaux, parce que tous sont déjà claquemurés dans leur trou, afin d'y commencer un sommeil qui durera jusqu'en avril. C'est un peu long. Mais « qui dort, dîne »

dit le proverbe. Et d'ailleurs on assure que ces bêtes ont la précaution intelligente de bien s'engraisser en automne et de transporter dans leur refuge certaines provisions. Des provisions ! dira-t-on ; mais, en ce cas, les marmottes mangent dans leur trou ; et si elles mangent, elles ne dorment pas tout le temps. — Cette réflexion est extrêmement judicieuse ; mais il faudrait être plus naturaliste que je ne le suis pour étudier à fond et tirer au clair cette grande question du sommeil hivernal des marmottes.

28 *septembre.* On tire un de ces énormes corbeaux si communs en Mongolie. Ces voraces pillards viennent rôder autour des camps, épiant l'occasion d'enlever un morceau de viande. Leur effronterie est sans égale, et la puissance de leurs ailes extraordinaire. Les Mongols, en vertu de la stupide doctrine de la métempsycose, ne tuent jamais ces forbans de la steppe.

Journée des petits malheurs. Et d'abord un accident nous fracasse deux pipes. — Deux pipes ! la belle affaire, dira une lectrice — Eh ! Madame, si vous saviez le réconfort que peut donner une pipe, lorsque la bise vous cingle le visage, que les mains sont inertes de froid, que le ventre est vide, et qu'on doit

journellement chevaucher pendant dix heures ! — Puis la neige se met à tomber en abondance, et nous allons nous embourber dans un terrain marécageux, où force nous est de dresser la tente.

29 *sebtembre*. Nous nous souviendrons de cette journée et des deux suivantes ! Et d'abord, constatons un phénomène météorologique. A cause de l'altitude où nous nous trouvons au-dessus du niveau de la mer, l'eau de notre pot-au-feu entre en ébullition à 65 degrés. J'avoue qu'il en résulte une économie de combustible ; en revanche, il faut bien jouer des dents pour arriver à mastiquer la viande mal cuite.

Nous entrons bientôt dans la passe du Kapt-chigai, par laquelle nous arriverons dans le bassin du lac Karachar. Très jolie, cette passe étroite, de vingt lieues de longueur, tapissée de quartiers de roche, et où serpente une petite rivière qu'il faut traverser à chaque instant. Au moment où nous y pénétrons, la neige nous est poussée dans le dos par un vent si violent que nos chevaux chancellent. C'est bien autre chose encore lorsque nous sommes entrés dans ce boyau pierreux ouvert entre des montagnes et des rochers à pic. Le vent resserré entre les deux parois, comme dans le



LAMAS DES MONGOLS TORGOTS PRENANT LE THÉ EN VOAYGE

4

tuyau d'un soufflet de forge, mugit comme le tonnerre, tourbillonne en tous sens, et nous envoie la neige, tantôt devant, tantôt derrière. Les yeux sont aveuglés, les mains engourdies. Ai-je encore des jambes dans mes bottes? J'en doute: je ne les sens plus. Mais ces Français! Abrité pour un instant derrière un rocher, j'entends un traînard chanter à pleins poumons: « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? » A celui qui pouvait chanter en un moment pareil, M. Bonvalot disait le soir: « J'ai rêvé que je vous voyais mourir, après que vous aviez régné en Empereur. » Et la réponse fut: « Merci bien! j'aime mieux vivre. »

30 *septembre*. Nous sommes toujours dans la passe caillouteuse. Le gibier abonde: mais qui donc y songe? Nous avons assez à faire pour guider les chevaux, que la fatigue et la faim font butter à chaque instant. Le mien tomde tout à coup, et, comme la route est en pente, je passe par-dessus ma monture, tête en avant, et roule sur un lit de pierres aiguës. Mes compagnons poussent un cri d'effroi, me croyant pour le moins les quatre membres brisés. Je parviens cependant à me relever seul, je me tâte, et constate que quelques endroits nont un peu endoloris, mais qu'en somme rien n'est cassé. Il n'y a donc qu'à en

rire ; et d'ailleurs ces évènements sont au programme d'un pareil voyage.

Nous trouvons, pour la halte du soir, un endroit où la passe s'élargit un peu, et où les perdreaux fourmillent à ce point qu'en peu d'instants nous en avons tout un sac. D'où résulte un palao dont on ne laisse que la marmite.

1er *octobre.* Nous ne partons qu'à dix heures, parce qu'il a fallu mettre des souliers à tous nos chameaux. Eh oui ! de gros souliers en cuir. Le chameau n'a point, comme le cheval et l'âne, un sabot corné. Son large pied, garni en-dessous d'une peau calleuse, s'accommode bien de l'herbe de la steppe et du sable du désert, mais les chemins rocailleux le blessent jusqu'au sang.

Cette misérable passe ne finit pas. En certains endroits, elle est si encaissée entre les rochers, que la rivière la remplit tout entière. Force nous est donc de gravir d'étroits sentiers taillés dans les flancs de ces masses verticales et où il n'y a passage que pour un seul cavalier. Ces sentiers s'élèvent parfois à plus de cent mètres au-dessus de la rivière. Que votre monture vienne à faire un faux pas, et vous roulerez, comme une pierre détachée, jusqu'au fond de l'abîme. Il faut avoir les nerfs solides

pour ne pas frissonner en de telles circonstances d'ailleurs excellentes pour apprendre à formuler aisément un acte de contrition.

Tout à coup la passe s'élargit et nous présente une sorte d'oasis où croissent des ormes et des broussailles. L'un de nos Russes y tue avec deux balles de son Berdank un aigle mesurant plus de trois mètres d'envergure. Les indigènes redoutent extrêmement ce pirate ailé, dont la force est telle qu'il peut emporter un mouton dans ses serres, et que les loups eux-mêmes se cachent dès qu'il apparaît dans les airs.

Des Mongols-Torgots viennent souvent visiter en cet endroit une source thermale, dans laquelle leurs lamas assurent que réside un dieu capable de guérir toutes les maladies. Il est de ces gens auxquels ce bain chaud doit faire du bien, ne fût-ce que pour les décrasser une fois en leur vie. Quant aux autres, si le mal persiste, c'est évidemment que les dieux les trouvent indignes de guérison. En ce cas il n'y a qu'un moyen d'apaiser la divinité courroucée : la prière des lamas. Malheureusement il paraît que ces prières coûtent fort cher.

On nous affirme que demain nous sortirons définitivement de la passe : *Deo gratias !* car ce corridor étouffé entre des rochers, cette

rivière, ces cailloux, le danger de se noyer ou de se rompre le cou, tout cela manque absolument de charme.

2 *octobre*. Ce n'est point sans peines que nous sortons de la gorge rocheuse. Nous avons à franchir les nombreux méandres de la rivière dont les eaux, même à gué, sont assez profondes pour que nous devions vider les étriers et nous asseoir sur la selle à la façon des tailleurs.

Bientôt cependant l'horizon s'élargit devant nous. Voici de belles prairies, des bois, des champs cultivés. Au loin, nous apercevons des tentes Torgotes groupées autour d'un arbre colossal. A cinq heures du soir, nous campons sous cet arbre, un vieil orme, que les indigènes vénèrent comme servant de demeure à un bon génie, semblable à celui de la source thermale. Le génie se manifeste par la sève qui découle fort abondante de plusieurs crevasses du tronc, sous forme d'un liquide jaunâtre et gluant. Cette sanie végétale est un remède à tous les maux du monde. Aussi chacun des indigènes que nous voyons rentrer au camp, va-t-il tout d'abord tremper le doigt dans la sève nauséabonde, pour s'en frotter vigoureusement la figure, les yeux et la langue; moyennant quoi le voilà, pour un jour, à l'abri de tout malheur.

Ces Torgots, comme les autres Mongols.

paraissent bons enfants et d'humeur joyeuse. Mais leur intelligence paraît fort bornée, et les mœurs sont bestiales. Il suffit de voir leurs femmes, pour se convaincre que l'impudence de ces immondes créatures l'emporte encore sur leur saleté extérieure ; ce qui n'est pas peu dire. La seule industrie de ces gens consiste dans la fabrication d'un feutre à la fois souple et solide.

La journée suivante nous valut deux petits incidents : Tong-Kia, notre cuisinier chinois, fut le héros du premier ; je fus la victime du second. Au passage d'un bras du Youldous, maître Tong-Kia, voulant, par bravade, marcher en dehors du gué que nous suivions à la file, faillit se noyer. Quant à moi, me promenant le soir en dehors du camp, j'oubliai que j'avais la spécialité de m'égarer, et allai me jeter dans un marécage où j'enfonçai jusqu'aux aisselles. Je dus demander du secours, en tirant, coup sur coup, toutes les cartouches de mon revolver.

4 *octobre*. Le marécage où j'ai failli périr hier est absolument impraticable et nous oblige à faire un très grand détour, pour gagner des collines sablonneuses ornées du nom poétique de Palais du diable. De là, nous apercevons le sommet neigeux des montagnes au pied

desquelles est assise la ville de Kourla. Or, Kourla est notre salut, car c'est là seulement que nous pourrons nous ravitailler pour la traversée du Thibet.

Mais ce n'est pas tout que d'arriver à Kourla ; il faut aviser au moyen d'en sortir, c'est-à-dire qu'il faut obtenir des autorités chinoises les attestations et permissions nécessaires pour la suite du voyage. En conséquence, il est décidé que, le lendemain, Abdullah et moi nous prendrons les devants pour aller annoncer à qui de droit l'arrivée du Prince.

5 *octobre*. A six heures du matin et par deux degrés sous zéro, je pars avec l'interprète. Au train dont nous allons, la course ne sera que de quelques heures, car Abdullah prétend que la distance ne dépasse pas 40 à 50 lis ; et je dois l'en croire, puisqu'il a fait plusieurs fois cette route en compagnie de Prjévalski.

— Eh bien ! maître Abdullah, votre ancien patron a bien fait de vous chasser ? Ils sont rares les imbéciles de votre trempe — Ainsi disais-je, lorsque nos chevaux, ruisselants de sueur après un trajet de 120 lis, ne faisaient qu'arriver à la gorge de montagnes au delà de laquelle se trouve la ville.

Nul moyen d'arriver de ce côté à Kourla, si ce n'est par cette gorge. Quelques canons euro-

péens arrêteraient là toutes les armées du monde. Aussi s'est-il trouvé un homme célèbre qui avait fait de cette ville une citadelle imprenable. Il y a une vingtaine d'années, lorsque les Musulmans de cette région s'étaient révoltés contre la Chine, un de leurs chefs, Jacoub-bey, commandait à un million et demi de guerriers disséminés depuis Karacher jusqu'à Aksou et Kachgar. De Kourla il avait fait sa place forte et y bravait impunément toutes les armées de l'empire. Les Chinois n'en eurent raison que par un procédé à leur manière. Gagné à prix d'argent, le secrétaire de Jacoub persuada à son maître, que, désespérant de le vaincre, les généraux de Péking lui offraient la paix et la conservation d'une sorte de royauté sur ses coreligionnaires. En conséquence, on prit jour pour célébrer par un grand festin la ratification du traité. Moins prudent que brave, le pauvre Jacoub s'y rendit et y mourut empoisonné.

Quelle oasis que cette bourgade de Kourla ! Depuis les horreurs du Kaptchigai, nous n'avons guère vu que des marais ou des plages sablonneuses. Or, voici une petite ville protégée de tous côtés par des hauteurs, et offrant aux regards des allées plantées d'arbres superbes, des jardins où mûrissent



LA VALLÉE DE TCHAMACO

les fruits les plus délicieux — la pêche, la poire, le raisin — des champs où le melon sucré rampe à côté des hautes tiges du cotonnier.

Kourla, bien que soumise à la Chine, n'a que des autorités musulmanes. Le représentant de la cour chinoise, l'Atchim, est un turc portant costume et insignes de mandarin. Un chef subalterne, l'Aksakal, a pour mission de traiter avec les voyageurs et commerçants venant de la Russie. Je fus montrer à ce dernier les passes que le gouverneur chinois de Kouldja nous avait remises, assurant qu'elles suffiraient pour toute la traversée de l'empire. Après quoi, je sortis à nouveau de la ville pour aller rejoindre notre caravane.

La rencontre fut émouvante pour Abdullah. L'épithète que je lui avais adressée tantôt n'était que de la Saint-Jean auprès des malédictions que l'on fit pleuvoir sur sa tête. Quarante lis, tout au plus — avait-il dit : il y en avait plus de cent vingt, et hommes et animaux tombaient de fatigue et d'inanition.

Heureusement, nous allons avoir ici quelques jours de repos. On a mis à notre disposition une grande auberge avec cour fermée ; nous allons pouvoir croquer en paix des poires et des pommes, dormir grasse matinée, et

écrire les lettres que viendra prendre un courrier que nous attendons de Kouldja.

Dimanche, 6 octobre. Le gouverneur chinois de la province réside à Oroumtsi, et son principal subordonné est le grand mandarin de Karachar, à une journée d'ici. On nous annonce que l'Atchim s'y est rendu, afin de prendre, à notre égard, des instructions qui nous seront aussitôt communiquées.

Pendant que nous faisons une petite promenade, le courrier de Kouldja est arrivé. Cet homme a fait en onze jours un trajet qui nous en a demandé vingt-cinq. Il est vrai qu'il a changé chaque jour de monture et qu'un cheval est tombé mort sous lui. Le Prince paie largement à cet homme le plaisir que nous causent les lettres, livres et journaux qu'il nous apporte ; et, jusqu'à la nuit, nous oublions l'Asie, le Kaptchigai, les Chinois, les ours et les Turcs, pour ne parler que de la lointaine patrie.

Entre-temps, cependant, notre cour avait été le théâtre d'une petite comédie. Une foule énorme de curieux avait fait irruption dans la cour de l'auberge et nous assiégeait littéralement dans la maison. S'il se fût agi de Chinois, j'aurais pu indiquer divers remèdes à la situation : quelques seaux d'eau, ou le claque-

ment d'un fouet. Mais ces Musulmans sont trop belliqueux pour qu'on puisse se risquer à les traiter de la sorte. Un Russe de la caravane qui possédait un harmonica, eut alors une idée de génie. Il s'en alla, muni de son instrument, se planter dans la rue, et se mit à jouer avec furia tous les morceaux de son répertoire. La cour se vida, comme par enchantement. Le rusé musicien manœuvra alors de façon à se rapprocher de notre porte cochère, rentra d'un bond, ferma les deux battants et les assujetit solidement. Le tour avait été si prestement joué, que les Musulmans restés dans la rue applaudirent eux-mêmes avec enthousiasme.

CHAPITRE V

Le mandarin de Karachar. — Défense de poursuivre notre voyage. — Une expérience. — Passage du Kandj-Daria — Aspect des indigènes. — Nouvelles mésaventures. — La faune du pays. — Désert et oasis. — Un sanglier. — Passage du Tarim.

7 *octobre*. Sachant qu'après avoir dépassé Kourla nous ne trouverons plus, sur la route du Thibet, qu'un village proche du Lob-Noor, nous nous procurons ici de la farine, du riz. des chapeaux fourrés, des bottes en feutre, des pelisses, des couvertures pour les animaux, du sucre, du thé, et même des allumettes. De plus, nous louons vingt chameaux supplémentaires, à raison de 200 onces d'argent par mois (1200 francs).

Le soir, nous avons enfin des nouvelles du grand mandarin de Karachar. Les nouvelles sont mauvaises : le « grand homme » nous défend tout simplement de poursuivre notre

voyage. Il prétend que son collègue de Kouldja a outrepassé ses pouvoirs en nous permettant de voyager en Chine sans un passeport venu de Péking. A quoi nous répondons que nous avons agi de bonne foi ; que si, lorsque nous étions encore à Kouldja, on nous eût averti de cette exigence, nous aurions pu demander par télégraphe, à Péking, la pièce nécessaire ; mais que, nous étant avancés si loin, sur la parole formelle du gouverneur de Kouldja, il nous était impossible de retourner en arrière.

9 *octobre*. L'Atchim vient nous dire que la défense de nous laisser aller plus loin émane non seulement du grand mandarin de Karachar, mais encore de ce gouverneur de Kouldja que nous ne cessions d'invoquer. Cette fois, nous trouvons que la plaisanterie dépasse la mesure. — Comment ! ce gouverneur qui, non content de nous faire des cadeaux au moment du départ, a voulu encore nous escorter à quelque distance et n'a cessé de nous propiguer la promesse de nous faciliter notre voyage, ce même homme aurait donné l'ordre de nous arrêter ! C'est impossible, s'écriaient mes compagnons ! — Non pas, Messieurs, leur répondis-je, pour moi qui connais un peu ce monde-là, ce n'est pas impossible, c'est tout simplement chinois.

L'Atchim fut avisé que nous n'avions nullement l'intention de nous laisser duper de la sorte, et que nous allions nous diriger vers le Lob-Noor, tandis que notre courrier, qui retournerait à Kouldja, ferait parvenir à qui de droit les télégrammes nécessaires.

Ces dispositions prises, nous organisons, séance tenante, le départ pour le lendemain, et nous déclarons hautement que si, au lieu du papier rouge des lettres mandarinales, on veut employer la force pour nous retenir, nous verrons ce que nous avons à faire.

10 *octobre.* Cette nuit, M. Bonvalot a voulu savoir quelle serait l'attitude de nos hommes, dans le cas où l'on voudrait tenter contre nous quelque mesure de violence. Il se lève donc vers minuit, et se met à crier au secours. Immédiatement, tous nos vaillants sont debout, l'arme au poing. — Bien, mes braves, leur dit Bonvalot, allez dormir en paix ; nous partirons demain, et quiconque voudra vous attaquer devra d'abord considérer quels hommes vous êtes !

Et c'est en fière contenance que nous sortons de la ville, dans la matinée, et que nous nous enfonçons dans le désert.

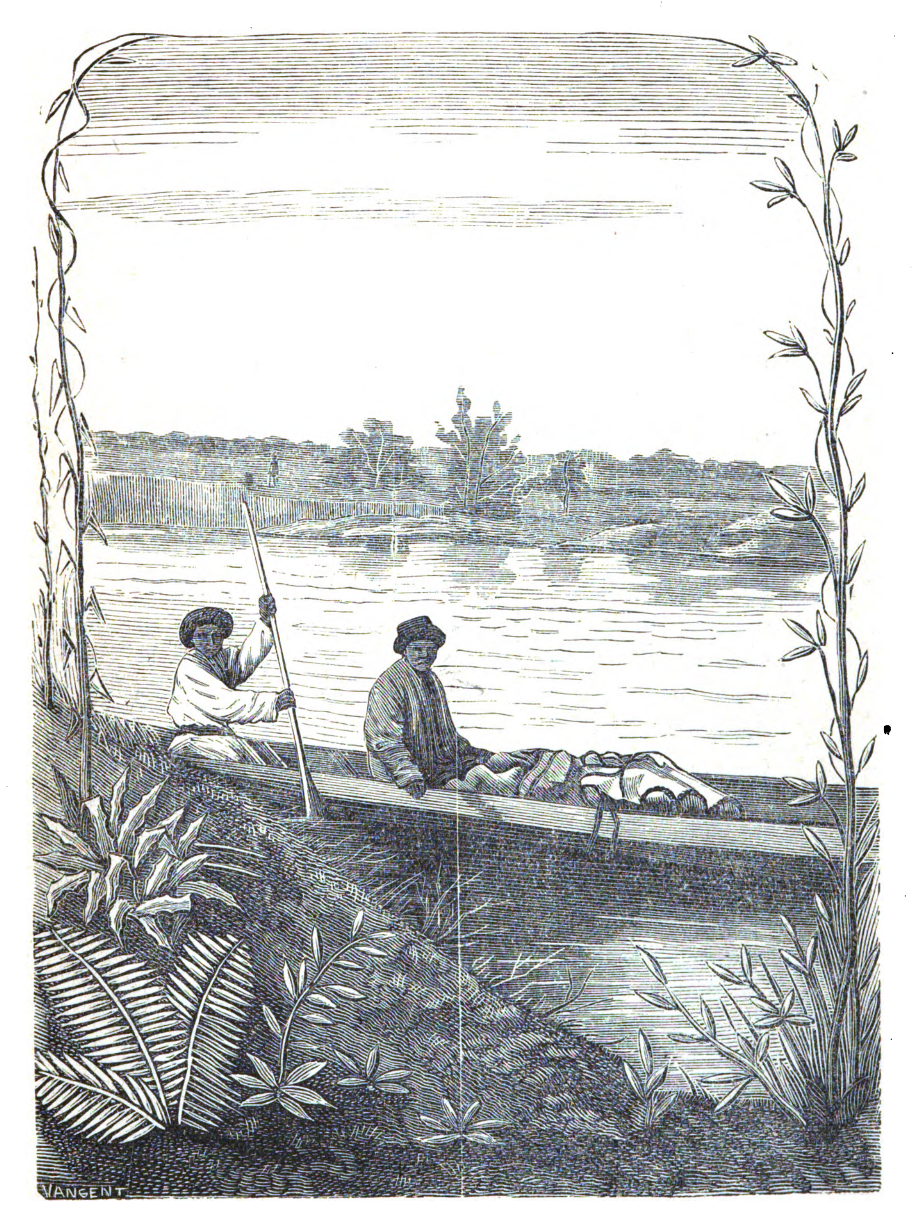
Les tentes sont à peine dressées pour le campement du soir que, dans la direction de

Kourla, un flot de poussière qui s'avance nous annonce l'approche d'une troupe nombreuse.

— A moi, d'Auvergne, voilà l'ennemi ! — eût crié le chevalier d'Assas. L'ennemi, c'était l'Atchim, nous arrivant ventre à terre et bien escorté, mais n'ayant nullement l'intention de se battre. Le brave homme, d'une mine contrite et humiliée, nous raconte que le grand mandarin de Karachar cesse de s'opposer à notre voyage, jugeant bien que des personnages tels que nous sont les amis de l'Empereur et ne peuvent avoir que de bonnes intentions. Il aurait pu ajouter que la photographie prise par le Prince de la pièce officielle qui nous arrêtait dans notre marche, et la menace d'envoyer la pièce en haut lieu avaient fait revenir le « grand homme » de Karachar à de meilleurs sentiments.

« E finita la comedia ! » Ces petits tyranneaux chinois ont voulu se donner le plaisir de vexer un peu des Européens. Pour les rendre plus civils, il a suffi de les regarder dans le blanc des yeux ; nous profiterons de l'expérience.

12 *octobre*. Nous atteignons les bords du Kandj Daria, rivière large de quinze mètres et extrêmement profonde. Sur les rives croissent des arbres très singuliers auxquels les indigènes donnent le nom de torak, et qui semblent



LA RIVIÈRE TALIM.

porter à la fois des feuilles de peuplier et des feuilles de saule. Le tronc, très dur dans sa partie extérieure, est poreux à l'intérieur presque comme une éponge.

Avec ces arbres nous fabriquons un radeau de cinq mètres de côté, bien recouvert de menues branches, de roseaux, et même d'un peu de terre, afin de donner confiance à nos chameaux. Le transbordement s'effectue par un système ressemblant exactement à celui employé par les marmots européens pour faire naviguer un sabot sur un fossé. Le va-et-vient est obtenu par des cordes attachées au radeau et que tirent des gens postés sur chaque rive. Ce passage laborieux n'est terminé que dans la soirée du 13, et, le 14, nous nous engageons dans une bien triste contrée. Tantôt du sable imprégné de salpêtre, où croît une herbe maigre, tantôt des mares et des roseaux ; partout des nuées de moustiques. Les rares habitants de ces tristes régions n'ont ni tentes, ni maisons, mais seulement de misérables abris temporaires en terre et en roseaux. Ils vivent de chasse, de pêche et du produit de quelques maigres troupeaux. Passage d'une petite rivière, au moyen d'un pont composé de sept troncs d'arbres juxtaposés.

Du 15 au 17 *octobre*, nous pataugeons de

plus belle, cherchant un chemin entre d'interminables marais dont nous ne pourrions nous tirer sans le secours des indigènes. Le type de ces gens est le Turc croisé avec le Mongol. Leurs cimetières sont chose extrêmement curieuse. Les tombes sont recouvertes d'un amas de troncs d'arbres, et sur le pourtour de ce bùcher sont fichées de hautes perches portant à leur sommet de petites banderoles et aussi des crânes de chevaux, des cornes de bœuf, des crinières ou des queues d'animaux divers.

La pauvreté de ces peuplades est extrême. Le chef d'un hameau que nous visitâmes le 18 n'avait pour demeure qu'une hutte en roseaux. Une sorte de grossière toile à sac sert à confectionner les vêtements, et la base de la nourriture est le poisson. Bien rares sont les Crésus qui possèdent quelques têtes de bétail et peuvent se donner, au moyen d'échanges, le luxe d'un peu de froment ou de millet.

Et cependant, ces pauvres gens paraissent jouir d'une force et d'une santé extraordinaires. La sobriété de leur régime y est-elle pour quelque chose? Je le crois; mais il y a un autre élément à considérer. On ne trouve ici ni médecins, ni remèdes d'aucune sorte. Qu'une personne vienne à contracter une maladie que l'on estime contagieuse, la petite

vérole, par exemple, s'il s'agit d'un homme dénué de toutes ressources, on le transporte dans une cabane isolée, où, d'ordinaire, le pauvre diable meurt, faute de soins et d'aliments. Si le malade possède quelques animaux on l'envoie à Kourla, où l'on mène avec lui quelques moutons destinés à indemniser le médecin de la ville. Ce richard vient-il à guérir ? On ne lui permet de rentrer au village natal que lorsqu'un de ses concitoyens sera venu constater que la guérison est complète et qu'il n'y a plus péril de contagion. Il y a plus : si un malade vient à mourir dans le hameau, tous ses vêtements sont jetés dans un marécage écarté, et le plus pauvre des pauvres ne consentira jamais à revêtir ces hardes contaminées. Ces gens seraient-ils, par hasard, au courant de la doctrine médicale des microbes, et les Koch et les Pasteur auraient-ils là bas des émules pratiques ?

19 *octobre* Nous achetons aux indigènes un gros chien de garde, et nous louons deux hommes pour nous guider à travers ces marécages interrompus, çà et là, par des mamelons de sable salpêtré. Cette dernière précaution n'empêche pas que je ne sois victime d'une de mes frasques habituelles. Resté en arrière, je perds de vue la caravane, et m'égare dans un dédale

de collines de sable. Mon cheval s'y enfonce jusqu'au poitrail, et refuse net de continuer. Me fiant à son instinct, je lui fais tourner bride et le laisse continuer à sa guise.

La bonne bête repond à mon attente, et je perçois bientôt dans le lointain le bruit argentin des sonnettes de nos chameaux que mon cheval salue d'un hennissement de triomphe. Moi, plus humble, non sans raison, je me garde de conter à mes compagnons mon nouvel exploit.

20 *octobre*. Le thermomètre est tombé, cette nuit, à 10 degrés sous zéro, et les loups sont venus roder autour de notre campement. Le chien acheté hier a donné l'éveil, et quelques coups de feu ont fait fuir les carnassiers. Il y a des hommes doués d'une organisation merveilleuse. On a tiré tout à côté de la tente de toile qui nous abrite : le Prince n'a rien entendu et n'a point cessé de dormir à poings fermés.

Nous avons à gravir des côtes sablonneuses. Dans cette rude ascension, le pauvre cheval qui me porte depuis quarante jours semble faiblir sous mon poids. Je mets pied à terre, pour le soulager. Mais avec de lourdes bottes de feutre et de pesantes fourrures, allez donc grimper sur ces amoncellements de sable qui

vous glissent sous le pied ? Après cent pas, je suis essoufflé à rendre l'âme. La queue de mon cheval se trouve à ma portée : je la saisis à deux mains, et, en avant, mon bon coursier ! Succès complet : la bête aime mieux tirer que porter. On rit d'abord de ma manœuvre, mais on se hâte bientôt de l'imiter, et notre petite armée parvient à surmonter, en ce singulier équipage, les crêtes sablonneuses. Campement, le soir, en un endroit où foisonnent loups, renards, lynx, canards et faisans.

Le sable est ici tellement salé qu'il serait facile, par un simple lavage, d'en extraire du sel. Les habitants n'ont point à se donner cette peine : à une journée de là, on n'a qu'à le ramasser, tout cristallisé, sur les bords d'un lac.

21 *octobre*. Nous traversons des bois touffus où croissent le peuplier, le jujubier, des buissons armés de terribles épines et un chanvre sauvage dont on fait une toile grossière, des sacs et des sandales. Plus loin, nous rencontrons des joncs dont les tiges sont ténues comme un fil de soie.

Une sorte d'arbuste extrêmement utile dans ces endroits sablonneux où toute autre plante ne saurait croître, c'est le saxaoul (Haloxilon amnodendron). Les chameaux sont très avides

des rameaux verts de cet arbuste, qui constitue d'ailleurs un excellent combustible.

Ces régions limitrophes du Lob-Noor, sauvages et presque inhabitées, servent de refuge à une foule d'animaux : l'antilope jaune, la gerboise, le chameau sauvage, l'hémione (âne ou cheval sauvage ; en turc : Koulan ; en Kirghis : Kértag ; en mongol : Takhi).

L'hémione habite encore ailleurs que dans les environs du Lob-Noor et du Tarim, mais toujours dans les déserts les plus éloignés de l'homme. On ne voit jamais cet animal isolé, mais constamment en troupeaux commandés par un vieux mâle. L'hémione joint à une défiance sans égale une finesse extraordinaire des sens. Sa course est d'ailleurs tellement rapide qu'on ne peut l'abattre ou s'en emparer que par ruse.

Quant au chameau sauvage, c'est ici sa vétable patrie. Il ne diffère extérieurement du chameau domestique que par des bosses moins développées et par l'absence de callosités aux genoux. Comment cet animal peut-il vivre à l'état de liberté, se propager, se défendre contre les bêtes féroces ? On a peine à le comprendre quand on sait à quel point le chameau domestique est dépourvu d'instinct. C'est ainsi que souvent, à la naissance d'un petit, celui-ci

serait abandonné par sa mère, si l'homme ne venait à son secours. Les Mongols ont, en ce cas, une singulière pratique. Approchant la petite bète des mamelles de la mère, ils jouent en même temps d'un instrument de musique. Cela suffit pour que petiot puisse tèter, et, désormais, il y sera admis à volonté. Un de nos confrères a été non seulement témoin, mais acteur dans une cérémonie de ce genre. A la prière de nos Mongols chrétiens de Poro-Balgason, il dut exécuter un morceau afin de décider une maman chameau à prendre en pitié son nourrisson, et remporta un magnifique succès.

22 *octobre*. Journée à deux phases bien distinctes. Tout d'abord, 80 lis à travers un désert, le plus désert qui puisse être : pas un être vivant, pas de broussailles, pas d'herbe, pas une goutte d'eau ; rien que du sable, un sable gras et ténu que le vent nous colle au visage, nous teignant tous d'un superbe jaune de Sienne. Seconde phase : nous atteignons une oasis où nous trouvons bois de chauffage, bon pâturage, et un brave chef musulman qui nous sert à profusion thé, melons, carottes et de magnifiques oignons qui nous font penser à ceux d'Egypte. Je comprends pour la première fois les regrets des Israélites à propos de cet excellent condiment : ils se trouvaient alors



RADEAU IMPROVISÉ POUR PASSER UN BRAS DU TARIM.

au désert du Sinaï et avaient comme nous, beaucoup de sable dans les dents.

Le lendemain, nous rencontrons tout à coup un gros sanglier. M. Bonvalot lui loge dans le ventre une balle de revolver. Au lieu de charger, comme ses congénères d'Europe, la bête se sauve dans des buissons épineux. Nous lui courons sus. Mais la plupart de nos hommes, en leur qualité de Mahométans, ont horreur de ce gibier et manœuvrent de façon à le faire échapper. Nous avions bien faim, cependant, de quelque chose qui ressemblât à un jambon, et je sais que quelqu'un maudissait ferme Mahomet.

A 3 heures, en un endroit nommé Arkan, nous passons le Tarim au moyen de barques et de radeaux. Que ces chameaux sont donc stupides ! On les tuerait, qu'ils pousseraient des cris moins lugubres, qu'au moment de l'embarquement. Il en est six que les coups les plus violents ne peuvent décider à descendre sur les radeaux. De guerre lasse, nos hommes les poussent à l'eau, leur attachent la tête à l'embarcation, et en avant la machine ! Et encore, à la tombée de la nuit, n'avons-nous pu faire passer que nos propres chameaux : ceux de l'homme loué à Kourla restent sur l'autre rive, et, pour

la première fois, la caravane se trouve scindée.

25 *octobre*. Le matin, gelée à 11 degrés sous zéro ; à midi, 22 degrés de chaleur, à l'ombre. Des hommes du pays, tous musulmans, aident au transbordement des animaux N'étaient nos trois domestiques russes qui font à eux seuls la besogne de vingt hommes, plus d'une bête eût été noyée. Tous ces disciples de Mahomet s'entendent beaucoup mieux à lancer à tout venant l'épithète de chien — et d'autres encore ! — qu'à travailler. Ceux de cet endroit paraissent cependant assez instruits. Beaucoup peuvent réciter de mémoire de longs passages du Coran, des pièces de vers et des chants épiques. Ce qui ajoute encore à leur mérite, c'est qu'ils nous vendent, à très bon compte, d'excellents moutons.

Nous traversons ensuite une plaine où croît ce peuplier singulier que j'ai signalé déjà comme portant sur le même tronc deux sortes de feuilles. Cet arbre semble se plaire dans les endroits imprégnés de salpêtre. D'où un double résultat. L'écorce est tellement imflammable, qu'une seule allumette suffirait à embraser toute une fôret ; et la sève, de couleur blanchâtre, a un gout véritablement salé. Les indigènes la recueillent et en fabriquent, en y joignant de la graisse de mouton, une sorte de

savon, grossier, il est vrai, mais dont ils feraient bien de se servir pour laver autre chose que leurs vêtements.

CHAPITRE VI.

Un chef musulman et sa quatrième femme.— Un lac énigmatique. — Effet de mirage. — Arrivée à Tcharkalik. — Le chameau sauvage. — Exploration du Lob-Noor. — Cause de la disparition du lac. — La dot d'une jeune mariée.

26 *octobre*. A notre campement de ce soir arrive tout à coup un chef musulman qui revient de Tcharkalik, où nous nous rendons. Il y a fait l'acquisition d'une quatrième épouse. La nouvelle mariée est à cheval. En bon musulman qu'il est, le chef voudrait nous faire admirer l'amazone et la monture. Nous récusant pour l'appréciation de la future prisonnière du harem, nous déclarons que le coursier est superbe, et louons bien plus encore le pain frais dont le brave homme nous fait présent.

Le lendemain, soixante lis de marche sur un sable dont la croûte supérieure, saturée de sel, craque sous le pied comme du givre gelé,

nous mettent en présence d'un grand lac sur les eaux duquel s'ébattent des millions — je dis des millions — d'oiseaux aquatiques : cygnes, canards, oies, cormorans, etc.

Ce lac serait-il le fameux Lob-Noor que nous tenons tant à explorer ? Les habitants d'un pauvre hameau viennent nous détromper, disent que ce lac s'appelle Karo-Boran. qu'il est formé par les eaux réunies du Tarım et du Tcherchem-Daria, et enfin qu'il communique avec le Lob-Noor par une sorte de détroit.

Bientôt nous franchissons sur un pont rustique le courant formé par les deux fleuves confondus en un seul. Les eaux ont un tel goût de vase et de roseaux pourris, que tous nos animaux et beaucoup de nos hommes sont malades pour en avoir bu. Achmed lui-même, le chef de caravane, l'homme de fer et d'acier, en a contracté une forte fièvre.

28 *octobre*. Rude journée de 120 lis, d'abord par un terrain fangeux et puant, ensuite par une plaine d'une argile que le sel rend éclatante comme un miroir et dure comme la pierre. On comprend que toute végétation soit impossible sur un sol de ce genre. En revanche, les effets de lumière sont extraordinaires. Un corbeau qui s'est abattu à quelques centaines de mètres paraît grand comme un chameau, et lorsque dans

l'après-midi, nous apercevons au loin des buissons de saxaouls, le mirage nous les fait voir comme de grands peupliers.

Laissant les chameaux en arrière, nous galopons vers ces broussailles, et, après les avoir franchies, nous arrivons au village assez important de Tcharkalik. Un vieil indigène nous offre sa demeure et nous présente à manger. Mais éreintés, comme nous le sommes, notre premier besoin est de dormir ; et chacun de s'étendre sur la couche en planches nues qui nous est offerte. Hélas! nos couvertures sont restées sur les chameaux : nous grelottons de froid. Plus malheureusement encore, l'hôtel qui nous est abandonné par son propriétaire est infesté de puces et de punaises. On se tourne, on se retourne; on geint, on gémit, on a la fièvre et la colique, on ne dort pas une minute, et on se lève le matin avec une humeur massacrante. Pas tous, cecependant. Le prince, qui pourrait dormir au bruit du canon, a la chance de n'être jamais mordu par quelque vermine que ce soit. Quant à M. Bonvalot et quant à moi, nous jurons bien qu'on ne nous y prendra plus à préférer une cassine de ce genre à notre bonne petite tente.

30 *octobre*. Nous allons camper ici pour plusieurs jours. Nos animaux ont besoin de repos, et nous avons à nous munir d'une foule de

choses indispensables. L'anglais Carey, dont le but était comme le nôtre d'atteindre le Thibet, a dû rebrousser chemin, parce qu'il n'avait pas calculé ce qu'il lui fallait d'hommes. d'animaux, de vivres, de cordes à bagages, de tentes, de feutre et le reste.

Des hommes du village viennent de rentrer d'une chasse au chameau sauvage, et rapportent deux peaux, fort malheureusement coupées en morceaux. L'existence de ces animaux est donc indubitable. Mais ce chameau sauvage descend-t-il d'individus échappés à la domesticité, ou bien a-t-il toujours vécu ici en pleine liberté ? C'est une question non encore résolue.

Au cours d'une promenade en dehors du camp, je constate que le sol et le climat sont assez bons à Tcharkalik, puisqu'on y récolte froment. maïs, coton, pêches, melons et raisins. Un homme occupé à moudre du maïs m'invite à entrer chez lui pour fumer une pipe à eau qu'il me présente. Oncques ne vis pipe si monumentale : un archéologue pourrait la prendre pour une lampe des catacombes. Le réservoir à eau est l'enveloppe d'une grosse citrouille, bien nettoyée de la pulpe ; le tuyau vient s'emmancher dans un large godet en racine posé sur la citrouille ; enfin, un minuscule fourneau en cuivre couronne le tout. Il



VILLAGE D'ABDALLAH PRÈS DU LOB-NOOR

faut y aller des deux mains, pour manœuvrer semblable machine. Ne voulant point contrister le brave homme qui tient à me faire admirer son chef-d'œuvre, je tire quelques larges bouffées, et laisse mon hôte ravi de tant de complaisance. Ah ! s'il ne fallait que cela pour faire un chrétien. !

1er *novembre* En ces jours, aux chants d'allégresse destinés à célébrer la gloire de ses héros, l'Église catholique fait succéder les gémissements de la prière pour ses enfants qui l'implorent du fond de l'abîme expiatoire. Le pauvre missionnaire, errant par les solitudes de l'immense Asie, songe lui aussi, à des vivants et à des morts chéris ; et il s'en va par la steppe, le bréviaire et le chapelet en mains ; et il prie, il se souvient, il espère, il retrempe son courage aux grandes pensées de la foi. Bientôt il abordera cette terre du Thibet où Satan règne en maître absolu, où jamais missionnaire du vrai Dieu n'a pu s'établir, que quelques-uns ont à peine entrevue. Saints de l'Église triomphante, aidez-le à voir par quel point on pourra faire brêche dans cette citadelle du Bouddhisme ; et vous, âmes de l'Église souffrante, j'offre à Dieu, pour votre soulagement, les peines et les fatigues qu'il nous reste à endurer !

2 novembre. On prend aujourd'hui une résolution importante. Les géographes ne savent guère à quoi s'en tenir à propos du Lob-Noor. Tel voyageur en fait une mer où vient s'engouffrer le Tarim ; tel autre le mentionne comme un lac, j'allais dire un étang de peu d'importance. Nous voulons éclaircir la question, et, tandis que la caravane campera ici et que Bonvalot s'occupera des achats nécessaires, le Prince, moi, l'interprête et deux serviteurs russes, nous partirons demain en exploration.

La soirée se termine par un épisode comique. Nous avions acheté pour nos animaux une assez grande quantité de trèfles. Tout à coup les ânes et les bœufs des indigènes arrivent en foule, et se mettent sans façon à cette table toute servie. Si nous tardons à les chasser, notre provision aura disparu en quelques minutes. Chacun donc de se précipiter, qui armé d'une gaule, qui d'un fouet. Mais les coups ne sont guère redoutés de bêtes qui en reçoivent journellement notable ration ; et à peine avons-nous le dos tourné, qu'elles reviennent plus affamées que jamais. Enfin, quelqu'un — je tairai son nom — avise un moyen héroïque. Il prend à notre feu de camp une branche bien allumée et dont l'extrémité n'est

que braise rouge. Armé de cette lance d'un nouveau genre, il tourne l'ennemi par ses revers, et pointe... à l'endroit sensible. A cette attaque imprévue, les bœufs partent à fond de train, que ue en l'air et beuglant affreusement. Les ânes s'emballent, en exécutant, coup sur coup, une vingtaine de ruades presque perpendiculaires. L'ennemi a bientôt disparu à l'horizon ; mais, pendant longtemps, les beuglements et les braiments qui se croisent sur tous les tons semblent demander : frères ! qu'est-ce donc que cette sensation si étrange et si... cuisante ?

3 Novembre. Mettant à exécution notre plan d'hier, nous partons à cheval, vers 9 heures, dans la direction d'Abdallah, village situé à l'ouest du Lob-Noor. Des ânes portent nos effets. Nous campons, le soir, en plein air, dans une plaine où ne croît pas une touffe d'herbe. Les ânes et les chevaux sont attachés, pour la nuit, d'une singulière façon. Un trou profond et plus étroit à l'orifice qu'à la base est creusé dans le sol, on y introduit la longe de l'animal, on comble avec la terre extraite, et on tasse avec le talon de la botte. La nature du terrain est telle que la bête est ainsi attachée comme à un mur.

Le lendemain, nous arrivons à la partie

orientale du lac Kara-Boran dont nous avons vu, il y a quelques jours, la côte occidentale. Ce lac, nous l'avons dit déjà, est formé par les eaux réunies du Tchertchen-Daria et du Tarim. Ce dernier, entré à l'ouest du lac, en sort à l'est, et se prolongeant en une sorte de détroit, va, d'après les cartes, se jeter dans le Lob-Noor.

Nous longeons ce détroit pendant près de 120 lis, et logeons, le soir, chez un indigène qui paraît encore très robuste à l'âge de 102 ans, ce qui est beaucoup ; mais il n'a à offrir que du lait et du thé, ce qui est fort peu. La hutte de cet homme et celles de quelques voisins sont faites en roseaux. Ces gens sont d'intrépides chasseurs, et nous promettons 80 francs à qui nous rapportera une peau de chameau sauvage.

Une chevauchée d'une heure nous conduit le 5 au village d'Abdallah, chez un petit chef qui a jadis hébergé le colonel russe Prjévalski et l'anglais Carey. On nous montre l'emplacement où a campé le colonel, qui affirme dans son livre que son camp touchait aux eaux du Lob-Noor. Or, aujourd'hui, à perte de vue, la plage est sèche, sauf çà et là une mare où croissent des roseaux de cinq à six mètres de hauteur.

Tandis que nous nous entretenons avec les

indigènes, arrivent quatres Tourgoutes menant avec eux un troupeau de chevaux et de chameaux. Ces gens s'en vont à la rencontre, ou plutôt au secours de leur roi qui, parti l'an dernier en pélerinage au Thibet, a vu mourir en route, tués par le froid et la misère, les trois cents chameaux composant sa caravane, ainsi que douze hommes. — Et nous allons précisément entreprendre le même voyage ! Mais bast ! ces gens exagèrent peut-être. Et puis, qui vivra verra ! En attendant, allons chercher le lac !

6 *novembre.* Le froid est de 10° sous zéro. Après le déjeuner, nous prions notre hôte de vouloir bien nous faire conduire jusqu'au Lob-Noor. Cet homme nous regarde, ébahi. — Le Lob-Noor ! il n'y en a plus. — Comment ! plus de Lob-Noor ! Et cette carte que voici, dessinée par Prjévalski ! Et cette autre, de Carey ! — Oui, oui je sais ; dans ce temps-là, le Lob-Noor existait encore ; aujourd'hui, il n'en reste plus rien.

Et le brave homme de maintenir son dire et de nous faire l'historique de cette singulière disparation. Quand il y a treize ans, Prjévalski vint pour la première fois à Abdallah, le village se trouvait effectivement sur les bords du lac. A son voyage de 1885, le colonel dut aller chercher le lac à deux lieues plus à l'est. Et

aujourd'hui, en 1889, noue pourrions dresser la tente au centre même de ce qui fut une petite mer.

Comment expliquer un tel phénomène ? Voici une hypothèse que nous trouvons plausible. Nous avons dit plus haut (5 octobre) qu'il y a une vingtaine d'années les populations musulmanes établies sur les confins du Tarim s'étaient révoltées contre la Chine. Pendant plusieurs années, ces gens abandonnèrent complètement la culture de leurs terres et ne vécurent plus que de brigandages. Or, en ces contrées, les terres cultivées sont principalement fertilisées par les eaux d'irrigation captées aux rivières et dirigées ensuite par de multiples canaux. Au temps de la guerre et plusieurs années après, il arriva donc que le Tarim et ses affluents n'étant plus saignés pour la culture des champs, roulèrent un volume d'eau assez considérable non seulement pour entretenir le Kara-Boran qui existe encore, mais encore pour former un peu plus loin le Lob-Noor. A mesure que la culture reprit dans les régions dévastées par la guerre, les eaux du Tarim baissèrent graduellement, et le lac ne recevant plus assez d'eau pour compenser l'évaporisation causée par le soleil et la filtration dans les sables, diminua peu à peu, se réduisit à un

étang, et finalement à zéro.

Si rationnelle que nous parût cette théorie, nous tenions à nous assurer de ce que devenaient, en fin de compte, les eaux du Tarim sorties du Kara-Boran.

Nous louons deux barques et des rameurs, et filons à raison de 16 lis à l'heure. Le fleuve large de 30 mètres, profond de 8 à 10, serpente à travers des sables ou des forêts de roseaux. Après quatre heures de navigation, la sonde n'accuse plus que 4 mètres. Plus loin, le fleuve se divise en trois branches, et celles-ci se ramifient elles-mêmes en une foule de ruisseaux qui finissent par disparaître. Nous enfilons le cours principal qui se rétrécit bientôt à ce point qu'à un village nommé Kara-Kortchoun le Tarim n'est plus qu'un simple fossé. Plus loin encore, à Eutai, à l'extrêmité du territoire jadis occupé par le Lob-Noor, le fossé se réduit à un mince filet d'eau.

Les habitants de ces villages, logés dans des huttes en roseaux, n'ont pour nourriture que le poisson et les oiseaux de marais, à quoi ils joignent, en guise de légumes, des racines de chanvre sauvage. Ce qui ne les empêche pas d'être si robustes que les vieillards de 90 ans encore droits et alertes, ne sont pas rares parmi eux. Nous en vîmes un, âgé de 106 ans, ayant

encore bon pied, bon œil et excellent appétit. Notons encore, pour nos lectrices, que la dot d'une jeune mariée se compose ici de :

1° Dix bottes de chanvre sauvage.

2° Deux idem de poisson séché.

3° Une barquette.

4° Dix tasses de poisson frais accommodé.

5° Une marmite et un briquet.

6° Trente à quarante canards sauvages pris au piège.

Le 7 *novembre*, nous remontons le Tarim et rentrons à Abdallah, où nous prenons un jour de repos. Dans la soirée du 8, reviennent des chasseurs partis depuis 35 jours, en quête de chameaux sauvages. Les femmes pleurent et se lamentent ; l'expédition a coûté la vie à un cheval et à cinq ânes, et on ne rapporte comme butin que les peaux découpées, hélas ! de deux chameaux. Inutile de dire que la tête et les pieds, parties si importantes au point de vue scientifique, ont été abandonnés dans le désert.

Trois jours après, nous rentrions au camp.

CHAPITRE VII

Préparatifs de départ pour le Thibet. — Le chemin direct— L'Altin-Tagh. — Au sommet du premier gradin. —Disparition du Prince. — La passe de sable. — La passe de pierres. — Le mal des montagnes. — Transport de pirogues à 5,200 mètres d'altitude. — Un mouton extraordinaire.

Du 12 *au* 16 *novembre*, on s'occupe des derniers préparatifs pour l'ascension du Thibet. Afin de soulager nos chameaux porteurs, nous louons 15 ânes supplémentaires. Pour nous précautionner contre le froid, nous nous munissons d'épaisses fourrures, de gants, de bas et de camisoles en feutre. Pour parer à la faim, nous faisons cuire et recuire, afin de la bien dessécher, une provision de 2000 livres de pain. Une grande quantité de graisse de mouton est fondue et coulée dans des estomacs de bœuf. Le sel est mis au four, afin de le dégager du salpêtre ; il en sort blanc comme la neige,

Nous avons en outre du riz, de la farine, du thé, et trente moutons vivants. Pour nos animaux, nous prenons de l'orge et du maïs. De plus, comme nos domestiques russes nous quittent pour retourner chez eux, nous louons huit hommes du pays, vrais aventuriers, tels qu'il les faut dans une expédition de ce genre. Parmi eux se trouve un vieux chercheur d'or, du nom de Timour ; Isaï, jeune homme qui s'est enfui de chez lui, après avoir protesté contre le second mariage de son père en cassant les deux bras à sa belle-mère ; et enfin trois chasseurs de profession.

M. Bonvalot annonce qu'au lieu d'aborder le Thibet par l'est et par la plaine du Tsaidam route ordinaire — plus facile mais plus longue — nous partirons par le chemin le plus direct. droit vers le sud, en escaladant l'Altin-Tagh, un rameau de la chaîne des monts Kouen-Luenn. A cette nouvelle les indigènes jettent de hauts cris. A les entendre, suivre cette voie, c'est marcher à une mort certaine. Prjévalski et Carey ont eu toute la peine du monde, disent-ils, à franchir le seul Altin-Tagh. l'un avec des chevaux, l'autre avec des ânes : ce serait folie que de vouloir aller plus loin encore avec des chameaux ! Nous apprîmes plus tard le vrai motif pour lequel les gens de Tcharka-

lik voulaient nous faire prendre une autre route ; l'existence dans les parages de l'Altin-Tagh, en un endroit nommé Bokalik, d'une mine d'or exploitée par eux et sur laquelle ils craignaient de nous donner des renseignements trop précis. Bref, la résistance des indigènes en vient au point que l'Aksakal, chef du village, se refuse à nous livrer les ânes et les hommes qu'il s'est engagé à nous fournir par un contrat en due forme. Mal lui en prend. D'un seul revers de la main, notre bouillant Achmed met tout en sang la figure de l'infortuné bourgmestre. L'argument est inattendu, mais décisif et la paix se rétablit si bien, que la dernière soirée se passe en danses et en chants.

17 *novembre*. Nous partons, vers midi, nous dirigeant vers l'Altin-Tagh, qui, semblable à un mur géant, nous barre la route du mystérieux Thibet. Dès le lendemain, nous quittons la plaine et nous nous élevons en cette seule journée de plus de 500 mètres, respirant à pleins poumons l'air froid — 10 degrés sous zéro — mais vif et bienfaisant de la montagne.

La chaîne se compose de trois immenses gradins superposés, à chacun desquels on arrive par une gorge ou passe resserrée entre des hauteurs. Le 22, nous atteignons la première passe, dite l'*Averasse*. L'entrée en est grandi-

ose. Qu'on se figure un tunnel naturel, très étroit, creusé entre des parois à pic de 200 mètres de hauteur. Ces murs verticaux sont composés de couches alternatives d'argile jaune et de petits cailloux. Sous l'action des eaux et du vent, ces cailloux se sont détachés en beaucoup d'endroits, de façon à former sous les couches d'argile d'innombrables cavernes de l'aspect le plus fantastique. Des blocs énormes d'argile sont ainsi suspendus au-dessus de nos têtes dans un équilibre si instable, que nous ne marchons qu'en tremblant et ne parlant qu'à voix basse. Nos hommes savent par expérience que la vibration de l'air causée par un grand cri, et à plus forte raison par la détonation d'une arme à feu, ferait choir sur nous ces masses branlantes, comme un pistolet tiré à blanc dans une cheminée en fait tomber toute la suie.

Plus loin, le fond du ravin est couvert d'une glace si glissante que nous devons y jeter du sable, pour donner pied à nos chameaux. Puis, voici des quartiers de roche, étagés comme un escalier. Il est des marches si élevées, que nos chameaux ne pouvant les enjamber, nous devons employer le marteau, pour leur faciliter le passage.

Vers deux heures, nous parvenons au haut

de la passe, et nous campons sur le sommet du premier gradin de l'Altin-Tagh, en un endroit tapissé de broussailles et peuplé par beaucoup d'oiseaux appartenant à la faune spéciale du Thibet. Tout à coup, huit chèvres bleues — sorte de superbe antilope — s'élancent des buissons. Le Prince, ayant une carabine à portée de la main, tire vivement dans le tas, croit avoir touché, et s'élance à la poursuite de son gibier. A cinq heures, le soleil se couche ; une heure après, l'obscurité est complète, et le Prince n'est pas revenu. On comprend nos alarmes. Nous crions jusqu'à extinction de voix, nous tirons des centaines de coups de fusil et envoyons sur les hauteurs cinq hommes munis de perches et de cordes. Nous supposons qu'entraîné par l'ardeur de la chasse, le Prince aura roulé dans un précipice, qu'il est blessé, qu'il est mort peut-être. Quelles angoisses ! Quelle terrible nouvelle à annoncer à Paris !

Ayant fait tout ce qui nous était humainement possible, je tourne mes pensées d'un autre côté, je prie ardemment la Très Sainte Vierge de nous venir en aide. Peu d'instants après, les hommes envoyés en exploration entendent dans le lointain des coups de feu, puis des cris de détresse. Ils y courent, et trouvent le Prince sain et sauf, mais empêtré de si singulière façon qu'il faut le retirer comme du fond d'un

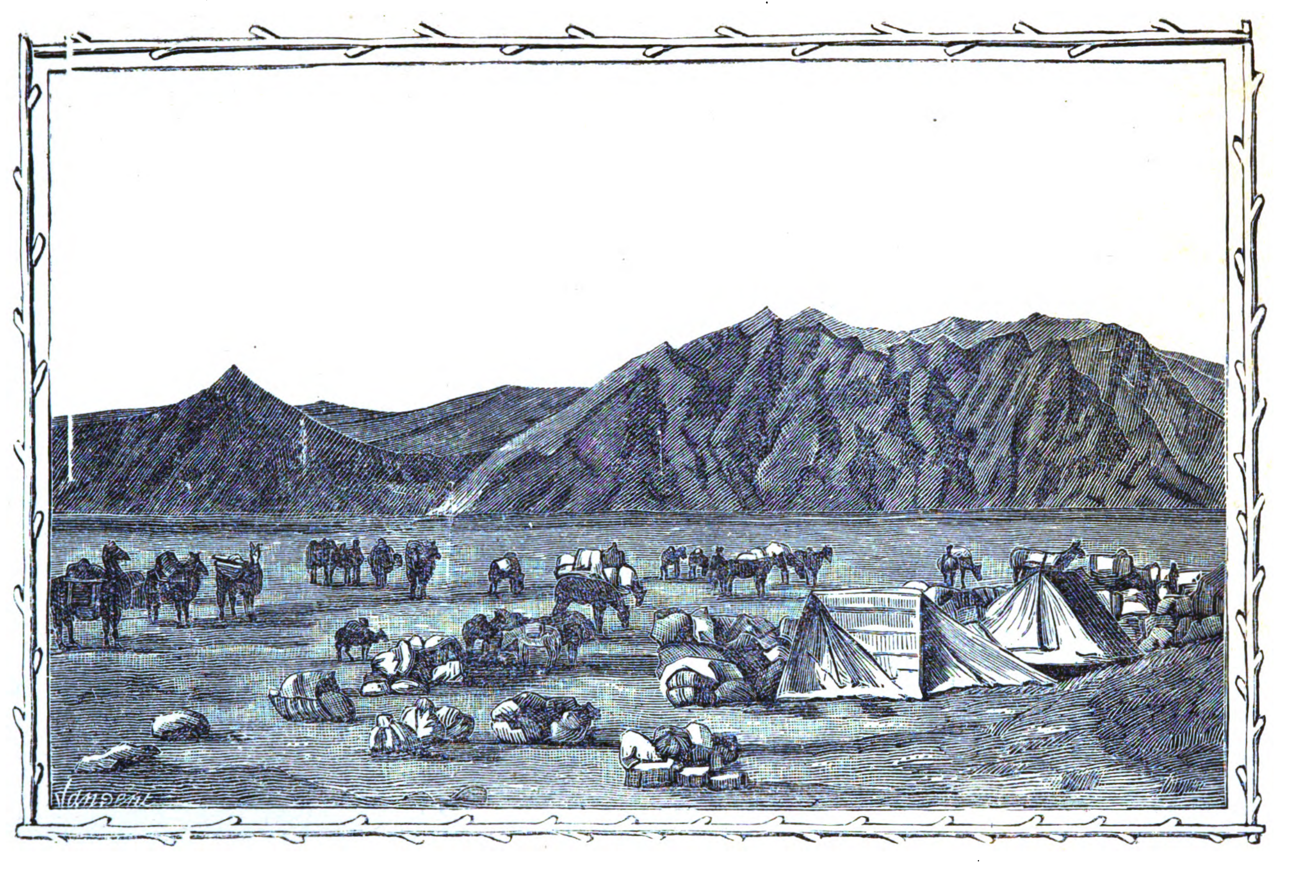
puits. A son retour, il nous raconte que, revenant de sa poursuite inutile, il se dirigeait vers les feux de notre camp, lorsque se présente une petite gorge qu'il croyait propre à abréger son chemin. Il y descend, mais, trompé par l'obscurité, il perd pied, glisse sur une pente extrêmement rapide, et ne s'arrête enfin que dans une sorte de poche étroite et pierreuse où il lui était aussi impossible de descendre que de monter.

23 *Novembre*. Il s'agit d'escalader le second gradin de l'Altin-Tagh. La passe qui doit nous y mener, le Koundavan, mérite bien son nom : passe de sable. L'étroit ravin montant, dont nous ne saurions déboucher si nous nous y engageons, est bordé par des collines abruptes d'un sable ténu sur lequel toute trace de sentier a disparu. Nous avons donc à créer un chemin étroit, au moyen de pelles et de bèches. Les chevaux et les ânes y passent sans encombre ; mais il a fallu préalablement décharger les chameaux. Nos gens de Tcharkalik, vrais chasseurs de chamois, aussi alertes que robustes, portent toutes les charges jusqu'au faîte de la passe, à 3000 mètres d'altitude.

24 *et* 25 *Novembre*. Reste à parvenir au sommet de la chaîne, par une passe plus terrible encore que les deux précédentes : le Tashdavan,

ou passe des pierres. Stimulés par la promesse d'une riche récompense, nos hommes grimpent jusqu'à onze heures. Tout à coup se dresse devant nous un énorme mamelon rocheux, où commence la passe proprement dite. Sur une hauteur d'environ 500 mètres, à travers un dédale de pierres branlantes, le sentier monte en lacets, par une pente si raide que je me demande comment les animaux pourront jamais grimper là haut. Renouvelant la manœuvre déjà connue, je m'accroche à la queue de mon cheval et pousse celui-ci en avant. Le Prince et Bonvalot suivent de près. Tous les quatre ou cinq mètres, nous devons nous arrêter, tant le cœur nous bat dans la poitrine. Enfin, après plusieurs heures de fatigues si grandes que je ne croyais pas l'organisme humain capable de les supporter, nous arrivons au faîte, à 5200 mètres d'altitude.

Là, pendant un jour et demi que nos hommes emploient à transporter sur leurs épaules les charges de nos chameaux, nous ressentons pour la première fois les atteintes de ce mal singulier, si bien appelé « le mal des montagnes ». L'air à ces altitudes, est si peu dense, que le sang s'échappe spontanément par le nez ; on éprouve de violents maux de tête, des nausées, des vomissements ; l'appétit disparait, ainsi que le



PLAINE DU LAC QUI NE GÈLE PAS ET MONTS COLOMBO

sommeil : est-on trop couvert la nuit, on risque d'étouffer ; et si l'on rejette les couvertures, on court risque de geler, car le froid est de 29 degrés sous zéro.

Que de fois, en semblables circonstances, je me suis dit qu'à mon retour en Europe, je serais environné d'amis m'enviant le bonheur d'avoir fait un voyage si mouvementé ! Eh bien ! J'aurais bien voulu leur faire admirer la poésie de notre campement, au sommet de l'Altin-Tagh, dans la soirée du 26 novembre ! Nos animaux assiègent le camp, braient, pleurent, pour obtenir un peu d'eau. Hélas ! les quelques morceaux de glace que nous avons emportés suffisent à peine à nous fournir une tasse de boisson. Plusieurs de nos hommes sont malades de fatigue, et tous sont démoralisés par cet étouffement qui les serre à la poitrine. Coûte que coûte, dussions-nous pousser nos gens le bâton dans les reins, il faut marcher en avant, et descendre un peu plus bas, pour trouver un air plus respirable.

Le lendemain, 27, cinq heures de marche nous mènent à 800 mètres plus bas, en un endroit où nous trouvons un triple trésor : de la glace en abondance, des broussailles et de l'herbe sèche.

Cette descente produit sur nous un effet bien

singulier. Au faîte de la montagnes, il semble que l'on porte sur la tête un panier lourdement chargé, dont le poids s'allège à mesure que l'on descend, pour disparaitre complétement lorsqu'on n'est plus qu'à 4000 mètres au-dessus de la mer.

Puisque je parle d'altitude, mentionnons le tour de force que nous venons d'exécuter. A notre départ de Tcharkalik, prévoyant que nous aurions à franchir divers cours d'eau, nous avons emporté à dos de chameau deux légères pirogues. Faire passer cette flotte au-dessus de l'Altin-Tagh, à 5200 mètres, voilà ce qui ne s'était pas vu depuis la création du monde, ou, du moins, depuis le déluge.

Après un jour entier de repos, nous ne faisons, le 30, qu'un court trajet, parce que, avant la halte de nuit, nous devons recueillir de la glace et des broussailles pour les deux étapes suivantes, où les gens de Tcharkalik affirment que nous n'en trouverons pas.

Malgré l'altitude de 4500 mètres où nous nous trouvons encore, malgré le froid de 20 à 30 degrés dont nous sommes gratifiés, qui croira que nos serviteurs, bien qu'ils aient une tente à leur disposition, ont dormi jusqu'ici en plein air, serrés les uns contre les autres, couverts de grosses pièces de feutre, et abrités par nos

bagages amoncelés en rempart ! Le 2 décembre seulement, ayant souffert du vent et de la poussiére, ils se décident à dresser leur tente, et continuent ensuite à s'en servir.

On fait grand cas en Europe de la vitesse et du fond des chevaux anglais. Parmi ces animaux tant prônés, en est-il beaucoup qui seraient capables de fouruir un trajet de 4500 kilomètres, par des froids horribles, en escaladant à travers les sables et les rocs des cimes de plus de 5000 mètres, ne broutant çà et là qu'un peu d'herbe sèche, en tirant la langue de soif, ou ne buvant qu'un peu d'eau saumâtre et salpêtrée ! Il est permis d'en douter. Et poutant, ce que ne feraient pas ces nobles coursiers, un animal bien plus humble l'a accompli. Parmi les moutons que nous avions emmenés il s'en trouva un assez intelligent pour comprendre que le seuil de notre tente, dont la porte était toujours à l'opposite du vent, serait un excellent endroit pour y passer la nuit. On le laissa faire, parce que, couché là, il bouchait hermétiquement le bas de la porte. Je me pris d'amitié pour cette brave bête, et, quelques douceurs aidant — un morceau de pain ou de sucre — je l'habituai à entrer le soir dans la tente et à se coucher, comme un fidèle toutou, au bas de ma couchette, ce qui me procurait

un excellent édredon. Je ne dirai pas que cet édredon vivant n'avait pas quelquefois certains inconvénients qu'il est inutile de spécifier : mais il faisait si froid, sur ces hauteurs du Thibet ! Ce mouton incomparable nous accompagna pendant sept mois et mourut d'inanition à Batang, après un trajet, je le répète, de 4500 kilomètres.

CHAPITRE VIII

Découverte d'une caravane.— Froid horrible— Détails culinaires.— Grandes altitudes. — Une singulière chasse aux yacks sauvages. — Le lac qui ne gè'e pas.— Funèbre découverte.— Un complot. — Une vrai chasse aux yacks.— Encore une mésaventure.— Remède contre l'insomnie.— L'antilope Orongo. —Départ à jeun.—Diner d'un gigot cru. — Effet du tabac aux grandes altitudes.— D.stribution de friandises.

Le 4 *décembre.* — par un froid de 31 degrés sous zéro — nous découvrons une caravane s'avançant dans le lointain, à notre gauche, en sens inverse de notre direction. Deux hommes envoyés aux informations nous rapportent bientôt que cette troupe n'est autre que celle de ce roi des Tourgotes dont on nous avait parlé au Lob-Noor. Le royal pélerin revenait du Thibet par voie directe du sud au nord, celle précisément que nous voulions suivre, en dépit de nos guides de Tcharkalik, qui prétendaient nous

entraîner vers l'est. Cette rencontre nous parut providentielle ; là où des Tourgoutes ont passé nous passerons aussi. En conséquence le chef des gens de Tcharkalik est avisé que, dans peu de jours, il pourra s'en retourner avec ses hommes et ses ânes. Nous le prions seulement de nous dire sincèrement si, oui ou non, il a connaissance de cette route descendant directement vers la capitale du Thibet. — Nous n'avons jamais été plus loin que jusqu'ici dans cette direction, nous répond cet homme ; puis, nous tournions vers l'est pour nous rendre aux mines d'or de Bokaliz. — Ce n'est point de l'or qu'il nous faut, répliquons nous, mais le Thibet, et les traces laissées par les Tourgoutes vont nous servir d'excellents jalons pour y arriver.

Nous piquons en conséquence droit vers le sud, et, le lendemain, nous rencontrons, fraîchement tracée, la route suivie par la caravane royale.

Cette chance heureuse est d'ailleurs compensée par un froid horrible et les misères de notre régime. Au campement, je vois le Prince sortir les mains de ses longues manches en fourrure, ayant l'air de vouloir se livrer à une opération importante. Et le voilà qui s'en va couper une mince baguette, y enfile un morceau de viande gelée qu'il présente aussitôt à un feu de bois vert

et qu'il attaque avec appétit. La cendre et la fumée qui s'attachent à la pièce lui tiennent lieu probablement de sel et de moutarde ; car, après avoir bu une tasse d'eau froide, il déclare qu'il a délicieusement soupé.

Nos provisions de viande et de riz, renfermées dans des sacs en feutre, sont agrémentées de beaucoup de poils. La marmite où nous faisons le pot au feu, nettoyée journellement avec un chiffon de feutre, a ses bords ornés de la même façon. Au commencement du voyage, trop Européens encore, nous perdions beaucoup de temps à enlever ces poils agglutinés à notre pitance. Mais nous voici maintenant naturalisés : tout y passe. La graisse que nous rejetions naguère comme indigeste est conservée avec soin, et un morceau de pain sec accompagné d'une demi-livre de graisse de mouton nous semble un régal.

Pour rentrer dans mon rôle de missionnaire, je dois dire que depuis Ili jusqu'ici il y a peu d'avenir pour la prédication de l'Évangile. Les populations sont bien clairsemées : voici dix-neuf jours que, sauf la caravane Tourgoute aperçue au loin, nous n'avons pas rencontré un seul homme. De plus, les quelques misérables bourgades que nous avons traversées sont uniquement habitées par des Mahométans, gens bien plus difficile à convertir que les païens.

9 *décembre*. Le baromètre marque environ 5000 mètres d'altitude, soit 200 de plus que le géant des Alpes, le Mont-Blanc. D'ici aux environs de Hlassa, où nous ne parvînmes que deux mois après, nous ne nous sommes jamais trouvés en dessous de 4000 mètres ; par contre nous avons campé à des hauteurs dépassant 6000 mètres. Durant ce long trajet, la normale du froid a été de 30 degrés sous zéro, et le thermomètre est descendu parfois jusqu'à 40 degrés.

On le voit, un voyage au Thibet n'est pas précisément un voyage d'agrément, les misses anglaises, rongées par le spleen, n'y viendront point promener leurs guêtres et leurs binocles. Parfois cependant un incident joyeux vient rompre la monotonie de nos misères. Ecoutez plutôt.

Nous avions établi le camp d'assez bonne heure, et le Prince, suivi d'Achmed, était parti pour la chasse. Tandis que je crayonnais mes notes, un domestique revenant d'avoir puisé de l'eau, me crie que, non loin de la source, il a vu un yack sauvage. Si cet homme dit vrai, voici la première fois que nous rencontrons ce gigantesque animal. Ma fameuse rencontre avec l'ours m'a valu naguère tant de quolibets, que l'occasion présente me semble merveilleuse pour réparer les avaries de mon honneur.

Armé donc de mon Martini, je saute à cheval, tant pour aller plus vite, que pour me ménager, le cas échéant, une retraite salutaire. A un kilomètre du camp, j'aperçois en effet, non pas un yack, mais quatre de ces énormes ruminants. Pour comble de chance, le lit desséché d'une rivière me permet d'arriver à bonne portée de mon gibier, non cependant sans le mettre en émoi, car au moment où je pousse la tête au-dessus du ravin, les quatre bêtes tournent la tête de mon côté, grognent sourdement et font mine de charger. Ces dispositions hostiles refroidissent d'abord un peu mon enthousiasme ; mais l'amour-propre reprenant le dessus, je mets en joue. Au même instant, tout myope que je suis, il me semble voir au cou de ces animaux quelque chose d'anormal. Je jurerais bien que c'est une corde. Nettoyons nos lunettes, afin de mieux distinguer. Eh oui, parbleu, c'est bien une corde ! — Tout à coup, deux coups de feu éclatent derrière moi, et un yack roule blessé à mort, tandis que les autres restent en place, comme hébétés. En me retournant, j'aperçois le Prince et Achmed tenant en mains leur carabines fumantes.

— Tirez donc, maître ! me crie Achmed ; attendez-vous que vous leur touchiez la gueule du bout de votre carabine ?

— Et sur quelles bêtes faut-il que je tire ?

— Mais sur ces yacks sauvages ! clame le Prince.

— Eh ! bien oui, des yacks sauvages. Avez vous jamais vu des animaux sauvages portant un licol ?

— Un licol ? pas possible ! Allons voir ça !

Nous approchons, et, à côté du pauvre individu massacré, nous trouvons trois yacks domestiques tout ahuris de la scène qu'on vient de leur faire. Mes deux Nemrods décontenancés ont la mine déconfite d'un chasseur qui, croyant poursuivre un lièvre, aurait tué le matou d'une fermière. Pour expliquer la présence de ces pauvres bêtes en plein désert, nous conjecturâmes qu'exténuées par la fatigue, elles avaient été abandonnées par quelque caravane. Inutile de dire si je rendis avec usure les lazzis dont on m'avait criblé peu de jours auparavant.

10 *décembre*. Le mal de montagne n'a permis à personne de dormir. Il paraît qu'on peut dissiper cette atroce migraine en se faisant ouvrir une veine du front ; quand le sang a bien coulé, le malaise se passe. Le saignement naturel du nez produit le même résultat.

Après avoir atteint, à 5750 mètres, le sommet de la chaine Colombo, deux heures de descente nous mènent en présence du *Lac qui ne gèle pas*,

ainsi nommé parce que le sel qui en sature les eaux s'oppose à leur congélation. C'est là aussi que nous touchons à l'inconnu, l'Anglais Carey et le Russe Prjevalkski n'ayant pu aller plus loin sur la route du Thibet. Il est vrai que nous avons pour nous guider les traces de cette caravane Tourgoute dont nous avons parlé. Mais ces traces précieuses ne les perdrons-nous pas ? La neige des montagnes, le sable du désert ne viendront-ils pas nous les cacher ? Dieu le sait et l'avenir nous le dira.

12 *décembre*. Hier, on s'est reposé, et on a réglé le compte des gens de Tcharkalik qui vont rebrousser chemin, emportant nos pièces préparées pour nos collections et les dernières lettres qu'il nous sera possible de faire parvenir en Europe avant un an.

Journée mémorable : il s'en est fallu de peu que nous ne dussions retourner en arrière. A proximité de notre camp, nos gens avaient fait une affreuse découverte. Dans une sorte de marécage, cinq chameaux morts étaient engagés dans la glace, jusqu'à mi-corps. Leurs cadavres rigides et debout étaient encore chargés de bagages. A côté d'eux se dressait un cheval portant un cavalier dont un pied et une main émergeaient de la glace, signe évident que le malheureux s'était débattu dans les affres de l'agonie.

Comment une telle catastrophe avait-elle pu se produire ? Nous augurâmes que cet homme et ces animaux, avant-garde peut être de la caravane Tourgoute, s'étaient avancés sur la glace encore peu solide, avaient sombré tout à coup, et que, exténués de misère et de fatigue, ils avaient été saisis par le froid et n'avaient pu se dépêtrer.

Le P. Huc rapporte avoir vu tout un troupeau de yacks morts de cette façon, et l'aimable Prjevalski donne là dessus au vaillant missionnaire un démenti formel, assurant que la chose est impossible. On voit le cas qu'il faut faire des assertions de ce polonais russifié.

Quoi qu'il en soit, a la suite de ce funèbre incident, il y eut presque une révolte dans notre camp. S'enfoncer à notre suite dans le désert inconnu, avaient dit à nos engagés les hommes de Tcharkalik, c'était aller au devant de la mort certaine dont on avait l'exemple sous les yeux. Tous, de concert, avaient comploté de s'enfuir de grand matin, en emmenant nos meilleurs chevaux et en emportant la moitié de notre argent Mais ils avaient compté sans Achmed. Dans la soirée, celui-ci avait remarqué les conciliabules et les chuchotements. Il veilla donc, et vers minuit, se leva brusquement, armé de pied en cap, et de sa voix de lion irrité, menaça de

briser la tête au premier qui ferait un mouvement. On se le tint pour dit ; on savait Achmed de taille à poursuivre et à atteindre jusqu'au fond du désert quiconque aurait eu l'audace d'enfreindre ses ordres.

Les gens de Tcharkalik partirent donc seuls. Il nous restait quatorze hommes, douze chevaux, deux ânes, quarante chameaux, trois chiens et le troupeau de moutons. Nous ne savons où nous pourrons trouver de la glace, nous en emportons en conséquence une provision suffisante pour trois jours.

Le lendemain, nous devons nous arrêter de bonne heure pour lâcher nos chameaux qui, la veille, n'ont trouvé absolument rien à brouter. Déjà ces animaux affamés s'en prenaient aux selles de leurs compagnons, en déchiraient la toile d'un coup de dents, et dévoraient la paille de l'intérieur. A cette altitude de 5400 mètres, le thé met deux heures à bouillir, et la glace dont nous nous servons pour le préparer est tellement chargée de sel et de sable, qu'un épais sédiment rien moins que sucré reste au fond de chaque tasse.

Près du campement, apparait tout à coup une troupe d'yacks — sauvages, cette fois. Le Prince, Achmed et moi, nous sautons à cheval, arrivons à trois cents mètres de la bande

et tirons dans le tas. Un yack roule par terre, la jambe brisée ; les autres fuient, rapides comme l'éclair. Le blessé se relève, nous arrivons sur lui et le gratifiions de deux balles encore, ce qui ne l'empêche pas de détaler et de nous mener deux heures durant, en une course effrénée. Y a-t-il au monde des bêtes ayant la vie aussi dure ? Celle-ci ne succomba qu'après avoir reçu huit balles Martini.

Dans l'intervalle, le soleil s'était couché et nous ne pûmes retrouver la direction du camp. M. Bonvalot, inqiuet de ne pas nous voir rentrer, envoya des gens à notre recherche. Ceux-ci s'égarèrent à leur tour, et ce ne fut que grâce aux feux du camp et aux coups de feu tirés de part et d'autre, que tout le monde se trouva enfin réuni à dix heures du soir. M. Bonvalot ne riait nullement de l'aventure. En sa qualité de chef de l'expédition, il fit défense à tous de s'éloigner désormais de la caravane, sans une permission formelle. Et il avait raison. Car passer une nuit à la belle étoile, par un froid de 30 degrés, sans nourriture, sans boisson chaude, sans couverture, c'était la mort presque inévitable. Et d'ailleurs ce n'était plus le moment d'épuiser inutilement nos forces, et encore moins celles de nos animaux. De la santé de ceux-ci dépendait notre existence, et

nous ne tardâmes pas à nous repentir des suites de notre équipée. Des trois chevaux employés à la poursuite du yack, deux succombèrent bientôt. Le mien, de constitution plus robuste, résista plus longtemps ; mais cette course folle, à une telle altitude, avait attaqué irrémédiablement les poumons. Je conterai plus tard la triste fin de mon brave coursier.

Nous avons fait, ces jours derniers, une singulière remarque. En Europe, qu'on fasse le soir un copieux repas et qu'on aille immédiatement se coucher, on est presque sûr d'avoir une magnifique insomnie. Ici, par ce froid horrible, c'est bien le contraire. Si l'on veut dormir d'un trait jusqu'au matin, il faut manger à ventre plein et se glisser aussitôt sous les couvertures, alors que la digestion ranime la chaleur. Avec peu ou point de nourriture, le corps et les pieds surtout restent froids ; et l'on a beau se tourner et se retourner sous les peaux d'ours ou de renard, le sommeil ne viendra qu'à condition de faire au préalable une course au dehors. Or, par cette température, une promenade au clair de lune est dépourvue de tout charme.

Dans la journée du 15, nous tuâmes plusieurs spécimens d'une antilope magnifique, l'Orango, ou antilope Hogsonii. Cette bête, d'une élégance sans pareille, a le pelage gris clair, le muffle noir, la tête ornée, chez le mâle, de deux

longues cornes cannelées, légèrement inclinées en arrière, et courbées en forme de lyre. A l'encontre de la plupart de ses congénères, cette antilope est douée d'un courage indomptable, et si elle ne tombe pas sous le coup, ne manque pas de se ruer de son agresseur. L'une d'elles, que l'on croyait morte, se releva à l'approche d'Achmed et enfonça ses cornes dans le ventre du cheval monté par lui. Au reste, c'est cruauté inutile que de tuer ce bel animal, si on ne l'abat que pour sa chair, absolument immangeable. Bien plus, fait unique peut-être en histoire naturelle, nous trouvâmes sous la peau de nos victimes, entre cuir et chair, de longs vers vivants de l'aspect le plus repoussant. Aussi promîmes-nous à toutes les Orongos à venir de leur laisser la vie sauve.

Triste départ que celui du 16 décembre. Hier, faute de glace et de combustible, nous n'avons ni bu, ni mangé, jusqu'au soir. Une croûte de pain sec grignotée avant de nous coucher nous a tenu lieu de déjeuner, de dîner et de souper. Aujourd'hui, un vent d'ouest nous souffle 27 degrés de froid dans les poumons. On part à jeun, en silence, le visage pâle et les yeux mornes, car chacun est persuadé que si nous tardons plus d'un jour à trouver du combustible et de l'eau, la moitié de nos animaux y périra, et leur perte entraînera la nôtre.

8

Heureusement nous arrivons bientôt à un endroit où des creux de rochers recèlent de la glace ; des touffes d'herbes sèches et des buissons garnissent les endroits les mieux abrités, et de nombreux argols prouvent que les yacks y viennent souvent rendre visite. Nos animaux affamés dévorent les broussailles, en arrachent les racines et s'attaquent même aux crottins desséchés. Tong-kia, notre cuisinier, se hâte de faire flamber un énorme feu d'argols. Oh ! si l'on savait comme c'est bon, une tasse de thé et du pain trempé, après un jeûne presque absolu de 24 heures ! Les médecins européens devraient envoyer ici leurs malades blasés qui rechignent à un bon rôti de bœuf. Ceux-ci nous auraient vus, le Prince, Bonvalot et moi, si bien mis en appétit par quelques rasades de thé, que nous fîmes disparaître en un clin d'œil, à l'aide d'un peu de sel, un gigot cru que chacun trouva délicieux.

Ce terrible vent d'ouest continue à souffler toute la journée du lendemain et exerce une influence funeste sur notre moral. On est lourd, grognon, de mauvaise humeur, et non sans cause. Le nez coule en fontaine, les pieds sont si glacés que même en trottinant de longues heures, on ne parvient pas à les réchauffer. Enfin, privation petite en apparence et cependant cruelle : il nous est impossible de fumer

la pipe ou le cigare. Non pas que nous n'ayons plus de tabac ; mais, à cette altitude, une seule cigarette nous soûle ou nous fait monter à l'estomac un gros flot de bile.

Mais aux grands maux les grands remèdes ! Achmed, qui n'est pas à son coup d'essai quant à de semblables expéditions, sait que si nous restons ainsi moroses et affaissés, c'en est fait de nous. Aussi, le camp à peine établi, il ouvre une caisse mystérieuse réservée pour les mauvais jours, et en retire du sucre coupé en petits cubes dont chacun reçut aussitôt dix morceaux. Aux Européens, plus délicats, il donna en plus un peu de chocolat. A cette distribution Achmed ajouta quelques paroles vibrantes de confiance et d'espoir. Aussitôt tous les fronts se déridèrent ; et jamais les bonbons de Saint Nicolas ne firent exécuter à de petits enfants des gambades comparables aux nôtres. Aux terribles questions que tout à l'heure nous nous posions mentalement. — que sera-ce, demain ? Quand arriverons-nous à Hlassa ? Combien d'entre nous laisseront leur cadavre sur ces hauteurs glacées ? — nous répondons maintenant : à chaque jour sa misère, la Providence veille sur nous, puisque c'est pour la civilisation et la Foi que nous souffrons. En avant donc ! et s'il faut mourir, ne tombons pas en lâches et en poltrons !

CHAPITRE IX

Le pauvre Niaz. — Le Col du Vent. — Le Camp de Miséricorde. — Encore des cadavres. — Nos chevaux en fuite. — Terrible situation. — Retour du Timour. — Un jeûne de 40 heures. — Horribles angoisses. — Les chevaux retrouvés. — Retour d'Achmed. — Trente heures de marche. — Un volçan. — Coquilles fossiles. — Mort de Niaz. — La Noël à 6000 mètres d'altitude.

Le 17 *décembre*, le vent qui ne cesse de souffler en tempête met à mal nos animaux et nos gens. Mon cheval tombe par trois fois, ne pouvant plus respirer. Niaz, un domestique du chef chamelier, est sérieusement malade ; le souffle lui manque, il peut à peine manger, la marche lui est impossible. Si nous n'arrivons pas bientôt à une descente de quelques centaines de mètres, le pauvre garçon va rendre l'âme.

Hélas ! nous ne faisons au contraire que mon-

ter encore. Le lendemain matin, au « Col du Vent », où nous avions campé, tout le monde se plaint de courbature. Faudra-il donc que les rhumatismes viennent s'ajouter à nos misères ? A seller et à charger les animaux, par ce froid et cette bourrasque, presque tous nos gens ont les mains dans un état lamentable. La moindre contusion y provoque des enflures et des ulcères ; les ongles desséchés se fendent comme du papier et mettent à nu la chair vive et saignante.

Montant toujours, nous arrivons, vers midi, aux neiges éternelles. Nos animaux lèchent en passant cette neige ; il y a quatre jours que les pauvres bêtes n'ont pas bu, et la soif a si bien éteint la faim qu'elles refusaient hier soir leur ration d'orge.

Parvenus enfin à une altitude de 5000 mètres, nous descendons brusquement et allons asseoir le « Camp de la Miséricorde » dans une dépression où nous sommes à l'abri du vent et où nous trouvons, en certaine abondance, de la glace, de l'herbe sèche, des broussailles et des argols ; de quoi faire bombance, nous et nos animaux.

Notre joie fut de courte durée. Le 19, on trouva non loin du camp les cadavres de cinq chameaux des Tourgoutes, des selles, des sacs,

des couvertures, des bagages. Nous laissons tout en place. Des caisses bondées de piastres ne nous tenteraient pas davantage. Une tasse de thé nous est maintenant plus précieuse que tout l'argent du monde, et nous préfèrerions un gigot à un lingot.

Le pauvre Niaz va de mal en pis. Sa mort est désormais inévitable, alors même que nous pourrions nous arrêter pour le soigner. Je me suis efforcé de le convertir ; je lui ai parlé de son âme, du Ciel, de Dieu. L'infortuné me répond qu'il a vécu en bon Musulman, qu'il ne craint pas la mort, qu'il est certain d'aller au paradis d'Allah. Pauvre garçon, que Dieu prenne en pitié ta bonne foi !

Et nos misères ne font que grandir et se multiplier ! Et d'abord, tous nos hommes souffrent tellement du « mal des montagnes », qu'ils ont peine à faire un pas, et se laissent parfois tomber pantelants sur le sol, afin de respirer plus librement. Pour comble de malheur, nos chevaux ont fui pendant la nuit. Quatre hommes partis à leur recherche rentrent à midi, sans avoir rien trouvé. Le courageux Timour et l'indomptable Achmed partent à leur tour. Dans la soirée, Achmed revient seul, Timour ne paraît pas, et la neige tombe à gros flocons.

Ah ! nous nous sommes trop hâtés d'appeler cet endroit fatal le « Camp de la Miséricorde ». Un homme perdu, un autre mourant, tous nos chevaux égarés, les précieux argols enfouis sous la neige, un froid de 32 degrés sous zéro ! Qu'allons-nous devenir ?

Dès le matin du jour suivant, on avise à cette terrible situation. Coûte que coûte, il faut aller à la recherche du Timour et des chevaux. Si cet effort suprême est inutile, nous continuerons notre voyage à pied, après avoir abandonné les bagages les moins indispensables, ne conservant, pour les charger sur nos chameaux, que les vivres, les tentes, et la batterie de cuisine.

Les hommes partis en exploration rentrent vers midi. Deux heures après, Timour apparaît : mais dans quel état, grand Dieu ! Des larmes congelées couvrent son visage ; il est bleu de froid, mourant de faim et de soif. La veille, il avait pu suivre assez longtemps la piste des chevaux, et avait même trouvé une large pièce de feutre tombée de l'une des selles. Puis, à la nuit, tombant de lassitude, il s'était couché, enroulé dans ce feutre. Afin de ne pas mourir de froid, il avait résisté au sommeil, ne restant en place que pendant une demi-heure, courant ensuite de toutes ses forces pour main-

tenir la circulation du sang, et se couchant à nouveau. Il avait jeûné 40 heures.

Arrivé dans cet état au camp, le fidèle Timour tombe en pleurant aux pieds de M. Bonvalot, et demande pardon de n'avoir pas réussi. Pauvre héros inconnu ! ses larmes arrachent les nôtres et nous rappellent ces marins intrépides qui, tombés d'un mât au cours d'une manœuvre, ne se plaignent de leurs membres brisés qu'en disant : pardon, lieutenant, e ne l'ai pas fait exprès.

Et nos chevaux : allons-nous y renoncer ? Un effort encore ; et, si nous échouons, subissons notre destinée ! Parpha et Achmed se dévouent. Parpha, mauvais marcheur, a enfourché un chameau. Achmed, le coureur infatigable, ne s'est muni que d'une croûte de pain et d'un bâton. A neuf heures du soir, Parpha rentre seul, et annonce qu'Achmed ne pourra certainement pas rentrer dans la nuit, car il l'a vu se diriger vers une montagne lointaine, comme s'il voulait la contourner.

Pour cette fois, le coup est trop fort ! Si Achmed vient à périr, lui, l'homme au corps de fer et à l'âme d'acier, notre sort est fixé ; le lateau désert du Thibet sera notre tombeau, et de futures caravanes pourront compter nos cadavres ! L'impassible Bonvalot lui-même ne

peut dormir de toute la nuit, tant l'angoisse lui étreint le cœur.

Le 21, dès les premières lueurs de l'aube, nos regards avides interrogent tous les points de l'horizon, et ne découvrent qu'un immense linceul de neiges éclatantes. Que faire ? Allons-nous risquer de nouvelles existences ? Tout à coup une masse noire apparait dans le lointain et s'approche rapidement. Un grêle hennissement parvient jusqu'à nous : Dieu soit loué ! ce sont nos chevaux. Et l'on bat des mains, on danse, on pleure de joie. Trop tôt, hélas ! les animaux rentrent seuls. Pauvre Achmed !

Eh bien ! il ne sera pas dit que nous l'aurons lâchement abandonné. Je pars avec Abdullah, d'un côté, tandis que Bonvalot et Parpha se dirigent de l'autre. Timour lui-même, malgré sa terrible aventure, se met de la partie Mais il a été expressément convenu qu'on ne s'éloignera pas à plus de deux lieues du camp, et qu'à deux heures tout le monde doit être rentré.

Vers midi, tandis que je poussais en avant, j'ai l'indicible bonheur de voir Achmed revenant en droite ligne vers le camp. En véritable enfant de la steppe, il avait pris au départ ses points de repère au ciel et dans les montagnes, et un marin armé de la boussole ne se fût pas

dirigé avec plus d'assurance sur la vaste étendue des mers.

Arrivé près de moi, Achmed me raconte qu'il a marché trente heures sans désemparer, de crainte de mourir de froid (— 33). Il avait dû arracher la doublure de ses vêtements, afin de changer, à plusieurs reprises, les langes dont les gens de sa race enveloppent leurs pieds, en guise de bas. « Après un certain temps de marche, me disait-il, mes pieds tout trempés de sueur eussent gelé infailliblement, si je n'avais pu renouveler les loques qui les entouraient. Je séchais celles qui étaient mouillées en les plaçant sous mon aisselle. »

Le triomphe qu'on fit au camp à notre enfant prodigue, on le devine assez. A défaut de veau gras, on immola le moins maigre des moutons ; si nous en avions eu le moyen, nous aurions tiré un feu d'artifice ; chacun, en sa langue et d'après sa religion, remerciait la Providence. Et pourtant, l'avenir qui s'ouvrait devant nous était bien sombre encore. Ces trois jours n'avaient guère soulagé le pauvre Niaz ; comme il ne prenait plus aucune nourriture, sa dernière heure approchait rapidement. Au moyen de chaudes fourrures, nous lui avons disposé sur le dos d'un chameau un lit aussi douillet que possible.

Partis de bonne heure, le 22 décembre, nous arrivons dans une plaine couverte de laves. Phénomène étrange, puisque les volcans ne se rencontrent d'ordinaire que dans le voisinage de la mer. Et cependant, c'est bien un volcan, ce pic qui se dresse à notre droite et dont le cratère béant est encore visible : nous lui donnons le nom du géographe Reclus. Y a-t il eu jadis une mer en ces parages, une sorte de Méditerranée asiatique que des soulèvements auraient désséchée ? De nombreux coquillages fossiles que nous découvrons confirmeraient cette hypothèse.

Dans la journée du 23, le Prince nous donna de vives inquiétudes. Parti en avant et sans armes, pour explorer la route, il fut poursuivi par un yack furieux et ne dut la vie qu'à son agilité. Or, à l'altitude où nous étions, tout mouvement rapide et violant était dangereux. Rentré au camp, le Prince fut longtemps si oppressé, si à bout de respiration, que nous crûmes d'abord à une bronchite ou à une pleurésie. Ce terrible malheur nous fut épargné. En revanche, deux chevaux avaient succombé, et, dix minutes après l'arrivée au camp, le malheureux Niaz expirait dans nos bras.

Quelle scène digne de la sombre imagination du Dante eut alors pour théâtre la « Passe du

Requiem » ! D'après le rite musulman auquel appartenait le défunt, il eût fallu laver le corps et l'envelopper ensuite de plusieurs linges bien propres. Il n'était pas en notre pouvoir de le faire ; encore moins pouvions-nous songer à creuser une fosse et à fabriquer un cercueil.

Où chercher une tombe dans une terre si profondément gelée ?

Le cadavre, revêtu d'une peau de mouton, fut couché sur le sol nu et dur comme le roc. Ensuite nous recouvrons ce pauvre corps rigide d'un tas de grosses pierres, afin de le mettre à l'abri des aigles voraces qui déjà tournoient au-dessus de nos têtes. La triste besogne ! Chacun apporte sa pierre, en dépit de la tempête qui souffle avec rage ; les compagnons du mort hurlent de douleur ; Achmed, qu'on croirait n'avoir qu'un cœur de pierre, pleure comme un enfant ; Abdullah nasille de longues prières musulmanes — nous, chrétiens, nous implorons pour notre compagnon la pitié du Christ. Et puis, à cette scène de cris et de lamentations, en succède une autre plus navrante encore : chacun est rentré dans la tente, et pendant toute la soirée un morne silence plane sur le camp. La mort a étendu sur nous sa main irrésistible : se contentera-t-elle d'une victime ? Où finira ce sinistre désert ? Quand

trouverons-nous des habitations ? Quand arriverons-nous à Hlassa ? Voilà ce que chacun se demande en tremblant.

Dans la misère où nous étions, l'égoïsme de l'homme atteint ordinairement une telle intensité, qu'il ne songe plus qu'à lui-même : devenu insensible à tout ce qui l'entoure, il ne trouve même plus une larme à verser sur le malheur d'autrui, parce que sa propre souffrance lui suffit.

Mais il n'en fut pas ainsi de nous : en dépit des maux déjà éprouvés, en dépit de ceux que nous redoutions encore, nous pleurions tous.

Les deux journées suivantes ne furent pas de nature à calmer nos appréhensions. L'altitude atteinte était telle que l'eau servant à la confection du thé n'entrait en ébullition qu'après trois heures, et que la cuisson de la viande était impossible. Le mal des montagnes qui ne faisait qu'augmenter avait mis nos gens en si mauvaise humeur qu'ils faillirent lyncher le chamelier en chef. Ils l'accusaient d'avoir fait travailler outre mesure le pauvre Niaz, alors que ce dernier était déjà malade. L'allégation ne manquait pas de fondement. Il était si bon, si doux, si dévoué, si courageux, ce brave enfant ! Jusqu'au dernier moment, il s'était exténué au travail pour satisfaire son

maître. Ainsi en va-t-il d'ordinairire en ce monde. Les égoïstes exploitent ceux qui sont vraiment bons et simples de cœur pour satisfaire leur ambition ou leur avidité. Nous eûmes donc beaucoup de peine à calmer la légitime colère de nos hommes : mais, plusieurs jours durant, nous ne pûmes les empêcher de pleurer ; nous pleurions nous-mêmes, au souvenir de notre pauvre ami et de ses épouvantables funérailles ; et telle était l'intensité du froid, que les larmes se séchaient instantanément et se figeaient sur la barbe en longs glaçons.

Ah ! ce n'est pas par un chemin de roses qu'on entre au Thibet par le Nord. Montagnes, vents, glaces, froid, tempêtes, déserts, la nature semble avoir voulu accumuler tous les obstacles pour arrêter l'être humain assez téméraire pour vouloir pénétrer jusqu'à la citadelle du Bouddhisme. Mais quoi ! si mes compagnons osent affronter de tels dangers, dans l'intérêt de la science, quelle gloire un mission naire aura-t-il à voir les lieux où Satan a établi son aire la plus inexpugnable ?

25 *décembre. Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !* Oui, gloire à Dieu, et sachons prouver que nous sommes des hommes de bonne volonté en ce jour de Noël célébré à près de 6000 mètres

dans les airs. Le froid est si intense (—33) et nos chevaux sont si épuisés, que nous devons aller à pied, malgré la charge énorme de notre accoutrement. Nous portons, l'une sur l'autre, deux paires de bottes en feutre, pantalon et double pelisse en peau avec le poil, cache-nez et capuchon en laine et fourrure servant à protéger le cou, la tête, le front et la figure elle-même. Un seul petit trou est ménagé dans l'appareil, permettant de voir d'un œil. Ajoutez la carabine à l'épaule, la cartouchière et le revolver à la ceinture, et personne, je pense, ne sera tenté de nous prendre pour un détachement de cavalerie légère.

Au campement, la conversation entre les trois Européens roule uniquement sur la fête du jour ; on cause de l'Europe lointaine de la *cara patria*, des souvenirs de famille. L'attendrissement, le découragement peut-être, va nous gagner, lorsque le Prince annonce que pour un si grand jour, il veut nous préparer un festin de sa façon. Et le voilà qui retrousse ses manches, broie du cacao, y mélange de la farine, et nous compose une si merveilleuse bouillie, que le chagrin s'envole. Vive Noël !

CHAPITRE X

Camp des Pas-Perdus. — Le volcan de Ruysbroeck. — Nouvelle infortune. — Un ouragan. — Le jour de l'an. — Mésaventure d'Abdullah. — Capture d'une hémione. — Froid terrible. — Un lac d'eau saumâtre. — Un civet. — Une selle thibétaine — Le lac Montcalm. — Un potage de bouse d'yack. — Cristaux de roche.

Le 26 *décembre*, nous traversons plusieurs lacs glacés. A perte de vue le sol est recouvert d'une épaisse couche de neige, et nous devons nous garantir les yeux de lunettes à verre bleu ou garnies d'un grillage en crin. Qui pis est, ce tapis de neige nous fait perdre les traces précieuses de la caravane Tourgoute ; c'est pourquoi, nous donnons à notre camp du soir le nom de « Camp des Pas-Perdus ».

C'est avec une peine infinie que nous parvenons à faire flamber à demi notre feu d'argols



EN RECONNAISSANCE R. M. DE DEKEN ET BONVALOT.

détrempés par la neige. Nous nous y employons tous les trois ; l'un active la combustion en agitant le pan de son habit ; un second en fait autant avec son couvre-chef, tandis que le troisième souffle à pleins poumons.

Le lendemain, nous découvrons un nouveau volcan, auquel nous donnons le nom de Ruysbroeck (Rubruquis), ce fameux moine franciscain qui, au temps de saint Louis, alla en Chine par terre, et probablement pénétra jusqu'à Hlassa ainsi que nous le montrerons plus tard.

C'est avec une joie délirante que nous trouvons un peu plus loin un camp des Tourgoutes. Ici encore, leur caravane a abandonné une foule d'ustensiles et les cadavres de plusieurs animaux.

Nous faisons halte, le 28, tant le vent fait rage. Personne n'ose même se hasarder à mettre le nez hors de la tente, sauf Bonvalot et Achmed, qui vont explorer la route à suivre. Achmed rentre assez tôt ; mais Bonvalot, la prudence personnifiée, s'est si bien égaré que ce n'est qu'à 9 heures du soir qu'il nous arrive, très penaud de son aventure. Une lanterne que nous avions hissée au haut d'une perche lui avait enfin servi de phare.

Le jour suivant, le vent a si peu diminué de

violence qu'il nous est impossible de marcher à pied. Sous la pression de l'ouragan, nos pauvres bêtes, exténuées de privations, sont parfois presque renversées. Quant à nous, nous ne parvenons à respirer qu'en marchant de côté, à la façon des crabes, en nous couchant à plat sur le cou de nos montures, ou encore en mettant la bouche dans l'ouverture de nos larges manches. Le sol sablonneux est mêlé de petites pierres que le vent nous projette à la tête, avec un bruit tout semblable à celui de la grêle contre les vitres d'une fenêtre.

Pour comble d'infortune, le lendemain, nous perdons, pour ne plus les retrouver, les traces de la caravane Tourgoute.

Enfin, le 31 décembre,

> « accourt avec, furie, le plus terrible des enfants,
> « que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs ! »

Qu'on s'imagine la plus épouvantable tempête qu'il soit possible d'entendre rugir. Je n'essayerai pas d'en décrire la violence, je me borne aux effets du phénomène. Un chameau, deux chevaux, un âne et un chien tombent, pour ne plus se relever. Dans la nuit, notre tente est arrachée avec ses piquets et s'envole comme un vulgaire parapluie. Qui aurait le courage de courir à sa recherche? Nous restons donc

sous nos couvertures bientôt ensevelis sous une couche de sable et de gravier. Vers le matin, le vent tombe, ayant vomi sans doute toute sa bile, et une neige abondante lui succède.

Quel réveil que celui du 1er janvier 1890! Une sensation de froid m'arrache au sommeil, je soulève un coin de ma couverture, et me sens inondé de sable et de neige. Je saute debout, et que vois-je? grand Dieu! Les tentes n'existent plus; hommes, animaux, bagages, tout est enseveli sous un épais linceul. A mon cri d'alarme, chacun se dépêtre. Après une hâtive poignée de mains, on court au plus pressé, on débarasse les bagages enfouis, on retrouve les tentes, et du même coup on reprend espoir et courage. Nos maux sont trop excessifs pour durer encore longtemps. L'altitude est encore de 5000 mètres, mais le froid n'est plus que de 30 degrés; nous avons perdu la route des Tourgoutes, mais il nous reste une boussole. A pareil jour, les parents et les amis que nous avons laissés en Europe songent à nous et prient pour nous: le Bon Dieu prendra nos souffrances en pitié. En avant donc, vers le Sud!

Notre confiance n'est pas déçue; nous trouvons, le soir, un superbe campement où abon-

dent l'eau, l'herbe sèche et le chauffage. Tout serait pour le mieux, sans deux accidents : un cheval est mort, et l'interprète Abdullah, resté en arrière, je ne sais pourquoi, ne parait pas encore à la nuit close, malgré les coups de feu et la lanterne.

Force nous est donc de rester immobiles le lendemain. Parpha et Achmed, partis à la recherche, trouvent bientôt un cheval dépouillé de la selle et de la bride. Vers midi. l'égaré apparaît au sommet d'une colline lointaine. On va le prendre avec un cheval, et on le somme de s'expliquer. Il raconte que, resté en arrière à cause du mauvais état de son cheval, il avait marché à pied jusque vers le soir. Puis sa monture était tombée, paraissant sur le point d'expirer. Maître Abdullah avait donc enlèvé la selle, la bride et le large feutre qui sert de capote à tous nos animaux. Se mettant alors en quête d'argols, il avait allumé un grand feu, s'était couché tout près, enroulé dans sa pièce de feutre, et avait dormi, disait-il, comme un ours dans sa tanière Au cours de la nuit. le cheval, se trouvant mieux, s'était relevé, et avait pris d'instinct la route du campement. En sorte que, le matin venu, le petit homme avait tout abandonné sur place, et avait grimpé sur une colline pour s'orienter. C'est là que

nous l'avions aperçu. Tout est bien qui finit bien. Cependant, notre peu sympathique interprête fera bien de ne pas recommencer. Risquer notre vie pour Achmed ou pour tout autre, soit ; mais pour Abdullah, on y songerait à deux fois.

Pendant ces allées et venues, le Prince avait tué, non loin du camp, une superbe hémione. Le filet de la bête et une cuisse nous procurèrent à tous un excellent souper. Nous enlevâmes aussi toute la graisse intérieure de l'animal pour un usage singulier, mais si pratique, que nous y revinmes souvent dans la suite. Le feu d'argol est souvent bien misérable, tandis qu'additionné de graisse, il flambe comme du pétrole.

Les trois jours suivants, le thermomètre varia de 32 à 35 degrés sous zéro. Nous ne fimes que traverser d'immenses champs de laves rejetées jadis par une ligne de volcans dont les cratères remplis de glace forment autant de petits étangs.

Dans la nuit du 6 janvier, personne ne put dormir. Sous peine de passer à l'état de glaçon, chacun dut battre la semelle jusqu'au matin. A l'aurore, nous constatâmes que le thermomètre, descendu à 40 degrés centigrades sous zéro, était gelé à fond de cale. L'air était si sec

et d'une telle lucidité, que nous distinguâmes des étoiles jusqu'au milieu de la journée.

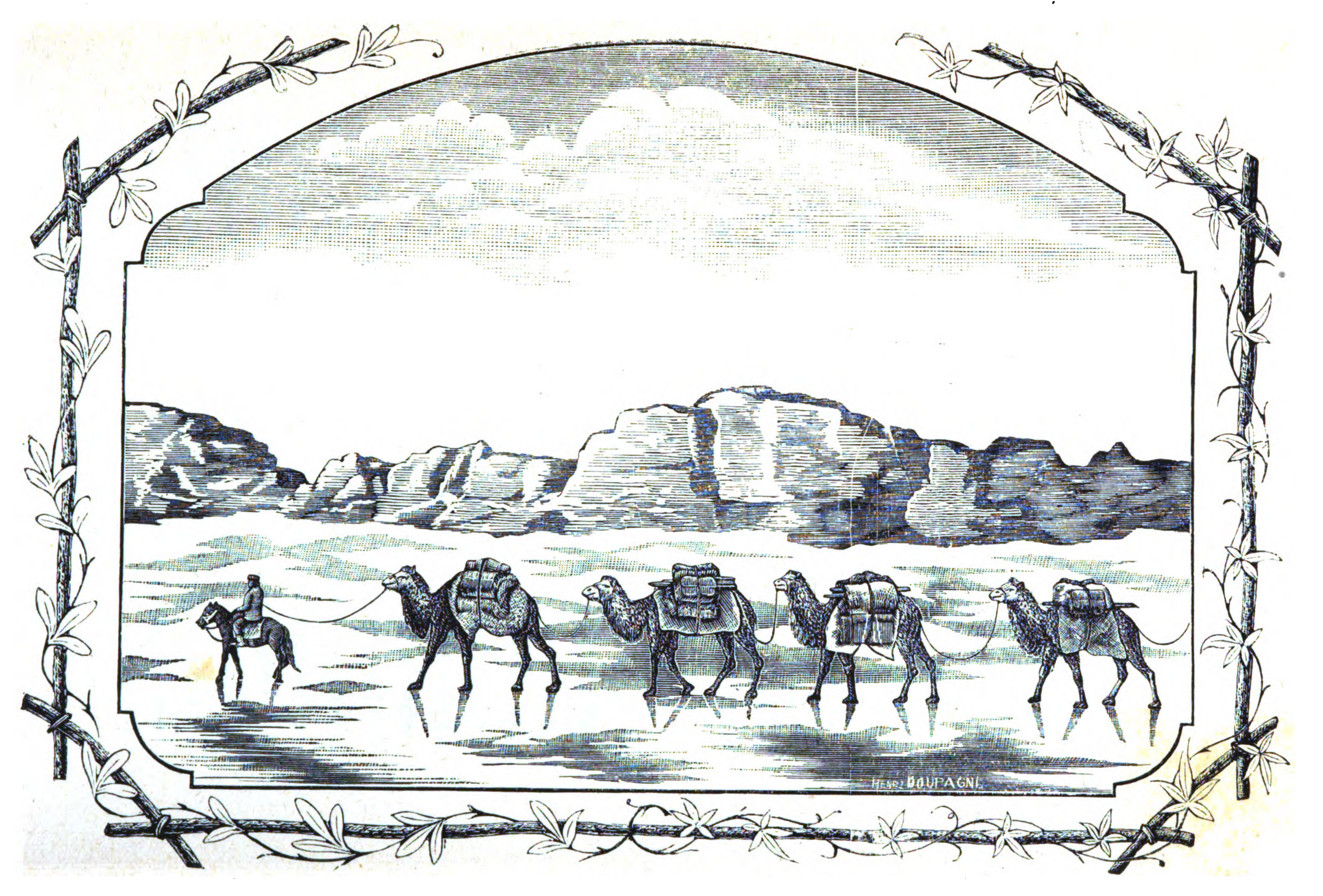
Au cours de l'avant-midi, comme je marchais en éclaireur, j'aperçus un lac si bleu et si limpide, que je criai à mes compagnons mourant de soif : « Venez donc vite ! de l'eau, de l'eau ! Et tous d'accourir. Hélas ! cette eau si claire n'était que pure saumure, salée au point que nos chameaux, si friands pourtant de sel et de salpêtre, y eurent à peine touché qu'ils relevèrent le museau en retroussant les lèvres et crachèrent, comme s'ils avaient avalé de l'aloès. Le mouton dont j'ai déjà parlé, l'intrépide marcheur qui nous accompagna jusqu'au delà du Thibet, y plongea le nez, lui aussi, l'en retira aussitôt, toussa coup sur coup, et me regarda en disant d'un ton lamentable : bai, bai !

Le lendemain, après avoir traversé sur la glace un lac de deux lieues de largeur, nous grimpons sur les hauteurs qui nous mènent à 5870 mètres au-dessus de la mer. N'était l'horrible morsure du froid, nous jouissons à cette attitude d'un coup d'œil incomparable. En art rière, nous voyons distinctement tous les détails de la route parcourue depuis huit jours. Devannous se déploient de nombreux lacs, dont l'un est immense.

Dans un endroit assez garni d'herbe sèche, nous tirons quatre lièvres d'une espèce inconnue, car ils ont les pattes d'un rouge vermillon. Mais sont-ce bien des lièvres? Pour l'aspect général, oui ; mais ceux-ci se creusent de véritables terriers, ce qui est plutôt dans les mœurs des lapins. Quoi qu'il en soit, lièvres ou lapins, nos victimes, accommodées à la graisse de mouton, font un civet délicieux.

Vers midi, les éclaireurs lèvent les bras comme en triomphe, et poussent des cris d'appel répétés. Nous accourons ; il s'agit d'une selle abandonnée sur le sol. — Selle thibétaine, disent nos gens ; donc les habitations ne sont pas loin ! — Le chef chamelier, qui vient encore de perdre deux de ses animaux, saisit cette selle, la presse sur son cœur, et me dit : « Maître, nous sommes sauvés : avant huit jours, nous trouverons des tentes. » — « Et moi, dit Bonvalot, je calcule que nous en avons encore pour un demi-mois. » — « Diable d'occident, prophète de malheur, repart le Mahométan entre ses dents, avant la fin de ton demi-mois, nous serons tous morts, et toi le premier. »

Le 8 *janvier*, par 40 degrés de froid, nous contournons un lac immense, auquel nous donnons le nom de l'héroïque Montcalm. Les eaux en sont si salées, que les rives sont gar-



LES CHAMEAUX SUR LA GLACE.

nies d'une couche de sel pur de plus d'un pied d'épaisseur. Un cormoran, que nous trouvons en cet endroit, nous donne cependant la preuve que le Montcalm nourrit des poissons, et cela à plus de 5000 mètres d'altitude.

A la longue, nous nous sommes accoutumés à l'air raréfié de ces hauteurs. Personne ne se plaint plus de l'horrible mal des montagnes, ce cerceau de fer qui vous presse les tempes comme un carcan à écrou. Seul, Tong-kia, notre cuisinier, reste somnolent ; ce qui n'est pas sans entraîner de graves inconvénients. Ainsi au matin du 9 janvier, la soupe se trouva n'être qu'une décoction de bouse d'yack. Voici ce qui s'était passé. Travaillant dans l'obscurité, et voulant savoir où en était l'ébullition, notre artiste avait pris au foyer un argol à demi incandescent, s'en était servi pour considérer l'intérieur de la marmite, et, dans son état inconscient de somnambule, avait laissé choir son précieux lumignon.

D'autre part, la glace dont il se servait pour nous préparer le thé, se trouvait tellement salée et salpêtriée, que notre boisson équivalait au meilleur Sedlitz. Je recommande la recette aux médecins qui auraient à mettre en révolution les intestins de leurs clients ; l'effet carminatif est surtout incomparable.

Vers le soir de cette même journée, j'eus un gros chagrin. Mon bon cheval, depuis six ans mon compagnon de voyage, de joie et de misères, me paraissant à bout de souffle, je le laissai à l'endroit où il était tombé, et détournai la tête — j'ose l'avouer — pour ne pas pleurer. Le noble animal a-t-il compris le sentiment qui m'oppresse, et veut-il adresser un dernier adieu à son maître ? Le voilà qui se relève, par un effort suprême, marche en titubant, penchant la tête et baissant les oreilles. Clopin-clopant, il arrive ainsi jusqu'au camp. Je m'approche de lui, je le caresse, je l'appelle par son nom. Vosken relève la tête, pousse un cri plaintif, me regarde avec des yeux qui roulent de grosses larmes, et tombe mort à mes pieds. Rira qui voudra de ma douleur ; je ne m'en défends pas ; et aujourd'hui encore, ce souvenir m'émeut plus que je ne saurais le dire.

Peu après ce triste évènement, le chef chamelier vient nous prier à genoux de faire halte le lendemain. Tous ses chameaux boitent, parce que le sol pierreux et saturé de sel a ouvert dans leurs pieds de larges crevasses. Guérir ces plaies saignantes, il n'y faut pas songer ; on se contentera de les boucher avec de la cire, dont on avait fait provision dans ce but, au départ de Kourla.

Le 11 *janvier*, deux chevaux et un chameau périssent pour avoir bu avec trop d'avidité à une source d'eau douce. Au passage d'une chaîne volcanique précédant les monts Dupleix, nous trouvons le sol tellement jonché de cristaux de roche scintillant aux rayons du soleil, que nos yeux en sont éblouis et presque blessés. On dirait un parterre semé d'étoiles, un tapis tout constellé de pierres précieuses. Il y a là assez de cristaux de toutes tailles et de toutes couleurs pour garnir de lustres à pandeloqnes toutes les églises du monde. Malheureusement, ce nouveau trésor du Jardin des Hespérides est ici mieux gardé que ne feraient les monstres les plus horribles enfantés par l'imagination des anciens ; et certes, ce ne sera pas moi qui reviendrai pour le prendre.

CHAPITRE XI

Une précieuse bête de somme.— Le camp des ossements.— Le volcan de Bussy. — A 6.400 mètres d'altitude. — Le camp des singes. —Un geyser gelé. —Restes d'un campement. — Un troupeau de yacks sauvages. — Espérances et apprehensions.

A mesure que nous enfonçons dans le désert glacé, nous comprenons de plus en plus combien le chameau est un animal précieux en semblables expéditions. La charge que les nôtres transportent, se compose de nos aliments, de nos fourrures, de nos tentes, de nos ustensiles ; en réalité ils portent notre vie, car si nos bêtes viennent toutes à succomber, notre mort suivra de près. Aussi leur donne-t-on, chaque soir, une portion de farine délayée en pâte. Nos chevaux — il n'en reste plus que six — reçoi-

vent également chaque jour un peu d'orge. Malgré cela, ils sont si exténués qu'on ne peut les monter plus qu'une demi-heure.

Et voici que devant nous se dresse l'énorme masse dentelée des monts *Dupleix*, entassement confus de croupes neigeuses et de pics glacés. Cette barrière épouvantable est-elle le dernier obstacle derrière lequel nous trouverons des hommes, des vivres frais, des montures, le salut ? Chacun se le demande anxieusement, mais personne n'en parle, de peur d'augmenter les communes appréhensions.

Pendant l'ascension que nous commençons le lendemain, 12 janvier, le froid est de — 35 degrés. Le pouls bat 140 pulsations par minute, lorsque nous sommes en marche ; 120, lorsque nous sommes en repos. Nous rencontrons quantité d'hémiones qui, n'ayant jamais entendu un coup de feu, se laissent tirer comme à la cible. Ces superbes animaux viennent, rangés en lignes, nous considérer avec tant de confiance que, pris de pitié, nous n'en abattons que tout juste assez pour avoir de la viande à mettre dans la marmite, et de la graisse pour activer le feu. Au reste, les bêtes sauvages : hémiones, yacks, orongos, chamois, argalis, sont ici en tel nombre, qu'en certains endroits leurs ossements jonchent littéralement le sol.

Ce qui vaut à notre camp le nom de « camp des ossements ».

A 5600 mètres d'altitude, nous foulons sous nos pieds les neiges éternelles. Voici, à notre gauche, le cratère béant d'un superbe volcan. Nous l'appelons Bussy, en mémoire du glorieux compagnon de Dupleix. Le spectacle est plus grandiose encore à notre droite. Là, seul et isolé, se dresse, rigide, un roc carré de grès rouge, qu'on jugerait être un château fort du moyen âge, flanqué à ses coins de quatre bastions. Que Dieu est grand, et que ses œuvres sont admirables !

Seulement, il faut monter bien haut pour admirer ces merveilles. Nous voici à 6200 mètres. Nous trouvons que c'est assez, et même trop, pour notre gloire ; les uns saignent du nez ; les autres ont dans les oreilles un tel bourdonnement, qu'ils pourraient se croire sur un pont en bois traversé par un escadron de cavalerie. Et dire qu'à ces hauteurs glacées, se rencontrent encore des êtres vivants ! Nous y trouvons en effet une sorte de rat gris, à queue très longue.

Le temps est si clair, dans la journée du 14 janvier, que nous voyons briller en même temps au ciel le soleil et la lune. Voici, à l'Est, planté côte à côte, trois pics sourcilleux aux-

quels un sommet noir et dénudé, une base toute blanche de neige, une attitude raide de perches à houblon, donnent l'apparence de trois factionnaires en veste noire et pantalon blanc. Notons que ces pics dressent bien haut au-dessus de nous leurs pointes aiguës, et que nous sommes, nous, à 6000 mètres d'altitude. A ce compte, ils n'ont rien à envier aux plus fiers sommets de l'Himalaya.

Le lendemain, nous atteignons 6400 mètres, soit 1600 de plus que le Mont-Blanc des Alpes. Puis, immédiatement, nous descendons par une pente rapide jusque dans le lit, large de 50 mètres, d'une rivière à sec, mais qui, à la fonte des neiges, doit rouler d'immenses quantités d'eau.

« Rien ne sert de descendre », cependant, si l'on ne s'en trouve mieux. Au sommet du Dupleix, nous n'avions qu'un froid de 22 degrés sous zéro. Et voici qu'à 500 mètres plus bas, le thermomètre marque — 34. Aussi perdons-nous, coup sur coup, trois chameaux et le dernier de nos ânes.

Le 17 *janvier*, après avoir abandonné tout ce qui dans nos bagages n'était pas de stricte nécessité, nous croyons reconnaître les restes d'un feu. Un feu ! les hommes ne sont donc pas loin, et nos maux touchent à leur fin.

Cet espoir est-il fondé ? Nous le croyons, en arrivant, le lendemain soir, à une région à la fois plus basse et plus ouverte. A regarder dans tous les sens, il semble que les plus hautes montagnes soient désormais franchies et que le climat doive devenir plus clément. Une faune nouvelle confirme nos espérances ; voici des perdrix, des alouettes, un léopard, et ces singuliers lièvres à pattes rouges. Bien plus, trois ou quatre d'entre nous ont vu, et parfaitement vu, un singe à queue très courte et de couleur gris-brun. L'animal s'étant réfugié dans un trou de rocher, Achmed contourne le rocher et aperçoit deux autres bêtes semblables, mais tellement lestes et agiles qu'il ne peut ni s'en emparer, ni les tirer. Croirait-on que des singes peuvent vivre dans les neiges, à une hauteur de 5400 mètres, et par un froid de 29 degrés ? Pourquoi pas ! Les montagnes situées au nord de Péking sont aussi habitées par un singe, peut-être le même ; et le tigre de Mongolie, bien autrement vigoureux que son confrère du Bengale, ne craint nullement un froid aussi intense que celui qui règne ici.

De surprise en surprise ! Dans la matinée du 19, nous étant rendus à l'endroit où le premier singe avait disparu dans son terrier, nous trouvâmes à l'entrée les crottins spéciaux de

la bête, des plumes d'oiseaux et une foule de petits os fracassés sous la dent. Ce singe serait-il donc carnivore ? Pourquoi non, alors que toute autre nourriture fait défaut. En pareil cas, les chevaux thibétains avalent avec plaisir et profit une tranche de viande, fraiche ou séchée. En Islande à certaine saison, les bestiaux mangent journellement une ration de poisson.

La flore du *Camp des Singes* était aussi d'un genre nouveau. A une herbe très haute et très fine, à de multiples fleurs desséchées, se mêlait une plante, à nous inconnue dont les larges feuilles étaient presque noires.

Dans la même journée, nous rencontrons des sources d'une eau tellement chaude, que le thermomètre que nous y plongeons accuse de 16 à 18 degrés au-dessus de zéro. Puis, un peu plus loin, voici qu'apparait dans la plaine un véritable monument de glace, une sorte d'hémisphère mesurant 4 mètres de hauteur, sur 15 de circonférence. Le phénomène n'est autre chose qu'un *geyser* gelé. L'eau, d'une forte odeur sulfureuse, sort du sommet par un petit jet, se congèle sur le pourtour de la masse, et, accumulant couche sur couche, arrive à former ce bloc énorme de cristal glacé.

Le 20 *janvier*, nous constatons que les 9 chameaux qui nous restent sur 40 et nos 6

chevaux touchent à leur fin. Si, avant dix jours, nous n'arrivons pas à de bons pâturages, le dernier de nos animaux aura succombé. Hélas ! qu'adviendra-t-il de nous ? Foin de la science, lorsqu'il s'agit de la vie. Nous arrêter serait plus dangereux encore. Et l'on part en ce piteux état, pour monter et descendre, remonter encore, et descendre à nouveau.

Le lendemain, notre chamelier, mahométan chinois, est au désespoir. C'est le jour de Nouvel an, dans le Céleste Empire ; et ce jour si cher à tout Chinois, notre homme avait bien compté le célébrer en pays habité, et avait même promis de faire les frais d'un festin général.

Ce qui contribue encore à jeter nos hommes dans le découragement, c'est que bien loin devant nous, à cinq ou six journées de marche, se dresse une formidable chaîne de montagnes toutes couvertes de neiges Jamais, pense-t-on, nos pauvres bêtes réduites à l'état de squelettes, n'auront la force de franchir un tel obstacle. Et il faut marcher cependant, car, encore une fois, rester en place, ce serait la mort pour nous tous

Dans la soirée, une chasse heureuse d'Achmed ranime un peu les courages abattus. Le chamois qu'il a tué, est mangé cru, assaisonné

seulement de sel et de poivre. Oh ! le froid et la faim ; on deviendrait sauvage !

Dans la nuit du 23, près du lac David, le cheval d'Abdullah, étant à l'agonie, faillit nous écraser tous trois, en s'abattant sur notre tente. Le lendemain, heureuse découverte : un ancien camp de bergers thibétains, des restes de feu, des cordes, des crottins de mouton. Étudiés avec une anxieuse attention par des hommes compétents, ces crottins furent trouvés être assez récents. En avant donc ! grimpons, gravissons, escaladons : le salut n'est pas loin.

Aussi, le lendemain, nos gens, stimulés par l'espérance et par un splendide soleil, marchent-ils allègrement, en faisant retentir les échos de chants joyeux. Vers midi, une clameur s'élève : « voyez donc là-bas : un troupeau de yacks domestiques, des taureaux, des vaches, des veaux ; nous ne voyons pas les bergers ; mais, bien sûr, il y en a ! »

Oh ! si c'était vrai. Il faut que nous en ayons le cœur net. Le camp est assis tout aussitôt, et les trois Européens, bien armés, partent en reconnaissance. Le Prince et moi nous piquons droit vers le troupeau ; Bonvalot tourne par une tangente. Arrivé à certaine distance, « Prince, dis-je à mon compagnon, j'ai vu jadis au Kansou assez de yacks domestiques, pour

être certain que ceux-ci sont sauvages. Approchons-nous donc et tirons dans le tas ! — Et bientôt se présente à nos regards un spectacle tel que l'imagination d'un Fenimore Cooper n'en saurait rêver de plus merveilleux.

Aussitôt que les monstrueux animaux nous aperçoivent — il y en avait au moins 200 — une cinquantaine de mâles, la tête levée, les yeux flamboyants, la queue en l'air et raide comme une barre d'acier, bondissent de notre côté, en beuglant et soufflant de colère. Comme à un signal donné ils se forment en un carré de cinq lignes parallèles, chaque ligne se composant de neuf à dix combattants. Ainsi disposée, la phalange hérissée de cornes formidables, s'avance de quelques pas, puis s'arrête immobile, nous attendant de pied ferme

Cette scène prodigieuse, ce magnifique ensemble, digne d'un manège ou d'un cirque, nous clouent sur place de stupéfaction. Nous admirons, sans même songer aux armes que nos mains étreignent. Soudain, un coup de feu retentit : c'est Bonvalot qui a tiré. A ce signal, nous pressons la gâchette de nos carabines, un yack blessé bondit de côté, et se sépare pour un instant de l'escadron. Au même moment, le troupeau tout entier s'ébranle, avec un bruit sourd. Les cinquante taureaux qui s'étaient

avancés contre nous se replient et se divisent en trois bandes. L'une reste en arrière des vaches et des veaux, une autre prend la tête, la troisième protège le flanc tourné vers nous. Un mugissement à faire trembler les montagnes retentit, les durs sabots résonnent sur le sol qui tremble, et toute la troupe part à fond de train, enveloppée d'un nuage de poussière.

Nous savions que les chevaux sauvages des *Pampas* américaines savent employer pareille tactique contre leurs ennemis. Mais, que des animaux d'apparence aussi stupide que le yack pussent manœuvrer avec la régularité d'un régiment de cuirassiers, c'est ce que nous aurions traité de fable, avant d'en avoir été les témoins oculaires.

Dans la journée du 25 janvier, autre spectacle non moins enchanteur, mais d'une nature plus idéale. D'un lac que nous apercevons au pied des hauteurs où nous sommes, les rayons du soleil font monter perpendiculairement une colonne de brouillards. Le vent de l'ouest prend cette colonne à son sommet, la recourbe au-dessus de nos têtes, et la fait se résoudre en une neige excessivement fine, qui tombe sur nos épaules, alors qu'à dix pas en avant de la caravane le soleil brille de tout son éclat Cinq ou six lacs consécutifs nous offrent, tour à tour,

le même phénomène de la formation de la neige. Le spectacle est fort instructif ; mais nous le trouverions beaucoup plus intéressant, si les nuages voulaient bien aller crever un peu plus loin.

Pourtant, à quelque chose malheur est bon, dit le proverbe. La répétition de ces courtes averses et l'humidité constate de l'air nous persuadent que nous sommes arrivés à cette région des lacs, proche de Hlassa, et signalée naguère par les Pandits, explorateurs indiens envoyés au Thibet par le gouvernement des Indes anglaises.

A ces motifs d'espérance viennent se mêler pourtant de graves appréhensions. Et d'abord, les troupeaux d'yacks, d'hémiones, de chamois, que nous rencontrons à chaques pas, et dont plusieurs nous regardent stupidement, sans se déranger, nous semblent la preuve que jamais on ne leur a fait la chasse, et que les habitations sont encore loin. Puis, les crêtes succèdent aux crêtes ; après une montagne, c'est une autre montagne. Guidés par la boussole, nous avons marché droit au sud. Mais ne nous sommes-nous pas trop avancés dans cette direction ? N'avons-nous pas laissé la capitale du Thibet à notre droite, ou à notre gauche ? Terrible incertitude ! Et personne pour nous renseigner !

CHAPITRE XII

Sources d'une rivière. — Une route. — Les premiers Thibétains. — Leur attitude malveillante.— Barques servant de combustible.

Le 27 *janvier*, par 30 degrés de froid, nous atteignons un endroit où de nombreuses sources d'eau douce donnent naissance à une rivière. Une rivière! il y a donc une déclivité dans le sens de son cours. En suivant ce cours, nous ne pouvons que descendre, et peut-être arriverons-nous à un endroit habité. Bien nous prend de raisonner de la sorte ; car, peu après, nous trouvons à un campement abandonné des pots cassés, des cordes, etc. Et nos gens d'exulter ! Ils tiennent pour certain qu'aujourd'hui ou demain la rivière nous conduira à un village. Hélas ! ici, comme ailleurs, la roche



PREMIERS HOMMES RENCONTRÉS AU THIBET.

Tarpéienne est près du Capitole, et après deux heures de marche, nous constatons que la rivière aboutit à un lac sans issue. L'eau en es si douce que nos animaux s'en donnent à satiété. Imprudence fatale ! Bientôt après, un chameau et deux chevaux expirent dans d'atroces souffrances. Les quatre chevaux qui survivent à tant de misères peuvent à peine se traîner. Nous ferrons à neuf leurs pieds usés ; car, si les pauvres bêtes ne peuvent plus être montées, elles portent encore les selles, dont nous aurons besoin lorsque nous aurons acheté au Thibet de nouvelles montures.

Les 28, 29 et 30 *janvier*, nous descendons jusqu'à une altitude de 4650 mètres. La respiration devient aussitôt plus libre, le feu brûle mieux, nos mets sont cuits à point, le tabac abandonné depuis si longtemps est fumé avec délices, et nos derniers animaux ont en abondance de l'eau et de l'herbe. Le paysage aussi prend un aspect moins sinistre. Aux hautes montagnes dentelées, aux ravins encaissés comme de noirs tunnels, ont succédé des mamelons arrondis, des plaines doucement ondulées Enfin, pour comble de chance, voici que se présente une route, une véritable route, bien large et bien battue par le récent passage de nombreux troupeaux. Ah ! que n'avons-nous

des chevaux frais ! à quel galop nous les lancerions pour atteindre la tribu inconnue à laquelle appartiennent ces troupeaux ! En attendant, nous débarrassons une fois encore nos animaux d'objets que nous jugeons désormais inutiles ; et, sachant que jadis Prjevalski a dû défendre sa vie contre les sauvages du Thibet, nous préparons nos armes, distribuons les munitions, et assignons à chacun son poste de combat.

31 *janvier* 1890. Hourra ! un homme ! Nous prenions le thé du matin, lorsque retentit ce cri mille fois répété. Un homme ! fini, le désert ; finies, la faim et la soif ; fini, la crainte de tomber mourant sur le sol glacé, comme le pauvre Niaz, et de n'avoir pour suaire et pour tombe qu'un tas de grosses pierres !

Je restai un instant sous la tente, afin de ne pas effaroucher, par mon visage exotique, ce bienheureux mortel qui nous semblait un ange tombé de la lune. A l'instant même où je mets le nez dehors pour m'aboucher avec lui, deux autres, dont l'un est armé d'une lance et d'un fusil à mèche, arrivent à cheval, et nous crient sur un ton significatif : « Pe-ling, Pe-ling, (anglais, anglais) ? Comme ma science du thibétain se réduit à peu près au mot : « merri,

non ! » je réponds : « merri, merri ; Français ! » Mais voici que survient un troupeau de moutons conduit par un jeune cavalier ; puis encore, un troupeau de yacks et de chevaux que gouverne une jeune Thibétaine. Tout ce monde semble considérer le premier arrivé comme chef de la bande.

Ces gens, bien certainement n'ont jamais vu d'Européens ; car ils nous regardent de l'air ahuri d'un Groenlandais en face d'un chameau, ou d'un Congolais mis en présence d'un ours blanc. Nous aussi, nous considérons avec étonnement ces premiers échantillons humains de la race thibétaine. J'ai jadis traversé toute l'Asie de l'est à l'ouest, et je fais présentement le même trajet en sens inverse. C'est dire que j'ai vu des représentants de presque toutes les races asiatiques. Eh ! bien, j'affirme n'avoir rencontré nulle part des êtres d'une malpropreté plus dégoûtante, d'un aspect plus rebutant, d'un physique plus grossier que ces pâtres du nord de Hlassa. L'Afrique et la Polynésie n'ont certes rien de plus sauvage à exhiber. Certains savants européens, n'ayant jamais quitté le moëelleux fauteuil de leur cabinet, font au Bouddhisme une haute réputation de religion civilisatrice. Que ces géographes en chambre viennent donc y voir ! Le

seul aspect des représentants les plus abjects du genre humain les convaincra que le Thibet fait très bien de fermer ses portes au reste du monde.

Le Prince trouve que le type de ces bergers se rapproche assez de celui des sauvages américains. Je le rattacherais plus volontiers au type mongol, exagéré en laideur. Les pommettes sont extrêmement saillantes ; les yeux, noirs et très vifs, font songer à ceux du porc, par leur extrême petitesse ; les lèvres sont grosses et charnues ; le visage imberbe n'a point de teinte définissable, parce que l'eau ne l'a certainement jamais touché ; les cheveux, d'un noir intense et brillants de graisse, retombent sur les épaules en touffes cordelées que le peigne n'a jamais démêlées, sauf audessus du front où ils sont coupés en frou-frou, afin de ne pas gêner la vue ; à peu près comme on coiffe en Europe les chiens caniches. Une paire d'énormes oreilles achève le portrait.

En revanche, ces gens paraissent doués d'une vigueur de muscles et d'une agilité sans pareilles. Leur démarche élastique et bondissante ne saurait être mieux comparée qu'à celle de la chèvre.

Le costume des hommes ne comporte que deux pièces : une robe graisseuse en peau de

mouton, relevée à la taille par une ceinture, et des bottes en cuir, à grosses semelles. De couvre-chef, il n'est question que pour les filles, qui portent un bonnet en fourrure ; la crinière huileuse et embroussaillée des hommes est assez touffue pour leur permettre de braver tous les frimas.

Quant aux mœurs de cette race abrutie, nous aurons tout dit, en la signalant comme pratiquant généralement la polyandrie.

L'étonnement réciproque une fois passé, nous tâchons d'entrer en relations amicales avec ces rudes montagnards, les premiers hommes que nous ayons vus depuis soixante-douze jours. La conversation étant presque impossible, nous recourons aux gestes ; nous montrons nos animaux épuisés et le peu qui nous reste de provisions. Moyennant deux onces d'argent et un cheval à bout de forces, le chef nous fournit du lait, du fromage et dix moutons. Ces derniers sont tellement agiles et sauvages, qu'il faut les prendre au lasso, exercice où excellent ces bergers, qui savent choisir leur victime au milieu du troupeau, sans se tromper jamais.

Après quoi, nous nous disposons au départ, en disant : Hlassa, Hlassa ? Le berger nous indique le sud, et montre, écartés, les dix doigts

de ses mains. Ciel ! Veut il dire dix jours encore ? En avant, à la grâce Dieu ! Le pis de nos misères est certainement passé. C'est le 31 décembre que nous avons perdu les traces des Tourgoutes ; et c'est le 31 janvier que nous avons rencontré les premiers êtres humains. Nous avons donc marché tout un mois, sans autre guide que la boussole.

Dans la matinée du 1er *février*, les individus de la veille reviennent à notre campement, nous offrant en vente du lait, du fromage et du beurre. Le lait seul est accepté ; le reste est d'une malpropreté à faire reculer le chien européen le plus affamé. Nous donnons en retour un petit miroir et quelques aiguilles, acceptés avec enthousiasme. Nous désirerions beaucoup acheter quelques chevaux, mais le prix demandé est si exorbitant que nous devons y renoncer.

Pendant les débats du marché, j'attire à part celui des indigènes qui me paraît être le plus bonasse, et, moyennant le don d'un paquet de raisins secs, je tâche, en baragouinant de mon mieux, de lui demander s'il connaît le lac Nam-tso (Tengri-Noor), que les meilleures cartes placent au N.-O. de Hlassa et de la chaine Nindjin-Tangla. L'idiot me comprend, et se met aussitôt à tracer un cercle sur le

sable, en disant : Nam-tso. Derrière son lac en miniature, il trace une longue ligne, en nommant : Nindjin-Tangla. Puis, plus loin vers le sud, il place un argol : Hlassa, dit-il ; et, au moyen de ses doigts, il me fait comprendre qu'il me reste douze jours de marche pour y arriver.

Tandis que je suis ainsi occupé à corrompre traîtreusement ce pauvre enfant des montagnes, son chef arrive et le met en fuite par quelques mots énergiques. D'autres indices, non moins significatifs, commencent à nous faire croire que ces gens veulent mettre tout en œuvre pour entraver notre marche. En conséquence, nous nous avançons en toute hâte, afin de nous rapprocher le plus possible du but de notre voyage.

Soudain se présente un indigène qui sait parler un peu le mongol, mais paraît plus défiant encore que ses compatriotes. — Dans dix jours, lui dis-je pour l'éprouver, nous arriverons à Hlassa et rendrons visite à votre illustre Dalai-Lama (chef suprême du bouddhisme). — Et l'homme, de me répondre : « Non, non ; vous devez vous arrêter : des Anglais comme vous ne peuvent entrer à Hlassa. — Anglais ! repartis-je, pas du tout ; les Anglais sont roux ; voyez comme nous sommes noirs ! — Et, sur

cet argument décisif, nous continuons notre marche vers le sud.

Le lendemain, les signes de malveillance deviennent plus évidents encore. Trois pâtres, armés de sabres dont le fourreau en bois est garni d'argent et de pierreries, refusent absolument de nous vendre des chevaux, à quelque prix que ce soit, et affirment que Hlassa est encore à quinze jours de marche. Plus loin, nous voici cernés par une bande de trente cavaliers tous munis de sabres et de fusils à mèche. Leur chef nous dit d'un ton menaçant que jamais nous n'entrerons dans la capitale. Comme un de ses hommes paraissait disposé à nous vendre son cheval, ce chef tire son sabre, et peu s'en faut qu'il n'abatte incontinent la tête de son subordonné. Bref, l'attitude de ces gens devient si insolente, que nous ne doutons nullement avoir affaire à ces lamas brigands, dits *Œgrais*, qui au nombre de cinq cents, s'attaquèrent jadis à Prjevalski. Comme ceux-ci s'obstinent à nous suivre, à caracoler autour de nous, en poussant les cris sauvages de l'aigle qui va fondre sur sa proie, nous leur signifions, par gestes intelligibles, qu'ils aient à se tenir à distance respectueuse ; sinon nous les tiendrons pour des brigands, et les traiterons en conséquence.

Le bouillant Achmed voudrait même en venir immédiatement à une manœuvre plus guerrière : nous écarter de la route, chercher l'un ou l'autre village appartenant à ces bandits, faire une razzia de leurs chevaux, et filer bon train vers Hlassa. Nous renvoyons sa proposition à plus tard. Si décidés que nous soyons à tout tenter pour mener à bon terme notre expédition, nous ne voulons recourir à la violence que lorsque nos vies seront directement menacées. Jusque là, si grossiers que soient ces hommes que nous avons tant désirés, nous prendrons patience.

Le 3 *février*, nous rencontrons, seul et isolé, un jeune homme de vingt ans, franc, ouvert et serviable. Le brave garçon nous aborde amicalement et chemine avec nous, pendant près de cinq heures. J'en fais aussitôt mon professeur de thibétain, et, m'armant du dictionnaire de Desgodins, j'en cite les mots les plus usuels. L'enfant corrige ma prononciation défectueuse, et y va avec un tel entrain que, le soir, je puis compter de 1 jusqu'à 100, et je possède une liste de deux cents mots. De plus les indications de mon professeur par rapport à la route concordent exactement avec celles que l'idiot me donnait il y a trois jours. Tant de zèle mérite assurément une belle récom-

pense. Un petit miroir, un peu d'argent, des raisins secs, du papier et quelques allumettes jettent ce complaisant jeune homme dans une extase qui le fait pleurer et danser. Jamais il n'eût cru que de semblables merveilles existassent au monde.

Le même soir, nous brûlons les deux petites barques emportées jadis de Lob-Noor, ne croyant pas qu'elles puissent désormais nous servir. Excellent chauffage d'ailleurs, pour faire la soupe et combattre un froid de près de 30 degrés.

CHAPITRE XIII

Conduite des Thibétains. — La tente thibétaine. — Vol de moutons. — Un mandarin militaire. — Le lac Tan-tso. — Bergers thibétains.

Nous avons aujourd'hui, 4 *février*, la preuve d'un fait dont nous nous doutions depuis plusieurs jours, à savoir que les autorités de Hlassa étaient déjà averties de notre approche, et qu'on ferait tout au monde pour enrayer notre marche. En effet, un peu après midi, nous arrive un petit chef accompagné de quelques soldats. Ces gens soutiennent mordicus que nous sommes des Pe-lings (Anglais) ; et le chef, qui sait un peu parler le mongol, déclare qu'il a l'ordre de nous faire rétrograder ; on nous fournira des animaux et des vivres, pour nous mettre à même de retourner au pays d'où nous sommes venus, à moins que nous ne montrions

des passeports en règle. A quoi nous répondons que nous ne sommes pas Anglais, que pour rien au monde nous ne consentirons à rebrousser chemin, et que nous attendrons pour exhiber nos lettres, que nous soyons en présence d'un représentant moins mal vêtu des autorités thibétaines.

Et nous partons. Mais nous remarquons bientôt que notre marche est épiée. Une vingtaine de cavaliers armés et commandés par le petit chef nous suivent à distance et viennent camper non loin de nos tentes.

Le lendemain, après le déjeuner, je me rends chez le chef en question, où les gens qui m'accompagnent me font passer pour un haut personnage chinois des provinces de l'ouest. A cette nouvelle, tous ces sauvages thibétains tombent à genoux, tirent la langue et se grattent énergiquement derrière l'oreille. Il paraît que c'est la grande salutation du pays. Le petit chef, tout interloqué, m'offre trois vessies remplies de beurre, et l'inévitable katak, écharpe ou mouchoir de soie blanche dont tout présent doit être accompagné au Thibet. Croyant m'avoir ainsi alléché, le pauvre homme insinue que, non loin de la route, se trouve un excellent campement où nous pourrions attendre en paix les ordres de Hlassa. — C'est

cela, mon brave ! et les ordres arriveront quand nous et nos hommes nous serons morts de faim, puisque toi et tes pareils vous refusez de rien nous vendre. Tu viens de me donner trois vessies de beurre ; grand merci ! Mais apprends que l'homme ne vit pas de beurre seulement ; nous partons !

Cinq heures de marche nous amènent à un sommet d'où nous apercevons un lac salé et une tente thibétaine. Nous faisons rencontre près de cette tente d'un vieux lama, avec une femme et une petite fille. Interrogés, ces gens nous répondent qu'ils gagnent leur vie à ramasser sur les bords du lac du sel tout cristallisé, qu'ils emballent ensuite dans de petits sacs et transportent à dos d'animaux jusqu'à la capitale.

La tente thibétaine diffère de la tente mongole par les matériaux et par la forme. Au lieu d'employer le feutre gris des Mongols, à la fois chaud et imperméable, les Thibétains se servent d'un tissu noir et très grossier, en poil de yack. Chez les Mongols, la tente est ronde ; ici elle est polygonale et fixée au sol au moyen de longues cordes qui, partant de tous les angles supérieurs de l'habitation, aboutissent à des piquets en bois, ou à des cornes de cerfs ou d'antilope, fichés dans le sol à coups de mar-

teau. Ainsi agencée, la tente noire thibétaine ressemble assez, de loin, à une énorme araignée immobile sur ses multiples tentacules. Pour protéger cette misérable demeure contre les vents de l'hiver, les Thibétains ont grand soin d'élever, du côté de l'est, un mur semi-circulaire d'un mètre environ de hauteur, et dont les matériaux constitutifs sont des cailloux et de la bouse des yacks.

Dans la matinée du 6 *février* nous prenons la photographie de cette première tente noire près de laquelle nous avons campé, de ses habitants et de leurs ustensiles ; on y voit le vieux lama, un de ses collègues, la femme et la fille. N'était sa terrible malpropreté, le costume de la femme est curieux. Les nombreuses tresses de la chevelure sont ornées de grains de corail et de turquoises, tandis qu'une sorte de scapulaire retombant sur le dos est constellé de pierreries de diverses couleurs.

L'un des lamas, assez au courant de la langue mongole, nous dit qu'à Hlassa on a une peur atroce des Européens. Ceux-ci sont soupçonnés de ne vouloir entrer au Thibet que pour tuer le chef suprême du Bouddhisme et incendier toutes les Lamaseries. A ce compte, en prétendant nous faire mourir de faim, ces gens se croient en état de légitime défense. Ce sen-

timent, très honorable pour eux, est très vexant pour nous.

Nous avons à peine émis ce jugement, que le petit chef qui nous suit pendant deux jours nous envoie dix moutons. Nous payons généreusement, nous imaginant que le brave homme est venu à récipiscence, ou bien a reçu l'ordre de nous mieux traiter.

Deux de nos hommes sont bien malades. Le lecteur sait que nous avions deux troupes de chameaux, l'une nous appartenant, l'autre louée à Kourla et dirigée par un musulman. L'homme qui soignait nos propres animaux était un Kirghis, du nom de Nimatche. Au passage des monts Dupleix, par 38 à 40 degrés sous zéro, le pauvre homme qu'une blessure au pied empèchait de marcher, avait eu les jambes complètement gelées. Maintenant que nous sommes à une altitude moins élevée et que la température est plus douce, la chair de ces membres tombe par lambeaux, et les doigts de pied se détachent. Qui croira que, dans un état aussi lamentable, un homme puisse avoir assez d'énergie, non seulement pour ne se plaindre jamais, mais pour enlever lui-même, au moyen d'un mauvais couteau, les chairs mortifiées, ainsi que je l'ai vu de mes propres yeux ?

L'autre malade est dans une position presque

aussi affreuse. Nous-mêmes, depuis que nous avons pris un peu de lait, nous avons une telle répugnance pour le riz, le thé et le pain sec de notre ordinaire, que nos estomacs révoltés les rejettent presque aussitôt après l'ingestion. Du lait, du lait en abondance ; voilà qui serait pour nous la vie et le salut. Et personne ne veut nous en vendre ; on fuit à notre approche, probablement pour tomber sur nous lorsque les privations nous auront exténués !

7 *février*. Nos misères ne font que croître et embellir. Les dix moutons achetés hier nous sont volés pendant la nuit. Allons-nous donc nous laisser berner de la sorte, nous laisser arracher de la bouche une nourriture, si chèrement payée ? Ce serait trop de condescendance, en vérité ! Aussi allons-nous exiger restitution à un groupe de tentes assises non loin de notre camp. Nous n'y trouvons que des femmes et des enfants ; les hommes, preuve évidente du larcin, ont fui dans les montagnes. Tout à coup, dans un repli de terrain, j'aperçois au loin un groupe de cavaliers vers lesquels je me dirige aussitôt en compagnie d'Achmed. A mon salut on dédaigne de répondre. Je demande où sont nos dix moutons : même silence accompagné d'un rire méprisant. — Allez-y, Achmed ! m'écriai-je. Le bouillant

Turcoman qui depuis huit jours se rongeait les poings de ne pouvoir se battre, s'élance comme la foudre ; son terrible gourdin tourbillonne, retentit sur les épaules et sur les crânes ; et les Thibétains éperdus de fuir à fond de train, sauf le chef de la bande qu'Achmed a cramponné de sa main de fer. Nous nous emparons de la monture de ce cavalier, promettant de restituer l'animal dès qu'on nous aura rendu nos dix moutons.

Continuant notre voyage, nous arrivons près d'une tente où un vieil indigène ne nous a pas si tôt aperçus qu'il fait mine d'être sourd. Je le salue pourtant avec politesse, et lui demande s'il y a bien loin encore jusqu'au Nam-tso. Même simulacre. Je saute de mon cheval, lève la cravache : et voilà mon vieux qui se met à sourire, entend très bien et répond gentiment : — Nam-tso : deux jours ; Hlasso : quatre jours ! — Bien ! mon ancien ; la recette qui t'a guéri est excellente : nous y reviendrons.

Au campement du soir, arrivent ces gens qui nous suivent à la piste depuis plusieurs jours, et l'homme dont nous avons pris la monture. Celui-ci prétend n'avoir point retrouvé nos moutons. — Fort bien ! Tu vas nous guider jusqu'au Nam-tso où ta bête te sera rendue, avec un bon salaire.

Le lendemain, tandis qu'on s'occupe de plier la tente pour le départ, dix cavaliers lancés en plein galop nous abordent. Nous reconnaissons parmi eux le petit chef obstiné à suivre nos trousses, et un mandarin militaire. Oncques on n'a vu singe habillé aussi réjouissant que celui-ci. Sur la tête, un ruban rouge au-dessous duquel s'échappent des mèches graisseuses enguirlandées de rubans jaunes et verts. Sur les yeux, deux morceaux de verre de sept à huit centimètres de largeur, enchâssés dans une bordure en cuir noir, et retenus sur un nez aussi plat que celui d'un bouledogue par deux ficelles attachées aux oreilles, des oreilles aussi larges qu'une écuelle. Avec cela, des mains noueuses et gigantesques, véritables pattes en cuir brut; un vêtement en peau de mouton bordé de soie rouge ; un baudrier garni de plaques en argent ciselé ; un sabre dont le fourreau est orné de pierreries : le tout composant un pauvre diable qui fait un gros ventre et de grands yeux pour se donner de l'aplomb, mais dont les regards inquiets disent assez qu'il fuirait au trot accéléré, si nous bougions seulement le petit doigt.

Après nous avoir offert quelques menus cadeaux, le petit chef nous prie de rester sur place pour aujourd'hui. Le mandarin militaire

ne souffle mot, regarde effaré, et à chaque phrase de son collègue, porte au front ses grandes mains noires.

Nous répondons à l'orateur que sa harangue nous est connue depuis trois jours, et qu'il doit savoir à quoi s'en tenir sur nos dispositions. « Nous avons deux malades presque à la mort, et nos vivres touchent à leur fin. Si vos intentions sont amicales, comme vous le dites, vendez-nous donc du lait, des moutons, des chevaux. Sinon, arrière ! faites-nous place, nous trouverons au Nam-tso ce qui nous manque. — Arrêtez ! par pitié, clame le petit chef ; car, si vous avancez, on me coupera la tête et à vous aussi. — Qu'on te coupe la tête, vieux chiffon : que nous importe ? riposte Achmed ; mais qui voudra prendre la nôtre, trouvera à qui parler. En avant, mes maîtres !

Nous voilà partis. Durant toute la journée, nous voyons galoper sur nos flancs de nombreux cavaliers. Ces gens attendent-ils qu'ils soient en nombre, pour tomber sur nous et nous massacrer ? Peut-être. En tout cas, mieux vaut mourir les armes à la main que de succomber aux morsures de la faim.

Après midi, nous atteignons un lac que nous prenons d'abord pour le Nam-tso tant désiré. Deux femmes, très polies, mais de la laideur

thibétaine la plus complète, nous détrompert disant que ce petit lac est le Pam-tso, et que l'autre bien plus grand, n'est plus qu'à une journée de marche.

Ces femmes, de même que la plupart de celles que nous vîmes par la suite, avaient le visage tout barbouillé d'un fard spécial, une sorte de cirage noir fabriqué avec du sang de bœuf. On répondit à nos questions que ces créatures en agissaient ainsi pour se préserver de gerçures inévitables, sans cela, sous un climat si horrible. Plus tard, on donna un autre motif : dérober aux regards des hommes les attraits trop irrésistibles de ces crasseuses guenons. Tout est relatif, en ce monde !

En prévision d'une attaque possible, notre campement du soir est organisé militairement. On a ouvert les caisses de munitions, on a preparé les armes, et chacun fait sentinelle, à tour de rôle.

9 *février*. Les yacks domestiques que nous avons vus jusqu'ici étaient tous de couleur noire. Nous en rencontrons aujourd'hui qui sont bigarrés de noir et de blanc ; d'autres, bêtes vraiment superbes, ont le corps d'un noir profond, et une magnifique queue blanche dont les crins sont presque aussi longs et aussi touffus ceux que d'une queue de cheval. Au reste. ces

yacks domestiques sont loin de posséder la taille gigantesque et la vivacité d'allures du yack sauvage ; chose d'autant plus étrange que l'animal dit « domestique » ne l'est qu'à demi. Seuls, les pâtres auxquels il est habitué peuvent l'approcher en toute sécurité.

Nous avons eu tort de décerner hier à nos deux Thibétaines un certificat de politesse : elles nous ont trompés. Après 35 lis de marche, nous n'apercevons pas encore le Nam-tso. En revanche, nous ne sommes plus qu'à 4200 mètres d'altitude, et le froid n'est plus que de 18 degrés sous zéro : un hiver horrible, en Europe : pour nous, un véritable printemps.

Le lendemain, après avoir franchi un col assez élevé, nous allons camper non loin d'un groupe de tentes thibétaines. Au seul homme qui en sort pour venir à nous, nous demandons combien de journées nous séparent encore de Hlassa ? — Quinze ! — répond-il en souriant. Il n'a pas fini qu'un soufflet lui écrase la figure et le jette les quatre fers en l'air. — Tu mens ! gredin, clame Achmed ; dehors, et plus vite que ça !

Me promenant peu de temps apres derrière une colline, j'y rencontre deux jeunes bergers. Utilisant tout ce que je sais de thibétain, je converse avec eux et leur fais admirer ma montre,

mon briquet, mon revolver. Ravis de ce spectacle, les petits sauvages répondent avec candeur à mes questions, et j'apprends ainsi, à n'en pouvoir douter, qu'au train dont nous marchons, nous n'arriverons au Nam-tso qu'après trois ou quatre jours. C'est qu'en effet nos hommes et nos animaux sont si exténués que nous ne faisons plus journellement que des traits de trois à quatre lieues. Il nous reste un peu de riz et assez de pain sec pour vingt jours. Nos deux derniers chevaux n'ont plus d'orge et, faute de pâturage, chancellent sous le poids de nos deux malades. Forcément, nous allons à pied, et nous espérons parvenir ainsi à Hlassa, pourvu que nos derniers chameaux tiennent bon jusque-là. S'ils venaient, eux aussi, à succomber, dans l'impuissance où nous serions de transporter bagages, munitions et tentes, la mort ne serait plus pour nous qu'une question de quelques jours.

CHAPITRE XIV

Un coup de vigueur. — Le lac de Noma. — Mort du chamelier. — Révolte du musulman de Kourla. Le lac Nam-tso. — Erreurs géographiques — Les envoyés de Hlassa.— La passe du Dam. — Arrivée de l'Amban.

Dans la matinée du 12 *février*, nous demandons poliment à une vieille femme qui gardait des moutons, de nous vendre deux ou trois de ses bêtes. La vieille répond par un refus formel. Au même instant, un coup de feu retentit et deux moutons tombent foudroyés. — Eh ! mes maîtres, nous crie Achmed, allons-nous donc nous laisser mourir de faim à côté de tant de gigots ? Ce serait un gros pêché ! — La vieille s'enfuit en clopinant, et nous emportons les deux victimes, comptant bien qu'on ne tardera pas à venir en réclamer le prix.

Ce petit coup de vigueur nous a tous ranimés. Nous comprenons que si nous continuons



DEUX CHEFS THIBÉTAINS.

12

à implorer la pitié de ces rustres thibétains, c'en est fait de nous, tandis que tout en observant autant que possible les lois de la justice, une attitude énergique peut seule nous sauver. Nous trouvons bientôt l'occasion d'appliquer ce principe. Au petit lac *Noma* que nous voulons atteindre pour camper sur ses bords, six cavaliers indigènes nous ont précédés et paraissent surveiller toutes nos démarches. Descendus de leurs montures, ils ont déposé leurs fusils par terre. D'après l'ordre de M. Bonvalot nous faisons mine de passer outre ; puis, tournant brusquement, nous tombons sur la bande, dans l'intention de nous emparer des chevaux, que nous payerons largement. Mais ces gens sont si lestes que nous ne parvenons qu'à saisir le chef de la bande, deux chevaux et tous les fusils ; en un clin d'œil tout le reste a disparu. Le prisonnier frissonne d'épouvante, tire à huit centimètres hors de la bouche une grosse langue rouge, et ne cesse de lever les deux pouces en l'air ou de se gratter à deux mains derrière les oreilles. Nous lui expliquons que notre intention n'est nullement de voler, mais d'acheter, argent comptant, deux chevaux capables de porter nos deux malades, et les vivres qu'on nous refuse impitoyablement depuis douze jours. « Voici vingt onces d'ar-

gent, deux fois la valeur de votre monture. Allez ! nous vous rendrons le reste demain matin. »

Le drôle s'en va, tout réjoui de l'aubaine, ét revient à l'aube, accompagné de l'homme dont Achmed avait tué deux moutons. Celui ci est grassement remunéré de sa perte, et, après une étape de 26 lis, nous campons en un endroit que nous appelons *Nimatch*, en souvenir de la mort en ce lieu de notre infortuné chamelier.

En effet, dans la matinée du 13 *février*, nous apprenons que le malheureux a rendu l'âme, presque subitement. A force d'énergie, il avait comprimé jusqu'à la fin les plaintes qu'auraient dû lui arracher des souffrances intolérables, alors que la chair de ses jambes tombait par lambeaux. Hier encore, nous lui demandions comment il se trouvait. « Bien, répondait le pauvre garçon, mais je sens que la fin approche. » En conséquence, il avait appelé Achmed, et avait dicté une sorte de testament. « Payez à tel une paire de bottes ; restituez à un autre un peu d'argent emprunté, et dites au général (ainsi appelait-il M. Bonvalot) d'envoyer mon salaire à ma famille qui réside à Jarkand. » Toute la nuit, on l'avait entendu étouffer ses gémissements, de peur de troubler

le sommeil de ses compagnons. Un moment, il était sorti de la tente, en rampant sur les mains et les genoux — ses pieds n'existaient plus —, puis il était rentré, et avait poussé peu après un grand cri. Aussitôt ses amis s'empressent à ses côtés. « Nimatch, allez-vous plus mal? — « Frères, répond le moribond, n'éveillez pas les maîtres : ils sont si fatigués ! Merci à vous tous qui avez été si bons pour moi ! » Et sur ce mot, il pousse un soupir et rend doucement l'âme. Quelle rare énergie ! Quel brave !

Achmed vient en pleurant nous annoncer le fatal dénouement. Voici la seconde tombe que nous allons laisser derrière nous, et nous avons à renouveler l'horrible scène qui eut naguère pour théâtre la passe du Requiem. Le corps revêtu de ses plus beaux vêtements est déposé dans un creux naturel que nous comblons ensuite au moyen de grosses pierres. Nous avons trop souffert et l'avenir est trop sombre, que pour nos yeux puissent encore verser des larmes. Des cris, des sanglots : tel est le seul adieu qu'il nous soit possible d'adresser à notre compagnon, j'allais dire notre frère, tant l'honnêteté de ce brave garçon, son courage, son dévouement avaient gagné tous les cœurs. Ah ! puisse cette victime être la dernière ! Parpha est bien malade, cependant ;

mais, dans quelques jours, nous pourrons sans doute nous reposer sur les bords du Nam-tso et y trouver de quoi soulager les maux de ce bon serviteur.

A peine sommes-nous en marche qu'un cheval tombe mort d'inanition. On enlève la selle qu'on veut charger sur les chameaux du musulman de Kourla. Celui-ci refuse tout net. M. Bonvalot ordonne de charger quand même. Sur quoi, le musulman furieux jette l'objet par terre, profère des malédictions et, aidé de son fils, se met à jeter des pierres à nos hommes. Achmed, resté derrière avec nous, accourt au tapage, et tombe à coups de bâton sur les deux mahométans qui ripostent de leur mieux. Nous arrivons nous-mêmes en toute hâte sur le champ de bataille, juste à temps pour empêcher Achmed, qui avait tiré son sabre, de faire voler en l'air les têtes de ses deux adversaires. Il fallut nous mettre à quatre pour contenir notre Turcoman qui rugissait de colère. L'un des hommes de Kourla, le père, gisait à terre, comme mort. On lui donna les soins nécessaires, mais sans trop de compassion, parce que cet égoïste eût laissé mourir tous ses compagnons plutôt que d'exposer une seule de ses bêtes.

Partis de bonne heure, le 14 *février*, après

avoir rétabli la paix entre nos belligérants, nous arrivons bientôt au lac si longtemps désiré, le fameux *Nam-tso*, ou Lac céleste, que les Mongols appellent Tengri-Noor. Désormais, nous avons sur nos cartes un point de repère et nous sortons de l'inconnu. De plus, le gibier abonde tellement que nous pouvons tout aussitôt fêter copieusement notre arrivée. Enfin, le Prince qui a conservé précieusement un peu de café et trois cigares, nous met à même de célébrer une fète, comme nous n'en avons pas eue depuis de longs mois.

Ouvrons ici une parenthèse. Des écrivains qui n'ont voyagé que dans leur cabinet, au coin d'un bon feu, en buvant un vieux Porto et en humant un fin londrès, ont prétendu que du Lob-Noor au Tengri-Noor, tout le Thibet septentrional est couvert de neiges éternelles. C'est une erreur. D'après nos propres observations, la neige n'y est perpétuelle que sur les sommets dépassant 5700 mètres. Partout ailleurs on ne la trouve, même en l'hiver, que là où des lacs et des marais imprègnent l'air d'assez d'humidité pour créer des brouillards et des nuages qui se résolvent en neige. Encore, la neige est à peine tombée qu'elle est aussitôt balayée par les vents de l'ouest et amoncelée dans les gorges de l'est, où elle ne fond qu'en

été, alimentant probablement les premières sources de l'immense Fleuve bleu.

Cette première erreur des géographes de fantaisie en a amené une seconde. On a dit que si le passage à travers le nord du Thibet était impossible, ce devait être surtout en hiver. Or, le contraire est vrai, et l'hiver est précisément la seule époque où il soit possible d'effectuer cette traversée. Voici les arguments sur lesquels nous appuyons cette thèse.

1° L'eau potable est bien rare sur le plateau du Thibet. En hiver, on peut obvier à cet inconvénient en emportant de la glace prise aux sources non salées.

2° Les lacs et les marais sont nombreux. En été, il faudrait faire d'immenses détours pour les contourner ; en hiver, on les franchit aisément sur la glace.

3° Les tempêtes doivent être bien plus terribles en été qu'en hiver ; avant le lever du soleil, l'air était calme et serein, et nous supportions alors sans inconvénient un froid de plus de 30 degrés sous zéro. Mais, dès que l'astre du jour avait atteint une certaine hauteur, la dilatation de l'air causée par les rayons solaires provoquait aussitôt, sur ces cimes élevées, des courants atmosphériques, des bourrasques rageuses, qui nous perçaient jusqu'à la

moelle des os. Qu'est-ce donc en été, lorsqu'un soleil de feu plonge dans d'étroits ravins à côté desquels se dressent des crêtes neigeuses de plus de 6000 mètres d'altitude ?

Ainsi que nous l'avons déjà noté incidemment, la faune spéciale du Thibet septentrional est très riche. Hémiones, yacks, antilopes, chevreuils, loups, renards, lynx, rongeurs divers y abondent. Les oiseaux chanteurs sont très rares ; il en est tout autrement des rapaces représentés principalement par l'aigle et le vautour, dont le spécimen le plus commun et le plus insolent est le gigantesque gypaëte. Les coracinés n'y ont guère pour type que l'affreux corbeau de la steppe, d'un taille colossale et dont le cri, à la fois rauque et métallique, est d'un effet sinistre que je n'ai observé nulle part.

Revenons maintenant à notre récit. Dans la même journée du 14 février, notre petit festin à peine expédié, nous partons en exploration sur les bords du lac. M. Bonvalot tire un aigle qui, debout, mesure 1 mètre 30 de hauteur, et dont l'envergure dépasse 3 mètres. Le Prince abat une hémione : j'ai fait une hécatombe de perdrix de sable, et Achmed rapporte trois lièvres. Nous voilà donc assurés contre la faim.



PETITS CHEFS VENUS DE HLASSA

Le *Nam-tso*, ou Tengri-Noor, a environ seize lieues de long sur quatre de large. La pointe ouest est semée d'ilots. Sur un cap qui, descendu du *Nindjin-Tangla*, s'avance dans la partie méridionale, est bâtie une lamaserie, tandis que sur la rive septentrionale d'épaisses vapeurs nous font croire à l'existense de sources thermales. Une pente rocheuse qui se dresse non loin de nous est couverte d'obos (1) et de petits autels en pierre sur lesquels on brûle des bâtonnets odoriférants. A de longues cordes partant du sommet des obos sont attachés des carrés de papier ou de toile portant des formules de prières, ou encore des touffes de laine ou de crin. Les indigènes sont convaincus que chaque fois que le vent remue tout cet appareil, ils sont censés avoir récité toutes les prières qui y sont inscrites. On voit encore en nombre infini, des corps d'animaux sur la surface desquels est gravée la fameuse invocation : *Om mani padmè om* ; puis encore, ces ingénieux moulins à prières, sortes de tambours en papier couvert d'inscriptions, qui tournent longtemps et rabidement sur leur axe, à la

(1) Monuments religieux qui en Mongolie, se composent de quartiers de roche amoncelés, mais qui, au Thibet, sont d'ordinaire formés d'un seul bloc de pierre sur lequel le ciseau a gravé divers sujets empruntés au culte bouddhique.

moindre impulsion que leur imprime le vent ou la main des dévôts. Tout indique, en un mot, que nous sommes bien près de Hlassa, le centre mystérieux du Bouddhisme lamaïque.

Notre intention était de nous reposer plusieurs jours sur les rives giboyeuses du *Namtso ;* mais, dès le 15 février, Parpha, notre malade, va tellement bien que nous nous disposons à partir. Nous avons à peine fait trois lieues vers la passe qui doit infailliblement nous conduire à la capitale, que tout à coup se présentent dix hommes se disant envoyés par les autorités de Hlassa. Parmi eux nous distinguons un mandarin à globule blanc, trois autres à globule bleu et un interprète de race mongole. Sommés par ces gens de nous arrêter, nous répondons que nous n'en ferons rien, et que si l'on tient à causer avec nous, nous y serons disposés lorsque nous serons parvenus à un bon campement.

Ahuris par cette contenance dédaigneuse, les Thibétains nous suivent à quelque distance et viennent s'établir non loin de notre tente. Celle-ci à peine dressée, je vais m'aboucher avec nos adversaires et, sans leur laisser le temps d'exposer leurs griefs, je formule les miens et leur adresse ce petit plaidoyer chinois : « Quelles gens êtes-vous donc, vous qui pré-

tendez arrêter de paisibles voyageurs? Êtes-vous des sauvages ou un peuple civilisé? Voici quinze jours que vos sujets nous refusent des vivres, à quelque prix que ce soit : est-ce ainsi qu'une grande nation exerce l'hospitalité ? Par votre faute, nos hommes et nos animaux meurent les uns après les autres : ne seriez-vous, par hasard, qu'un peuple d'assassins ? Vous ignorez si nous venons à vous en amis ou en ennemis, si nous sommes des gens de peu ou de grands personnages de l'Occident : et vous nous traitez comme des brigands ! Apprenez donc que nous sommes des gens lettrés qui savons ce qui se passe dans le monde entier. Et c'est pourquoi nous n'ignorons pas que les Russes et les Anglais sont vos ennemis : nous ne sommes ni Russes ni Anglais. Dans notre lointaine patrie, on nous a conté sur le Thibet des choses si merveilleuses, que nous avons voulu venir les contempler de nos yeux, avant de nous rendre à Péking. Que dira votre illustre Empereur, lorsqu'il apprendra l'infâmie de votre conduite, et comment vous l'avez déshonoré devant tous les peuples de l'univers ? »

A ce discours débité tout d'une haleine, le « bouton blanc » répond que les pâtres du Nord sont des sauvages sans éducation, mais que lui, mandarin, est tout disposé à satisfaire à toutes nos demandes, si nous déclarons

d'abord qui nous sommes, d'où nous venons, et si nous consentons à rester sur place jusqu'à ce qu'on en ait référé à Hlassa.

— Eh ! mon vieux, ce n'est pas la première fois qu'on veut nous berner avec de semblables promesses. Non, non ! avant tout, des chevaux, des moutons, de la farine, un bon campement, avec de l'eau et de l'herbe ! Et si vous voulez apprendre comment se défendent des gens qui tiennent à leur vie essayez donc !

Parti le 16 février, de grand matin, nous nous engageons dans la passe du Dam, lorsque subitement se présentent une foule d'hommes armés précédant un officier-lama vêtu de jaune, et portant sur son bonnet le globule rouge. Celui ci est d'abord de l'amabilité la plus parfaite, et comprend assez bien le chinois, quoiqu'il ne puisse le parler. Mais ses compliments mielleux et ses promesses doucereuses aboutissent également à la péroraison qu'on nous prèche depuis quinze jours : « Arrêtez-vous ! » On devine notre réponse. Alors le lama passe aux menaces. En quelque mots brefs et énergiques, M. Bonvalot fait préparer les armes, et nous poussons de l'avant. Le Thibétain a beau nous dire que derrière lui arrive une force de mille hommes commandés par un amban. — Qu'importe ! nous irons jusqu'à ce que nous trouvions un endroit propice pour asseoir nos

tentes ; ici, vous nous laisseriez mourir de faim !

Malgré cette belliqueuse déclaration, nous sommes forcés de faire halte, un peu après midi, tant nos bêtes sont exténuées, et bien que l'emplacement soit très mauvais.

A peine sommes-nous installés qu'arrive le fameux Amban. Le personnage, vêtu en grande cérémonie, descend de cheval et, à notre grande stupéfaction, nous salue des noms russes de Piedtsof et Robereff, nous parle de Prjevalski, d'Alexandre III et de Saint-Pétersbourg. Après quoi il nous annonce très poliment que, demain, il nous fera connaître les mesures prises par les autorités pour faciliter notre retour.

Tout cela nous est dit en chinois par un interprète mongol. Bientôt après, on nous apporte, en quantité, du riz, du lait et de la viande de mouton. Ce serait bien, n'était que décidément nous voilà aux mains de ces gens, que nous sommes à 5.300 mètres d'altitude, et qu'un cheval et un chameau viennent encore d'expirer. Nous n'avons plus que cinq chameaux, absolument décharnés ; l'homme de Kourla, qui en avait amené vingt-quatre, n'en possède plus que douze. Il nous reste un seul cheval ; et, chose curieuse, c'est le plus mauvais et le plus paresseux de toute la bande.

CHAPITRE XV

Prisonniers à douze lieues de Hlassa. — Pourparlers avec l'Amban. — Sa duplicité. — Une escapade. — La Chine et le Thibet. — Arrivée de deux dignitaires.

Triste réveil, au matin du 17 février ! Douze cents hommes nous entourent : nous sommes bel et bien prisonniers. Est-ce assez vexant, alors que nous ne sommes plus qu'à douze lieues de Hlassa ? Encore, si nous n'avions à patienter que durant quelques jours ! — Hélas ! disons-le tout de suite : pendant quarante cinq jours nous serons retenus, ici, et en deux autres endroits, sans pouvoir pénétrer dans Hlassa !

Vers neuf heures, l'Amban, un tout jeune homme, vient nous rendre visite et entame une conférence qui dure plus de cinq heures. Non seulement on nous interdit l'accès de la

capitale maison voudrait nous faire rétrograder jusqu'au *Nam-tso*. Nous insistons pour obtenir de pouvoir franchir le col du Dam, dans la conviction qu'au sud de la montagne nous trouverons aisément un campement moins élevé et moins froid. Après un repos de dix à douze jours, nous nous dirigerons vers Bathang et la frontière chinoise. Quant à vouloir nous retenir ici, c'est nous condamner à une mort presque certaine : que vous le vouliez ou non, nous partons demain !

— Oh ! je vous en supplie, riposte l'Amban, ne le faites pas. Au delà du col, vous vous trouverez sur le territoire de la ville sainte ; et jamais les lamas ne souffriront que ce sol sacré soit foulé par un pied étranger ; marcher au combat, dans ces conditions, c'est aller à une défaite inévitable : pas un de vous n'en reviendra !

— Eh bien, soit ! Mieux vaut mourir en braves et d'un coup de sabre que d'inanition et de froid !

— Que dites-vous là ! Nous sommes prêts à vous fournir et des tentes bien chaudes, et des vivres de toute sorte.

— Trêve de pourparlers ! J'ai habité assez longtemps la Chine, pour savoir ce que valent des promesses. Au lieu d'assembler une armée



RÉV. M. DE DEKEN PETIT AMBAN INTERPRÈTE MONGOL

pour arrêter trois Européens qui ne veulent que continuer en paix leur voyage, que ne vous préparez-vous plutôt à recevoir l'expédition russe qui arrive derrière nous, forte de cent soldats et armée de mitrailleuses ?

A ces paroles que j'articule nettement, les bouchent s'ouvrent plus grandes que les yeux, et les oreilles se dressent. — Comment ? Mais n'êtes-vous pas ces Russes que nous attendons ? Celui-là n'est-il point Piedtsof, et celui-ci Robereff ? Vous ne seriez donc pas l'avant-garde de nos ennemis ?

— Nous, Russes ? En aucune façon ! Et si vous doutez, voyez donc nos cartes de visite en caractères chinois et sur papier rouge officiel : voyez donc si nos noms ressemblent à ceux de ces Russes dont vous redoutez la venue !

A ces mots, la large face de l'Amban s'illumine d'un rire qui lui ouvre la bouche jusqu'aux oreilles et fait voir des dents à faire envie à un hippopotame. Et le brave homme de nous confier le rôle terrible dont on l'a chargé. Il a ordre de rassembler autant d'hommes que possible et d'arrêter la marche des Russes, même au péril de sa vie. Comme preuve de son assertion, il retire de dessous sa robe un édit venant en ligne directe de Péking.

Les choses tournaient au burlesque. A Ili, le consul russe nous avait affirmé que, par l'entremise personnelle du Tsar, le général Piedtsof avait reçu une pièce signée de la cour de Péking, l'autorisant à passer aux Indes à travers le Thibet, et que des ordres enjoignaient aux autorités thibétaines d'avoir à donner aide et protection au porteur de cette pièce. Or voilà que l'on nous montrait un autre document, portant ostensiblement le sceau impérial, et ordonnant aux Thibétains d'arrêter le même général, coûte que coûte ! Aussi le Prince se hâte-t-il de photographier cette pièce de haute diplomatie chinoise, afin de la faire admirer plus tard à qui de droit.

Quant à l'Amban, il est enchanté de l'aventure. A nos balles perforant son vaste abdomen, il préfère avec raison son globule de mandarin. Aussi nous envoie-t-il incontinent force provisions. Ce qui n'empêche pas que le 18 février nous demandons à cor et à cris de pouvoir passer la montagne pour nous réfugier en un lieu plus supportable. Le brave homme insiste de son côté pour nous faire attendre le retour du courrier envoyé à la capitale. Pour nous aider à prendre patience, ses serviteurs viennent dresser une grande et belle tente au-dessus de la nôtre ; ce qui nous procure

aussitôt un soulagement notable, en nous mettant à l'abri du froid horrible et de la bise qui siffle rageusement dans cette gorge étroite.

Le lendemain, n'ayant rien de mieux à faire, nous dormons jusque près de midi ; puis nous procédons à notre toilette. Ce n'est pas une mince affaire ! Il y a plusieurs mois que nous n'avons pu nous laver à fond, et je sais bien qui n'a point changé de linge depuis soixante jours. La barbe est roussie et comme brûlée. Les cheveux encaissés pendant le quart d'une année sous une calotte de feutre, une écharpe de laine et un bonnet en fourrure, se sont feutrés et agglutinés. Si nous avons beaucoup ri des sauvages thibétains, un coup d'œil jeté dans un miroir retiré du fond d'une caisse nous prouve que, d'eux à nous, la différence n'est pas bien grande. Encore sont-ils gras et dodus, tandis que nous sommes tous d'une maigreur ascétique.

J'ai parlé antérieurement du type physique et du costume des Thibétains : ajoutons quelques détails que nos loisirs forcés nous permettent de mieux observer. Certains fashionables commencent à adopter, pour leurs cheveux, la longue tresse chinoise, qu'ils ornent de bijoux en argent ou de pierres plus ou moins précieuses. Point d'homme qui ne porte à la

ceinture l'écuelle en bois pour le thé, et une bourse brodée contenant une fiole de tabac à priser. Les bonnets en fourrure, d'une variété infinie de formes, sont parfois remplacés par des toques jaunes ou rouges, les deux couleurs sacrées du bouddhisme. La plupart des indigènes portent des lunettes, parfois en verre, plus souvent en crin tissé à larges mailles, ayant la forme bombée d'une grosse écaille de noix, dont l'office est de préserver les yeux de la violente réverbération du soleil sur la neige. La bagues en argent sont très communes, mais d'un travail fort grossier. Le sabre se porte, non pas sur le côté, mais en travers du ventre, passé sous la ceinture. La lame en est détestable, mais le fourreau est parfois très orné d'incrustations en argent. Le complément indispensable de la toilette est une loque suspendue à la ceinture, et qui sert aussi bien à soulager le nez de son propriétaire qu'à nettoyer l'écuelle où il boit le thé. Enfin, dernier détail, les gens de distinction ne fument pas, tandis que le menu peuple fait une énorme consommation d'un tabac très mauvais.

20 *février*. C'est le jour du nouvel an thibétain. Aussi les tentes sont-elles ornées à la façon des obos du Nam-tso, et une multitude de cordes font voltiger au gré du vent des

formules pieuses. Tout le camp est à la joie et chacun s'est revêtu de ses plus beaux atours.

Nous allons rendre visite à l'Amban qui, pour la circonstance, se pavane sous de splendides fourrures doublées de soie. Son oreille droite supporte un énorme pendant orné de turquoises ; l'oreille gauche n'a qu'un petit anneau où scintille une pierre bleue. Le « grand homme » nous sert un thé beurré et d'excellentes galettes. Sa tente, de forme circulaire, ressemble à s'y méprendre à une chapelle. Sur un autel dressé en l'honneur de Bouddha, nous voyons une tête de mouton artistement sculptée dans du beurre, et sept vases en cuivre remplis de beurre fondu où est plongée une mèche ; une de ces lampes brûle jour et nuit. A côté de l'autel est placé un lavabo, exactement semblable à celui employé dans le culte catholique. Enfin, le lama préposé à cet autel porte une ceinture à laquelle sont suspendues des miniatures de petites chapelles renfermant, nous dit-on, des reliques bouddhiques. Et, chose curieuse, ces objets ont la forme ogivale des reliquaires et petits cadres de ce genre confectionnés par nos religieuses européennes.

A notre retour, voulant remercier l'Amban de sa bonne réception, nous lui envoyons un Katak, le portrait du Prince et une montre en

argent. Le brave Thibétain refuse de rien accepter, dans la crainte, nous fait-il dire, qu'on ne l'accuse à Hlassa de s'être laissé corrompre par nos présents.

Pendant notre absence, Achmed a tué un énorme gypaète qui avait voulu se régaler de la chair d'un cheval mort. D'ordinaire, cet oiseau exhale une affreuse odeur de charogne ; celui-ci répandait un parfum de musc vraiment extraordinaire. Nous conjecturâmes qu'il avait fait récemment sa proie de ce daim musqué spécial au Thibet et aux régions voisines.

Le lendemain, Abdullah nous confie qu'on lui a fait entendre qu'en pointant directement à l'ouest nous pourrions atteindre, en trois ou quatre jours, la ville de Noptcheou, où le missionnaire Huc a passé jadis, où les vivres sont à bas prix, et que, de là nous parviendrions facilement à la frontière chinoise. Nous répondons par la même voie que nous tenons absolument à la célèbre route qui passe par Bathang et Ta-tsien-lou. Cette tentative avortée nous démontre que l'Amban, si poli qu'il soit, n'est pas exempt de duplicité. Ce qui corrobore nos soupçons, c'est que le courrier qu'il dit avoir envoyé à la capitale n'est pas encore de retour, après quatre jours, alors que la distance n'est que de douze lieues.

Aussi, le 22 février, tentons-nous, le Prince et moi, une petite escapade Levés avant l'aube, nous nous glissons hors de la tente et enfourchons deux chevaux, dans l'intention d'aller aussi loin que possible sur la route de la capitale. A peine sommes-nous en selle que dix hommes se dressent devant nous, et n'osant employer la violence, font des gestes suppliants et se passent la main sur le cou, afin de montrer le sort qui les attend s'ils nous laissent continuer. Nous réservant de les disculper, nous fondons à travers eux, et galopons dans l'espoir d'apercevoir du moins la cité mystérieuse. Nous avions parcouru environ trois lieues, lorsque cinq cavaliers courant ventre à terre nous rejoignent. Parmi eux se trouvent l'interprête et un lama mandarin. La mine épouvantée de ces pauvres diables, les yeux qui leur sortent de la tête, la sueur qui ruisselle de leur front nous font partir d'un immense éclat de rire. — Comment, nigauds ! Craignez-vous donc que deux Européens sans armes aillent prendre votre Hlassa, pour le rapporter dans leur poche ? Ou bien, votre ville sacrée est-elle si sale et si sordide que vous ne voulez pas qu'un étranger l'aperçoive, même de loin ? — Sur quoi, nous tournons bride et rentrons au camp.

Le lendemain, je vais lier connaissance avec les domestiques et les soldats de l'Amban, de la bouche desquels je recueille nombre de renseignements. A l'occasion du nouvel an, tout ce monde joue avec frénésie, et pour des sommes considérables. Les enjeux se composent de roupies anglaises, et aussi de pièces thibétaines en argent, de la valeur d'environ soixante-dix centimes. Ces pièces se composent de huit fleurettes jointes ensemble par une rayure qui permet de les séparer facilement. Chaque fleurette constitue la plus petite monnaie divisionnaire ; les pièces en cuivre sont inconnues.

Au reste, le trafic journalier se fait surtout par échanges. Les marchandises venues de Chine, principalement le thé et la soie, sont payées en nature au moyen des produits du Thibet, beurre, fromage, cuir, musc et laine. Ce commerce international est centralisé dans les mains des lamas, qui possèdent d'ailleurs presque tous les troupeaux de yacks porteurs. Il en résulte que toute l'épargne du pays va s'engouffrer dans des lamaseries d'une somptuosité inouïe, tandis que le menu peuple croupit dans une épouvantable misère.

En apparence, le gouvernement du Thibet est purement théocratique. Le Talaï-lama, chef suprême du bouddhisme lamaïque, est à

la fois roi, pontife et dieu. Toutefois, comme sa dignité le place à une telle hauteur qu'il dérogerait en s'occupant lui-même du gouvernement temporel, il a sous ses ordres un Nomakan, ou vice-roi, qui commande à son tour à six ministres et à une infinité de dignitaires inférieurs, choisis presque tous parmi les lamas. Comme correctif à ce pouvoir exorbitant, le Thibet étant tributaire de la Chine, à côté du Talaï-lama et de ses agents, siègent un ou deux généraux chinois, chargés de surveiller les faits et gestes des premiers, et de leur transmettre, à l'occasion, les ordres du chef de l'Empire.

La politique de la Chine à l'égard du Thibet s'inspire du principe posé jadis par le célèbre empereur Kang-hi, qui vivait au temps de Louis XIV : laisser aux indigènes le soin des affaires inférieures, et se réserver les questions internationales et la guerre. Au reste, étant donnée la finesse chinoise, on comprend assez que ce programme flatteur n'est qu'un trompe-l'œil, et qu'en réalité la cour de Péking a la haute main, même dans les affaires purement religieuses. Ainsi, lorsque d'après la doctrine lamaïque le Talaï-lama vient à mourir, ou plutôt à dépouiller son enveloppe de vieillard caduc pour renaître identique à lui-même

dans un jeune enfant, les koutouktous, c'est-à-dire les prélats les plus élevés en dignité, se réunissent bien en une sorte de conclave où, après avoir jeûné et prié pendant huit jours, ils sont censés désigner et élire le futur pape du lamaïsme ; mais toujours cependant, de l'urne d'or, offerte à cet effet en 1792 par le gouvernement chinois, sort le nom imposé d'avance par la cour de Péking. Il y a plus. Non seulement l'heureux élu ne peut entrer en fonctions que moyennant un diplôme signé par l'Empereur ; mais ce pape de commande, qui reçoit de Péking un plantureux traitement, ne peut, de même que ses ministres, apposer sur les actes de son administration que le sceau délivré par les délégués de l'Empire.

On le voit, ils sont très forts en politique, ces Chinois que l'on regarde en Europe comme des magots ridicules ; et les diplomates occidentaux feront bien d'y regarder à deux fois s'ils ne veulent plus être dupés, comme ils l'ont toujours été.

Revenons à notre train quotidien. Ce courrier de Hlassa qu'on nous promet chaque jour n'arrive jamais. Lassés d'attendre, nous finissons par préparer ostensiblement nos armes et nos munitions. Puis nous allons trouver l'Amban, auquel nous adressons ce petit discours :

« Vous savez parfaitement que nous ne sommes ni Russes, ni Anglais, et que l'ordre reçu de Péking ne nous concerne pas. Puisque vous tenez tant à cacher votre Hlassa, nous vous le laissons et prétendons partir par la route que nous avons déjà indiquée. Deux de nos hommes sont morts, le Prince et plusieurs hommes souffrent du mal des montagnes, nos derniers animaux sont sur le point de succomber. Voilà dix jours que vous nous tenez en prison ; nous voulons en sortir, fut-ce par la force. L'expédition russe ne peut tarder à venir : la poudre parlera, et vous rendrez compte à Péking du sang versé ! »

Le pauvre Amban terrifié nous avoue alors avoir commis une chinoiserie. Il savait bien que pendant les premiers jours de l'an, on ne s'occupait à Hlassa que de cérémonies religieuses : « Mais deux jours de patience encore, et vos désirs seront satistaits. Vous irez par telle route qu'il vous plaira, et nous vous fournirons en abondance vivres et moyens de transport : je le jure par Bouddha ! »

Nous fîmes bien de nous rendre à cette assurance. Ainsi que nous l'apprîmes plus tard, le petit Amban nous était dévoué, à ce point que sans son intervention, nous eussions dû retourner sur nos pas, ou du moins obliquer vers

le Boutan et le Sikkim, pour gagner de là les Indes anglaises.

Enfin, le 2 mars, retentissent les sonnettes d'une foule de chevaux. Voici des yacks chargés de tentes, batteries de cuisine et provisions diverses. Voici une véritable armée de domestiques et de soldats, avant-garde, nous dit-on, de deux grands Ambans, l'un civil et l'autre militaire.

Vers trois heures de l'après-midi, derrière une escorte de quinze cavaliers, apparaissent les deux dignitaires somptueusement vêtus et montés sur des chevaux richement harnachés. A peine installés sous leurs tentes luxueuses, ces hommes qui vont statuer sur notre sort nous font savoir qu'ils désirent nous parler dès le même soir.

CHAPITRE XVI

Le lama et le grand Amban. — Nouveaux pourparlers. — Le départ. — Les monts Huc et Gabet. — Van Putte et Ruysbroeck. — De nouveaux prisonniers. — Vacarme inusité. — L'alliance franco-thibétaine. — Un faux diable.

Que le lecteur veuille bien se rappeler notre situation. Depuis le 17 février, 1200 hommes commandés par le petit Amban nous retiennent prisonniers au col du Dam, à 5300 mètres d'altitude. Le 2 mars, deux hauts dignitaires arrivent de Hlassa et nous invitent à aller aussitôt conférer avec eux.

L'un est un lama haut gradé, l'autre un grand Amban ou chef civil. Le lama, drapé dans un magnifique costume en soie rouge, est le plus beau spécimen de type thibétain que nous ayons vu jusqu'ici. Il paraît assez âgé ; mais sa taille est encore bien droite, ses

yeux noirs ont une étrange vivacité, son nez n'est point écrasé, son teint est d'un bronze clair. Une seule chose le dépare, une longue barbiche dont les poils tressés en natte forment une sorte de queue de rat qui sautille drôlement chaque fois que le bonhomme remue le menton pour parler.

A gauche de ce lama se tient le grand Amban, vieillard paré du costume officiel de mandarin chinois, et dont la tête est à la fois si grosse et si ronde que, séance tenante, mes spirituels compagnons lui appliquent le nom de « tête de baudruche » .

Après l'échange des civilités préliminaires, ces deux personnages nous annoncent qu'ils viennent, le lama au nom du Dalaï-lama, l'Amban au nom du Wang-ié ou Nomakan, nous communiquer oralement les ordres de leurs chefs. D'après les lois du pays, nous disent-ils, aucun étranger ne peut traverser le Thibet, encore moins pénétrer à Hlassa. En conséquence, nous avons à rebrousser chemin ; des vivres et des animaux nous seront fournis à cet effet. On devine notre réponse. — « Jamais ! clame énergiquement Bonvalot. Voilà quinze jours qu'on nous serine cet air ! Le Prince et plusieurs de nos hommes sont malades ; s'il nous est permis de nous diriger vers

l'est, Batang et la vallée du Fleuve Bleu, trois mois nous suffiront pour atteindre la mer ; il nous faudra le double et plus pour retourner à Ili. Si vous n'avez rien d'autre à nous communiquer, trève de paroles, nous rentrons dans nos tentes pour aviser. »

Le lendemain le petit Amban vient chez nous, paraissant tout marri de l'incident de la veille. Comme nous tâchons de lui faire comprendre que les Thibétains ont tout intérêt à bien traiter le Prince, afin de se concilier l'amitié de la France, il nous répond qu'ils ne connaissent, eux, d'autres nations que les Russes, les Anglais et les Chinois. Force nous est donc de lui servir une petite leçon d'histoire et de géographie, et de lui apprendre que les Français, de concert avec les Anglais, ont pris Péking en 1860, ont enlevé depuis lors à la Chine la riche province du Tong-king, et que, par conséquent, il ne sont pas gens dont on puisse se moquer.

A la suite de cette communication, les deux vieux délégués nous font savoir qu'ils nous considèrent désormais comme leurs amis, mais que, n'osant prendre sur eux de nous permettre de nous diriger vers Batang, ils ont fait prendre de nouveaux ordres à Hlassa, d'où la réponse arrivera dans six jours.



THIBÉTAIN TENANT UN MOULIN A PIÈRES

Cette avance ne serait-elle qu'un leurre dont le but serait de nous immobiliser sur ces hauteurs glacées et d'avoir bon marché de nous lorsque le froid nous aura complètement exténués ? Pour m'en assurer, dans la journée du 4 je vais, en compagnie de Bonvalot, trouver nos adversaires, les priant de nous permettre du moins, en attendant les nouvelles de la capitale, d'aller camper dans un endroiit moins défavorable. A quoi les deux vieux répondent par un signe de dénégation. Je vois dès lors que nous ne l'emporterons qu'à la condition de servir tout chaud à ces entêtés un plat d'éloquence chinoise, et je m'écrie : « Comment ! vous vous dites grands chefs, et vous n'osez prendre sur vous la responsabilité d'une chose de si peu d'importance : vous nous feriez croire qu'en réalité vous n'êtes que deux esclaves affublés de beaux habits ! Vous nous appelez vos amis si c'est ainsi que vous traitez ceux à qui vous donnez ce nom, je plains bien vos ennemis ! Vous vous refusez obstinément à nous laisser partir d'un endroit où nous risquons de périr tous par l'intensité du froid, nous qui ne sommes pas faits à votre climat : que nous reste t-il donc, si ce n'est de rebrousser de quelques étapes en arrière, et de rejoindre l'expédition russe qui nous est signalée,

pour venir avec elle vous livrer bataille? »

Où les Russes se trouvaient-ils en ce moment, nous n'en savions rien. Ma catilinaire n'en eut pas moins un effet magique. Les deux délégués convinrent aussitôt que le lendemain, 5 mars, on préparerait les chevaux et les yacks, et que le 6, on se mettrait en route pour arriver en cinq ou six jours en un lieu plus chaud, où on attendrait les ordres ultérieurs.

En effet, le 5 mars, le petit Amban vient nous demander ce que nous désirons en fait d'animaux et de provisions. Nous demandons quinze chevaux et trente yacks, à joindre aux douze chameaux que possède encore notre homme de Kourla. On nous fournit en outre de la farine, des fèves et du riz. Bien plus, on tient tant maintenant à faire alliance avec la France, que l'on projette de conduire en secret le prince à Hlassa, afin d'en conférer avec le Wang-iè

6 *mars*. Impossible de partir aujourd'hui. Il est tombé une couche épaisse de neige: comment trouver sous cette couche le combustible (argols) nécessaire à une troupe de 1200 hommes? Vers midi, le petit Amban vient encore nous parler de la visite secrète à Hlassa. Voici le plan qu'il a imaginé. Le Prince, Abdullah

l'interprète, et l'un ou l'autre d'entre nous feraient semblant d'aller se divertir dans une lointaine partie de chasse. Dans un endroit convenu, on trouverait des chevaux préparés, on galoperait toute la nuit, on se reposerait le lendemain sous une tente isolée où l'on prendrait des déguisements thibétains, et,-le soir, on pénétrerait à Hlassa d'où l'on sortirait avant l'aube, après avoir conclu alliance offensive et défensive. Mais la démarche devait être tenue aussi secrète que possible, afin de ne pas se mettre à dos les autorités chinoises.

7 *mars*. Joyeux anniversaire ! J'ai aujourd'hui 38 ans, et nous quittons en magnifique équipage l'horrible passe du Dam. Naguère nous pensions qu'on en voulait faire notre tombeau ; aujourd'hui 1200 hommes s'empressent à nous aider au départ, comme autant de bons serviteurs. De plus, les provisions abondent, et, laissant aux Thibétains le soin de charger yacks et chameaux, nous avons enfourché d'excellents petits chevaux, alertes et nerveux.

Nous ne partons cependant que vers midi, parce que les yacks, dits domestiques, chargés de transporter nos bagages et ceux des chefs thibétains, sont d'une telle sauvagerie qu'il faut du temps, de la patience et de l'adresse

pour réussir à leur endosser leur fardeau. Chacun d'eux a le nez traversé par un anneau d'où pend une cordelette. On a fixé au sol, au moyen de piquets, un câble long et solide auquel les animaux sont attachés par leur cordelette. D'autre part, les charges ont été disposées à l'avance en deux paquets qui pèseront également sur les flancs du yack et seront fixées par une courroie passant sous le ventre. Après quoi, trois hommes se réunissent pour assujettir un seul animal. L'un des hommes couvre avec les mains les yeux de la bête ; les deux autres saisissent la double charge fixée dans le haut par un joug grossier, tâchent de la placer d'aplomb et d'un seul coup sur la croupe, et se hâtent de lier la ventrière. Si cette dernière opération n'est pas terminée en un clin d'œil, le yack se livre à des sauts si désordonnés que la charge culbute infailliblement.

Enfin, voici toutes nos bêtes chargées et ficelées, on dérape le grand câble, et on donne le signal du départ. Mais voilà qu'à peine libres les yacks partent à fond de train, beuglant, bondissant, et accompagnant chaque ruade de retentissantes pétarades. Quelques-uns parviennent à faire sauter en l'air les caisses et les sacs dont ils sont chargés ; mais la plupart,

après avoir exécuté une fantasia circulaire, reviennent frémissants vers nous, se heurtant comme des locomotives qui se tamponnent, écrasant sur leurs robustes flancs les pots et les marmites, et se forment enfin en un compact escadron. Les cavaliers thibétains, armés de longs fouets, profitent aussitôt de la circonstance, tourbillonnent en criant comme des aigles autour du bataillon cornu et le poussent vers une passe située à l'est du Nam-tso.

Après 45 lis de marche nous nous arrêtons sur les bords d'une petite rivière, à une altitude inférieure de 200 mètres à celle du Dam. En face de nous se dressent deux pics neigeux auxquels nous donnons les noms de Huc et Gabet, en souvenir des vaillants missionnaires qui seuls, dans les temps modernes, ont réussi à pénétrer dans Hlassa. Nous disons dans les temps modernes, parce que notre petit Amban qui naguère encore ignorait l'existence même de la France, connait parfaitement l'histoire de son pays, et nous en donne aujourd'hui une preuve vraiment extraordinaire. Il nous dit que jadis, alors que son pays n'appartenait pas à la Chine, les portes en étaient libéralement ouvertes aux étrangers. C'est ainsi qu'il y a cinq siècles deux savants des pays de l'Occident vinrent au Thibet. « Nous connaissons même

leurs noms, ajoute l'Amban ; l'un s'appelait *Van Putte* et l'autre *Luisbloeck.* »

Qui ne reconnaîtrait dans ce dernier nom — les Thibétains ne sachant guère prononcer la consonne *r* — l'immortel Ruysbroeck (Rubruquis), ce franciscain belge qui, au temps de saint Louis, fut envoyé en ambassade à la Cour des rois mongols, alors maîtres de toute l'Asie ? Quant au Hollandais Van Putte, ou Van de Putte on assure que la relation de son voyage existe encore à la bibliothèque d'Amsterdam.

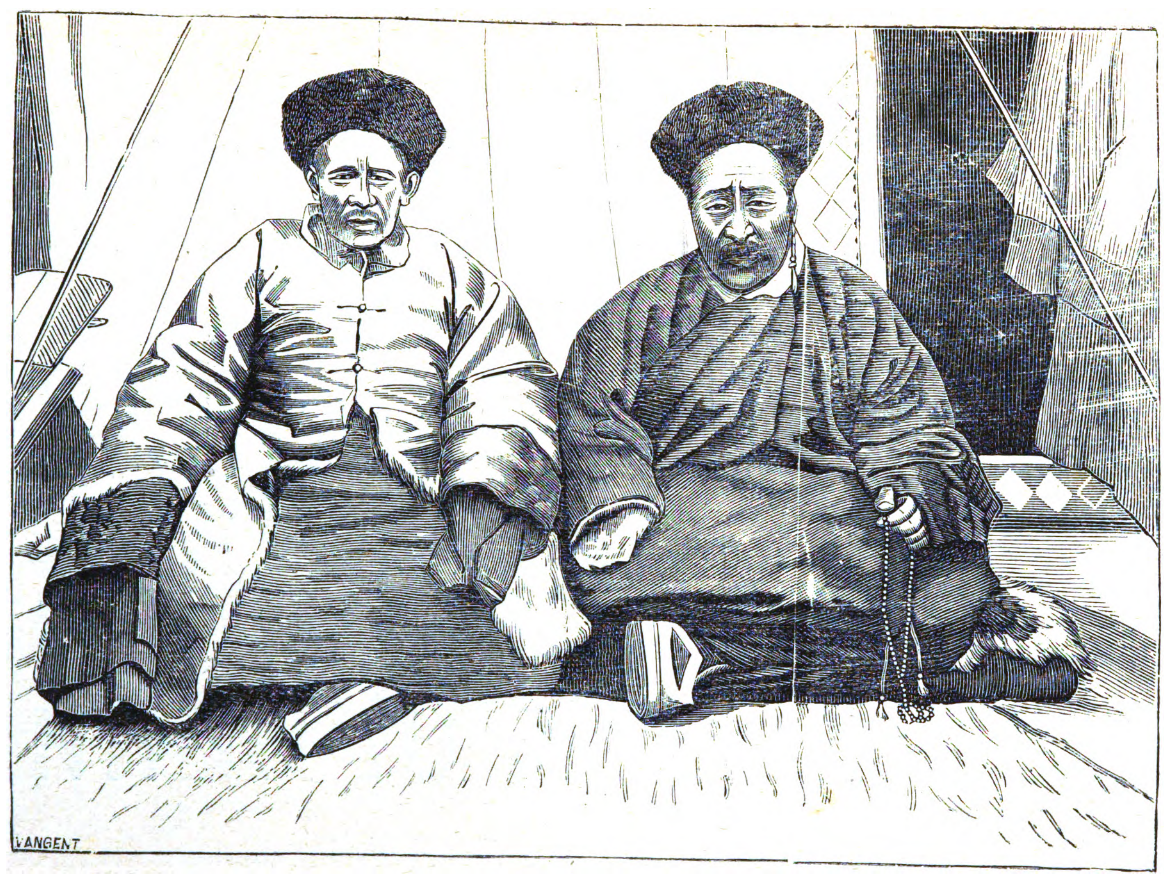
Reprenons notre récit. Le petit Amban nous a précédés au campement et, lorsque nous arrivons, nous trouvons sa tente dressée et un excellent repas préparé à notre intention. Les Thibétains de l'escorte en usent de même envers nos serviteurs. Ces procédés nous ravissent, mais nous étonnent beaucoup. N'y aurait-il pas anguille sous roche ?

Nous le croyons d'autant plus que, dès le lendemain, on parle de stopper. Pour nous y faire consentir, le petit Amban continue à nous bercer de l'espoir de pouvoir nous rendre incognito à Hlassa. Nous obtenons cependant de faire encore une étape : mais le lendemain, 9 mars, nos soupçons se changent en certitude, lorsque nous voyons le grand Amban et le

grand Lama, la queue de rat et la tête de baudruche, disposer le camp, faire dresser les tentes et monter la batterie de cuisine, comme si le séjour devait se prolonger indéfiniment. Nous voilà de nouveau prisonniers comme à la passe du Dam.

En conséquence, dans la soirée, mes compagnons me députent pour aller adresser aux trois chefs une interpellation bien poivrée. J'obtiens réponse sur trois points. Primo, il est presque certain que nous pourrons entrer à Hlassa, à la dérobée. Secundo, il est certain qu'avant le 25 du mois chinois (15 mars) nous recevrons réponse favorable pour notre voyage vers Batang. Tertio enfin, pour charmer les loisirs de l'attente, nous avons toute liberté d'aller chasser aux environs ; on nous fournira pour cela des hommes et des chevaux.

Le 11 *mars*, le Prince prend force photographies : des ustensiles de cuisines, des armes, des objets religieux, des lamas, et une femme qui était venue au camp pour y vendre des argols et du lait. Cette créature, prise d'abord de face, avait le visage tout barbouillé du fameux fard thibétain au sang de bœuf et noir comme de l'encre. Comme les tresses qui lui tombaient dans le dos étaient curieuses de forme et chargées d'une foule d'ornements, on voulut la photographier par derrière.



LES DEUX GRANDS AMBANS

La femme, parait-il, ne tenait pas à être portraiturée de ce côté-là ; car, à peine eut-elle vu l'objectif braqué sur son arrière-train qu'elle prit la fuite à toutes jambes.

Hier, jusque près de minuit, les lamas ayant marmotté des prières et fait un horrible vacarme au moyen de tambours et de castagnettes, notre Abdullah alla s'informer de la cause de ce vacarme. On lui répondit qu'il s'agissait, l'hiver allant finir, d'obtenir du beau temps et de gras pâturages d'où dépendait la prospérité de la nation Et notre petit singe d'interprète, aussi rusé qu'il est laid, de rire au nez de ces bons lamas et de leur dire : « Stupides gens que vous êtes ! prier : c'est bien ; mais quand on veut être exaucé, il s'agit de choisir le moment propice. Et c'est ce que vous ignorez. Venez me trouver demain, et je me charge, moi, de vous indiquer le jour favorable ! »

Aujourd'hui, Abdullah ayant consulté notre baromètre et y ayant lu *beau fixe*, a conseillé aux lamas de se mettre en branle. Et les pauvres gens de chanter, jusqu'au soir, de heurter l'un contre l'autre les plats en cuivre, les piquets en fer des tentes, les marmites, les clochettes des chameaux : un tintamarre si drôle que, nous-mêmes nous nous mettons de la partie et accompagnons de nos chants les plus joyeux les danses burlesques de nos braves

Thibétains.

Et voilà que le lendemain et les jours suivants il fait un temps superbe, tel que nous n'en avions pas eu depuis de longs mois ! Abdullah triomphait. — Et bien ! seigneurs lamas, s'écria-t-il, que dites-vous de nos prières ? Voyez-moi ce beau ciel ! Voilà de bonne herbe assurée pour vos troupeaux. La reconnaissance vous impose maintenant un strict devoir: vous allez donner à nos serviteurs quelques moutons bien gras et une large ration de genièvre ! — Et le drôle les obtint. Seulement, je défendis qu'il abusât ainsi une seconde fois de la bonacité des pauvres Thibétains.

Enfin, le 15 mars, au jour où l'on avait assuré qu'arriverait la réponse de Hlassa, nous sommes invités à dîner chez la Queue de rat. Serait-ce le repas d'adieu ?

Au cours du festin, aussi splendide que copieux, nos amphitrions — le petit Amban et la Tête de baudruche étaient présents — ne disent pas un mot de notre affaire. Enfin nous posons nous-mêmes la question et on nous répond par un grand discours. — « Nous sommes vos amis, et c'est pourquoi notre roi vous permet de traverser le Thibet pour gagner Batang. Mais, comme nous sommes soumis à la Chine, vous devez, pour ce faire, être munis de passeports chinois, afin que notre responsa-

bilité soit dégagée. Nous avons demandé ces pièces, mais elles ne sont pas encore arrivées. Prenez patience, cela ne peut tarder. En attendant, nous avons l'ordre de vous retenir.

— Oh, oh,! répondons-nous, voilà bien une autre histoire! Il y a quelques jours, vous nous affirmiez qu'aujourd'hui même nous recevrions permission de continuer vers Batang et vous ne parliez pas alors de passeport chinois. Vous ne tenez pas votre parole : nous tiendrons la nôtre; nous partons demain, et si les Chinois veulent nous tracasser, c'est notre affaire et non la vôtre. Vous vous dites nos amis : Voulez-vous, oui ou non, nous vendre à l'instant trente chevaux?

Les pauvres gens ahuris nous regardent et ne soufflent mot. Donc, adieu la fameuse visite à Hlassa, adieu l'alliance franco-thibétaine!

Au moment où nous sortons bien tristes de de la tente du vieux lama, Bonvalot se retourne par hasard et voit notre interprête Abdullah paraissant rire de notre déconvenue, de connivence avec les Thibétains, et esquissant à notre adresse le pied de nez cher aux gamins de Paris. Ce poltron madré — nous le sûmes plus tard — voyant les choses tourner mal à notre égard, avait manœuvré pour entrer dans les bonnes grâces de nos adversaires, et aurait eu certainement la vie sauve au cas où les Thibé-

tains nous auraient massacrés. D'une telle lâcheté à une trahison, la distance n'était pas grande. Qui sait si Abdullah n'est pour rien dans les tracasseries qu'on nous suscite depuis un mois ?

Pauvre faux diable ! Bonvalot s'élance vers lui, avec une furia toute française, et, devant tous les Thibétains effarés, lui administre une raclée comme mortel n'en reçut jamais sans avoir bras et jambes cassés.

Cette scène, non inscrite au programme, nous fut très utile. A peine avions-nous regagné nos tentes que Bonvalot m'envoie faire une dernière sommation pour l'achat immédiat de chevaux. Je m'aperçois bien vite que les Thibétains sont effrayés de la contenance de notre chef. J'en profite pour renchérir encore et dire que ces Français sont les gens les plus aimables du monde, mais que, lorsqu'ils se croient joués, ils ne reculent jamais devant leur propre mort et savent la faire payer chèrement. — « En quelques jours, ajoutai-je, il nous est facile de rejoindre l'expédition russe : vous apprendrez alors ce que peuvent des Européens poussés à bout ! »

Aussitôt on me promet yacks et chevaux pour le lendemain. Preuve manifeste que l'histoire des passeports n'était qu'un truc dont la raison d'être nous sera connue pientôt.

CHAPITRE XVII

Diplomatie thibétaine. — La passe Shan-shan. — Effets d'une énergique démonstration. — Faux départ. — La polyandrie chez les Thibétains. — Les présents du Dalaï-lama. - Une émouvante séparation.

15 *mars*. De bon matin je cours chez l'Amban, afin de le terrifier à nouveau et de l'amener à tenir la parole donnée la veille.

— Je viens ici en secret, lui dis-je. Aux belles promesses d'hier, le Prince et Bonvalot ne croient pas. Leur irrévocable décision est d'aller se joindre aux Russes. « Préparons nos armes, ont-ils dit, et prouvons que nous ne sommes ni Thibétains, ni Chinois, mais Français. » Sachez-le bien, Amban, les Français n'ont qu'un cœur avec les Russes. Si, lorsque nous les aurons rencontrés, le général Piedtsof et ses hommes apprennent comment vous avez

traité leurs amis français, les représailles seront terribles. Toutes vos finesses ne vous serviront de rien contre des gens convaincus que vos promesses ne sont que mensonges. Nous seuls pouvons vous tirer de ce mauvais pas, car une simple lettre du Prince adressée au général russe vous assurerait la bienveillance de ce dernier. Mais cette lettre, vous ne méritez pas que le Prince l'écrive. Réfléchissez, il en est temps !

Après avoir débité ce speech ronflant. j'allais me retirer, admirant comment les circonstances peuvent rendre un homme éloquent, lorsque l'Amban me retint. Enfin, *habemus confitentem reum*, le coupable avoue et me confie qu'en réalité :

1º On avait toujours cru à Hlassa que l'expédition russe, partie deux mois avant nous de la frontière sibérienne. serait arrivée pendant notre séjour au Col du Dam ou ici ;

2º On ne nous avait retenus et on n'avait parlé d'une alliance franco-thibétaine que pour user ne notre influence près des Russes, afin que rien ne fût tenté par ces derniers contre Hlassa ;

3º Enfin, maintenant qu'on ne sait ce qu'est devenue l'expédition russe, si l'on désire nous garder encore quelques jours, c'est pour don-

ner au Dalaï-lama et au Wang-iè le temps de nous envoyer des présents, en témoignage de commune amitié.

Je reviens à la tente, en me grattant l'oreille. Décidément, ils étaient à la fois diplomates, poltrons et bonnes gens, ces Thibétains que nous avions pris pour des êtres stupides, intraitables et méchants.

16 mars. On décide que le départ aura lieu demain, à l'effet de chercher un bon campement, où nous attendrons les fameux présents. En compagnie de Bonvalot, je me rends chez les chefs, et, à ces gens qui feignent d'ignorer les routes de leur propre pays, nous montrons sur une carte le chemin à suivre pour arriver à Tandji, où nous savons qu'il fait plus chaud et que le bois de chauffage est abondant.

Bientôt après, je suis inviter à me rendre seul à la tente du vieil Amban, où arrivent ensuite le vieux lama et le petit Amban. Là se passe une comédie qu'en envierait un théâtre européen. On a éloigné soigneusement tous les curieux, et la tente est gardée à distance par des serviteurs fidèles.

Le vieil Amban débute sur un ton pathétique.

— »Vous êtes de braves gens, des hommes au cœur droit, nous l'avouons, car, depuis votre arrivée parmi nous, vous n'avez suivi qu'une



THIBÉTHAIN PORTEUR DE PETITES CHAPELLES OU PHYLACTÈRES

seule ligne, vous n'avez eu qu'une parole, toujours la même : partir pour Batang et la Chine. Aussi voulons-nous jurer avec vous une amitié éternelle. Les Anglais, nos ennemis, s'obstinent à vouloir forcer nos frontières du sud. Ne pourriez-vous nous procurer de bonnes armes européennes, que nous solderons à tel prix qu'il vous plaira de fixer ? »

Que répondre à une proposition de ce genre ? Refuser ? C'était nous condamner à une mort presque certaine, puisque c'était agir non en amis, mais en ennemis; et mériter d'être traités en conséquence. Accepter ? Que diront les Anglais ? Il est vrai que ceux-ci, nous en eûmes la preuve plus tard, ont naguère vendu des armes perfectionnées aux Pavillons noirs, les ennemis de la France en Cochinchine. Et puis, nous trouvant dans l'impossibilité matérielle de tenir notre promesse, nous eussions menti. Je réponds donc que je vais en référer à mes compagnons et que tout ce que peuvent faire des amis, nous le ferons.

A cette déclaration, peu compromettante cependant, les deux vieux dignitaires se lèvent, riant comme des enfants, et je vois le moment où, bras dessus bras dessous, ils vont exécuter un pas de danse. Ils se croient désormais en état d'arrêter tous les Anglais qui oseront se

présenter à la passe de Sikkim.

En témoignage de notre bonne volonté, nous envoyons bientôt après un revolver, un berdan russe et des munitions appropriées. En retour, on nous promet qu'on partira dans deux jours pour un endroit plus chaud.

18 *mars*. On part vers 11 heures et on campe, après 23 lis de marche, à Tatgerouwa, où le froid est plus supportable. Hier nous avions encore 25 degrés sous zéro. Notre caravane est d'un aspect grandiose. Nous avons deux cent cinquante yacks et deux cents chevaux. Les chefs et lamas, somptueusement vêtus de soie rouge ou jaune, sont escortés par plus d'un millier de serviteurs portant des enseignes, des fusils et des lances.

Le 19, nous faisons l'ascension de la passe Shan-shan. Quelles montures admirables, ces petits chevaux thibétains ! Ils font aisément leurs trois lieues à l'heure, par cette rampe si escarpée, et semblent s'exciter eux-mêmes en agitant leur collier garni de grelots. Dans les endroits où abondent les quartiers de roc, ils bondissent de l'un à l'autre avec l'adresse et la sûreté d'une chèvre. Mais il faut alors leur laisser toute liberté de bride, si l'on ne veut pas s'exposer à des chutes dangereuses.

Le 20, le temps est si mauvais que notre

chamelier de Kourla voit expirer trois de ses animaux. Nous parvenons à 5500 mètres d'altitude, descendons le lendemain à 4800, et campons enfin en un endroit si mauvais que Bonvalot, très mécontent, interpelle le petit Amban : « Est-ce là le bon campement que vous nous aviez promis, pour y attendre en paix les présents de Hlassa ? Vous feriez mieux de garder ces présents et de nous laisser continuer seuls notre voyage ! »

Nous joignons nos protestations à celles de Bonvalot, dans l'espoir un peu machiavélique que les deux vieux dignitaires, fatigués de voyager à nos trousses en une saison si rigoureuse, nous laisseront libres de nous tirer nous-mêmes d'affaire.

Mais ces gens tiennent ferme et reviennent de nouveau sur la question des passeports chinois. On voit que ces pauvres Thibétains ont une peur atroce des Célestiaux. Le 22 mars, après une séance assez orageuse, il est convenu :

1° Que nous allons descendre de trois journées vers le sud ; que, parvenus à un bon campement, nous y attendrons pendant sept jours encore les présents et les ordres du Dalaï-lama ;

2° Qu'après l'arrivée des présents, nous ne suivrons pas, pour sortir du Thibet, la grande

route de Hlassa-Batang, à cause des postes militaires chinois qui la gardent, mais bien une route détournée et connue des seuls Thibétains.

Va pour cet arrangement ! Et cependant, le 23, on reste en place. Le 24, Bonvalot impatienté envoie un homme porter aux chefs thibétains sommation d'exécuter leur promesse. Nous prend-on, fait-il dire, pour des chameaux qu'on peut conduire par une ficelle passée dans le nez ! Si, dans une demi-heure, les yacks ne sont pas chargés, nous tirons sur vos bêtes !

La demi-heure se passe, et le camp reste immobile. Nous envoyons un second ultimatum d'un quart d'heure de répit encore, puis un autre de cinq minutes. Et rien ne bouge !

C'était trop pour le sang bouillant de mes amis français. Sur l'ordre de Bonvalot, les trois Européens et Achmed sortent de la tente armés de carabines et munis d'une poignée de cartouches. A plusieurs centaines de mètres, les yacks et les chevaux paissent tranquillement.

— En joue, feu ! — Nous tirons chacun quatre coups : quatre yacks et trois chevaux roulent foudroyés. — Halte, cessez le feu !

Et maintenant, que va-t-il sortir de cette démonstration ? Tous les Thibétains, chefs,

lamas et serviteurs sont aux portes de leurs tentes et, terrifiés, se demandent tous bas comment, à une telle distance, on a pu abattre en dix secondes tant et de si gros animaux. Notre interprète, pâle de terreur, a fui chez l'Amban. Jamais il n'eût pensé que, pour forcer les indigènes à nous laisser partir et sauver ainsi notre vie menacée, nous en serions venus à une telle extrémité. Le lâche tremble pour sa vilaine peau et ne veut pas être enveloppé avec nous dans une catastrophe qu'il croit imminente.

Heureusement, l'effet produit fut tout autre. L'Amban épouvanté déclare que ce jour mémorable sera décompté de dix que nous avions promis d'attendre encore, et qu'on va partir dès le lendemain. *All right!* faisons-nous répondre, en offrant le prix des animaux fusillés. Qui sait? Si, dans les premiers moments de notre captivité de quarante jours, nous avions montré la même énergie, peut-être serions-nous déjà bien loin sur la route de Batang.

Le 23 *mars*, la caravane s'ébranle, mais s'arrête après 20 lis de marche. Aussi lorsque le petit Amban nous invite, comme d'ordinaire, à dîner sous sa tente, nous refusons catégoriquement. Le bon jeune homme interloqué nous

fait dire que personnellement il n'est pour rien dans nos misères, et qu'il jure par Bouddha que les Thibétains n'ont nulle intention de nous tromper. — Amen ! faisons- nous répondre par notre Abdullah.

Le lendemain, encore un faux départ, une étape de 30 lis seulement. Par contre, nous apprenons, à n'en pas douter, qu'un homme de confiance a été envoyé à Hlassa pour annoncer que, fatigués et malades comme nous le sommes presque tous, nous refusons d'attendre plus longtemps. Décidément, la logique à coups de fusil a du bon, dans certaines circonstance.

Hélas ! Voici que la neige se met de la partie, et nous oblige à stopper jusqu'au 2 avril, en un endroit nommé Nigou, à 4400 mètres d'altitude. Le froid est si pénétrant que les Thibétains eux-mêmes en souffrent et que plusieurs en sont malades. On emploie le temps de ce repos forcé à mettre en ordre les peaux d'animaux conservées pour les collections, à réparer selles, brides, tentes et ustensiles, enfin à nettoyer et fourbir les armes.

Nous allons aussi visiter une agglomération de tentes thibétaines, établies à peu de distance de notre campement. Nous y constatons que le nombre des femmes est de beaucoup infé-

rieur à celui des hommes. Le petit Amban, à qui nous manifestons notre étonnement a cet égard, renchérit encore en affirmant que d'ordinaire, dans ces parages, une seule femme est possédée par quatre ou cinq maris. Quelle horreur ! disons-nous. — Et le brave homme, pour excuser ses compatriotes, nous explique que, non loin d'ici, se trouve un camp chinois dont les officiers s'achètent à haut prix des femmes thibétaines, les Chinoises ayant défense formelle de pénétrer au Thibet. D'où il arrive que l'article femme, étant rare sur le marché, atteint un prix si élevé que les pauvres Thibétains doivent se cotiser à plusieurs pour acheter une épouse commune. Il est vrai que si l'un des quatre ou cinq associés parvient à gagner assez d'argent pour rembourser à ses compagnons leurs parts d'action, il a le droit de les éliminer et d'entrer seul en possession de l'objet. « Ce qui est fort bien, ajoute naïvement notre Amban, car, de cette façon, le Thibétain qui veut avoir une femme pour lui seul travaille de toutes ses forces et ne fait point de dépenses inutile. » Et voilà la belle morale de ce Bouddhisme si vanté en Europe !

2 *avril* Hourra ! Les présents qui nous sont destinés viennent d'arriver de Hlassa avec, ce qui vaut mieux, des lettres nous permettant

de gagner Batang, non par la route ordinaire, mais par un chemin détourné, inconnu des Européens et des Chinois eux-mêmes.

Aussi, les trois chefs, la figure largement épanouie, viennent-ils nous inviter à un diner d'adieu, au cours duquel nous apprenons une foule de choses nous donnant la clef de la conduite des Thibétains à notre égard.

On sait que le Thibet est tributaire de la Chine. En ces dernières années, des démêlés ayant surgi entre les Anglais, maîtres des Indes, et le Thibet, au sujet des frontières méridionales de ce pays, un ambassadeur chinois avait été récemment envoyé par son gouvernement à la passe du Sikkim qui, des Indes, mène au Thibet. Or cet ambassadeur était revenu à Hlassa, fort déconfit de son entrevue avec les Anglais, précisément au moment où nous étions tenus dans cette captivité dont nous ne cessions de nous plaindre. Les Thibétains tenant toujours à pouvoir opposer à leurs divers ennemis la fameuse alliance franco-thibétaine dons nous avons déjà parlé, on avait soigneusement caché notre présence à l'ambassadeur qui, lui, nous eût probablement fait arrêter pour tout de bon. Et c'est en vertu du même principe qu'on allait maintenant nous expédier vers Batang par un chemin connu des

seuls Thibétains, qui le suivent souvent pour faire la contrebande du thé. De cette façon, nous arriverions à Batang, sans que les autorités chinoises de cette ville pussent se douter de l'aide fournie par les Thibétains. On devait nous donner pour guide un lama parlant le chinois et porteur d'un édit enjoignant à tous les Thibétains, civils et religieux, d'avoir à aider et défendre les bons amis du Dalaï-lama.

Nous apprîmes encore que si nous n'avions pas pu pénétrer à Hlassa, comme la chose avait été sincèrement décidée, c'était non seulement à cause des Chinois, mais encore et surtout par crainte des Anglais. Ceux-ci avaient eu vent de l'expédition russe du général Piedtsof, se rendant au Thibet par le nord, et avaient fait déclarer aux autorités de Hlassa que si un seul étranger était admis dans cette ville, eux aussi voulaient obtenir la même faveur, fût-ce par la force.

Somme toute, si les Thibétains avaient parfois tergiversé à notre égard, c'était par cas de force majeure. Soumis aux Chinois qu'ils détestent, ils ont encore à craindre les Russes au nord, et les Anglais au midi. Si finalement ils ont triomphé de leur indécision, c'est que notre feu de peloton sur leurs animaux les avait effrayés, d'autant plus qu'ils tenaient mordicus à rester nos amis.

On ouvrit ensuite les coffres contenant les présents du Dalaï-lama, présents dont la valeur atteignait au moins sept à huit mille francs. Nous y trouvâmes de tout ; vêtements de grand luxe, coutellerie indigène, colliers en pierreries, bagues, vases, sabres, pelleteries, etc.

En retour, nous offrîmes au Dalaï-lama une montre en or ; au roi, une montre en argent et une carabine. La Queue de rat, la Tête de baudruche, le petit Amban, les quatorze petits chefs furent largement récompensés de leurs bons offices. Je fus chargé par le Prince d'aller remettre ces cadeaux à qui de droit. Jamais ces bons Thibétains n'avaient vu semblables merveilles. Ils me serraient les mains, se grattaient derrière l'oreille et tiraient tous ensemble, en clignant les yeux, leurs langues rouges et pointues.

Restait, le 3 avril, à régler le compte de nos divers serviteurs. Tong-Kia, le cuisinier, Abdullah, interprète, et le brave Achmed se décidèrent à nous accompagner jusqu'à la mer. Le chamelier de Kourla fut payé libéralement, ainsi que les hommes de Tcharkalik. Le départ de ces braves gens fut navrant. Ils sanglotaient, se jetaient à nos genoux, et s'offraient à nous accompagner jusqu'au terme du voyage, même sans salaire. Nous dûmes nous raidir

contre l'émotion qui nous étreignait. Pendant six longs mois, ces hommes avaient souffert avec nous, sans se plaindre jamais, et deux de leurs frères, Niaz et Nimatche avaient succombé, victimes de leurs dévouements. Mais les survivants avaient femme et enfants : comment et à quel prix aurions-nous pu les rapatrier dans la suite?

CHAPITRE XVIII

Fin de notre captivité. — L'Ouritchou. — Un lama contemplatif. — Tsatang. — Combat contre un ours. — Le Poptchou. — Une situation périlleuse. — Un feu de joie. — Un village thibétain. — Une lamaserie. — Campement d'Aio.

4 *avril*. Jour à jamais mémorable ! Nos quarante-sept jours de captivité sont terminés : nous partons pour la Chine, le Tong-King et l'Europe. Comme le devoir nous le commande, nous allons faire nos adieux aux chefs grands et petits. Le petit lama et le grand Amban nous donnent, pour la conduite à tenir en route, des conseils paternels. — Vous rencontrerez des gens sauvages, voleurs et sans éducation : soyez patients, car ils n'ont jamais vu d'étrangers. Nous allons prier et faire prier, afin qu'aucun malheur ne vous arrive. De votre côté, n'oubliez pas vos amis du Thibet !

Je dois à la vérité de déclarer que ces amis nous avaient longtemps fort ennuyés. Mais, aujourd'hui, leurs bons sentiments paraissent si sincères, que nous en sommes profondément touchés. La *Queue de rat* pleure à chaudes larmes, et tous les serviteurs, lamas et soldats, viennent nous saluer en se prosternant jusqu'à terre.

Rien n'a été épargné d'ailleurs pour assurer le succès de notre expédition. Nous avons quinze chevaux, vingt moutons, de la farine, du riz et du beurre. En route maintenant, droit vers l'est : nous en avons pour huit mois encore !

Le 5 *avril*, nous arrivons à un large cours d'eau, l'*Ouritchou*. Carte en main, nous constatons que notre ligne de voyage devra couper beaucoup d'autres rivières et de nombreuses chaînes de montagnes se dirigeant invariablement, les unes comme les autres, du nord au midi. La perspective n'est pas gaie ; mais, sans nous mettre au niveau de César devant le Rubicon, nous disons comme lui : *alea jacta est*, ce qui veut dire, pour ceux qui ne savent pas le latin : en avant, advienne que pourra !

Le lama qui nous sert de guide est Chinois de naissance. A l'âge de cinq ans, il était venu

au Thibet avec son père, et celui-ci étant mort peu après, l'enfant avait été recueilli dans une lamaserie. Nos conducteurs de *koutasse* (yacks), au nombre de huit, sont de braves Thibétains alertes à la besogne et toujours gais.

Le froid n'est plus pendant la nuit que de 12 degrés sous zéro et durant le jour, la chaleur monte jusqu'à 20 degrés. Aussi, le 6 avril, au passage d'un affluent de l'Ouitchou, la glace se brise sous mon cheval et je prends un bain que Kneipp eût peut-être recommandé, mais que je trouve fort désagréable.

Un peu plus loin, au flanc à pic d'une gorge rocheuse, nous voyons, accrochée comme une cage d'oiseau, une maisonnette blanchie à la chaux, à laquelle donne accès une passerelle jetée du faîte d'un rocher. C'est, nous explique-t-on, la demeure d'un lama contemplatif qui habite là, seul, entre le ciel et la terre. Le saint personnage ne sort que très rarement et vit des aumônes qui lui sont portées en échange de ses prières. Pauvre diable : s'il faisait cela pour le Bon Dieu ! En tout cas, s'il est vraiment homme de prière, les distractions ne doivent guère le gêner, là haut !

Nous campons à Tsatang, près d'une agglomération de tentes dont les habitants s'em-

pressent de venir aider nos gens. L'altitude n'étant plus que de 4000 mètres, la température est devenue plus clémente. Aussi, sauf le lama guide et deux petits chefs qui dorment comme nous sous une tente, nos autres gens reposent-ils à la belle étoile, n'ayant d'autre abri que leurs fourrures. Le camp est d'ailleurs disposé pour la nuit d'une façon spéciale, par crainte des loups, très nombreux en ces parages. Le centre est occupé par les deux tentes et le petit troupeau de moutons autour duquel s'étendent les conducteurs de yacks. Une corde, fixée au sol par des piquets, entoure le groupe central ; à cette corde sont attachés des chevaux ; les yacks, maintenus de même, forment la dernière enceinte.

Les conducteurs de ces derniers animaux sont d'une voracité inimaginable. Il faut voir comme ils expédient ce que nous leur abandonnons d'un mouton fraîchement sacrifié : pieds et intestins sont dévorés crus, après un lavage très sommaire. Quant à la tête, sans même se donner la peine d'en enlever la peau, ils l'exposent au feu d'argol, afin d'en brûler la laine, et l'attaquent ensuite à belles dents.

Le 7 *avril*, nous sommes témoins d'un formidable combat entre Achmed et un ours. Nous suivions un étroit sentier resserré entre l'Ou-



TOUS LES CHEFS VENUS DE HLASSA

ritchou et des montagnes a[illegible]bruptes. Soudain, à 200 mètres de nous, sur la ran[illegible]pe qui s'élève à notre droite, apparaissent deux [illegible]urs gigantesques fixant sur nous leurs petits ye[illegible]x roux, et montrant des crocs d'une respectable lon-gueur. Saisir une carabine et monter à l'assau[illegible]t, c'est pour le Prince l'affaire d'un mouvement. Mais avant qu'il parvienne à bonne portée, il se trouve essoufflé à rendre l'âme. Achmed, pour qui semblable ascension n'est qu'un jeu, arrive aux côtés du Prince, prend la carabine qui lui est tendue et court aux ours. Malheureurement, le chien de l'arme n'est qu'au cran d'arrêt. Achmed, qui n'y comprend rien, a beau presser la détente : le coup ne part pas. L'intrépide Torcoman fait donc feu de son revolver. Un ours est atteint, l'autre fuit. Le monstre blessé fond en beuglant sur son adversaire. Loin de reculer, Achmed tire son sabre et en joue à deux bras sur la tête et le muffle de la bête. Fatalité ! la lame se brise. En deux bonds, l'indomptable chasseur est près du Prince, se fait expliquer le fonctionnement de la carabine et retourne au combat. Mais l'ours, trouvant sans doute la rencontre dépourvu de charmes, a détalé en trottinant, pour rejoindre son compagnon et disparaître.

Quittant bientôt les bords de l'Oritchou,

nous suivons ceux de son confluent le Pop-tchou, et campons à Natiédim, où vivent de nombreux pâtres très riches en moutons. Ils possèdent également la fameuse chèvre noire du Thibet, dont la soyeuse toison est si prisée en Europe.

Le 8 *avril*, nous remontons à 5250 mètres, puis, nous enfilons des ravins si enchevêtrés que nous comprenons parfaitement comment cette route est inconnue des Chinois ; sans un bon guide, jamais on ne sortirait d'un tel labyrinthe.

Le lendemain, plusieurs de nos chevaux commencent à boiter. C'est que la route pierreuse use leurs sabots qui ne sont pas ferrés. Nous avons une provision de fers à cheval, il est vrai ; mais ces bêtes ont la sole si dure qu'il est presque impossible d'y faire entrer un clou.

Vers midi, un aigle énorme, effrayé par le bruit de notre passage, s'envole de l'aire qu'il avait établie au sommet d'un roc presque vertical. Confiant aussitôt mon cheval à un gardien je gagne le faîte, non sans difficulté, et recueille deux gros œufs que je place dans un mouchoir fixé entre mes dents. Mais comment descendre ? Les saillies qui m'ont servi d'escalier sont si étroites que je ne puis me retourner

sans risques de dégringoler de trente mètres au moins de hauteur. Mes grosses bottes ne mordent pas le roc. Je me décide finalement à les enlever, et, pieds nus, je ne descends d'une jambe qu'après avoir trouvé pour l'autre un solide point d'appui. Je parviens ainsi à toucher le sol, sans m'être rompu ni bras, ni jambes. Mais hélas ! mon dévouement à la science ne m'a valu que deux œufs d'aigle déjà couvés, une bonne suée et quelques minutes d'une anxiété fort légitime. On ne m'y reprendra plus !

Cette journée et les suivantes, nous traversons une foule de petits cours d'eau, affluents des grands fleuves de la Birmanie et de l'Indo-Chine, et dont les bassins sont séparés par des hauteurs allant du nord au sud, nous obligeant ainsi, je l'ai dit déjà, à les couper à angle droit dans notre marche vers l'est. Depuis le col du Dam, nous avons de la sorte franchi quinze chaînes de montagnes, et, d'après nos guides, quatre-vingts autres nous attendent encore, avant Ta-tsien-lou. Ces montées et ces descentes nous éreintent ; mais nos Thibétains, qui vont cependant à pied toute la journée, escaladent tout cela et dégringolent en chantant et en sifflant, comme des écoliers en vacances.

Le 13 *avril*, pour la première fois depuis six

mois, nous trouvons, dans des creux abrités par des rochers, un peu d'herbe et des broussailles déjà bourgeonnantes. Nous qui ne connaissions plus de longue date que le misérable chauffage à l'argol, nous nous amusons comme des enfants à faire, au moyen de ces broussailles, un immense feu de joie.

Le lendemain, nous partons de très bonne heure, dans l'espoir de parvenir le même jour au village de *Sok* où, d'après les ordres de Hlassa, on doit nous fournir d'autres animaux et de nouveaux conducteurs. Bientôt se présente une montagne si haute que l'ascension nous prend près de quatre heures. En revanche, la descente s'effectue en moins de vingt minutes. Mais quelle descente ? Voici la seconde fois que je traverse toute l'Asie de part en part. En aucun endroit je n'ai vu rien de si effrayant que cette route plongeant presque à angle droit. Ce n'est plus une marche : on roule, on glisse, on tâtonne des pieds et des mains, on s'accroche à toutes les saillies, les yeux fascinés par cet abîme béant qui semble vous attirer. Les chevaux et les yacks, habitués à de semblables passages, s'en tirent en glissant des quatre pieds ensemble, ou encore en s'accroupissant sur l'arrière-train en guidant leur descente rapide au moyen des pieds

de devant dont ils frappent le sol alternativement. Deux malheureux yacks ne réussissent pas à cette manœuvre et vont se briser au fond de la vallée !

Cet exploit accompli, nous arrivons au village de *Sok*, un vrai village composé de maisons, une merveille pour des gens qui depuis plus de six mois n'ont vu que le désert et des tentes. Nous nous croyons déjà en pays civilisé, d'autant plus que le village en question est adossé à un roc énorme au sommet duquel se dresse, comme un nid d'aigle, une superbe lamaserie faisant briller aux rayons du soleil sa coupole dorée, et découpant nettement sur l'azur du ciel ses murailles blanches percées de fenêtres coloriées.

On dit que les choses les plus belles, vues au microscope, sont affreuses. Hélas ! nul besoin de cet instrument pour constater que le village de *Sok* qui de loin nous avait enthousiasmés, est d'une saleté incomparable et d'une construction grotesque. Chaque maison, bâtie en bois et en terre battue, se compose d'un étage et d'un rez de-chaussée. L'étage sert d'habitation aux maîtres ; le rez-de-chaussée est réservé aux domestiques et aux animaux. Des chiens faméliques et des porcs galeux encombrent les abords de ces taudis et vivent —

comment dire cela honnêtement ? — et vivent des immondices tombant librement de l'étage.

L'auberge mise à notre disposition est du même genre. Et cependant, si infecte qu'elle soit, l'isolement dans lequel nous avons vécu pendant si longtemps fait que tout nous intéresse et nous étonne : les murs en torchis, le feu de bois de sapin, les chiens, les chats, et même ce hardi moineau qui, dans tout l'hémisphère boréal, est l'inséparable compagnon de l'homme fixé à demeure et vient, avec l'impertinence que l'on sait, picorer à nos pieds les miettes de pain.

Les habitants de *Sok* ne sont pas que pasteurs, mais aussi un peu agriculteurs. Partout où se présente sur le flanc des montagnes un coin de terre pas trop incliné, on y cultive une orge barbue dont le grain, grillé et moulu, est mêlé au thé, pour en faire une sorte de soupe.

Le chef de la lamaserie a envoyé deux hommes chargés de nous souhaiter la bienvenue et de nous offrir un présent de riz, moutons, genièvre, laitage et bonbons chinois à l'huile de lin. De plus, en exécution des ordres de Hlassa, on nous promet six chevaux de rechange et soixante yacks. Un lama du couvent nous escortera pendant cinq jours.

Nous consacrons la journée du 6 avril au repos et à la visite de la lamaserie. Elle est

peuplée de 5000 lamas, mais ne gagne pas à être vue de près, car, sous le rapport de l'infection et de la saleté, les cellules des moines l'emportent encore sur les masures du village. Une sorte de chemin de ronde entoure le monastère. C'est là que les gens dévots accomplissent des pélérinages circulaires, font des prostrations à chaque pas, allument des bâtonnets d'encens, dressent des perches garnies d'inscriptions et de formules pieuses, et font tourner les fameux moulins à prière si bien décrits par M. Huc.

Vers le soir nous réglons le compte des braves gens qui nous ont servis depuis dix jours et qui sauf le lama-guide, vont retourner chez eux. On leur paie 40 onces de salaires et 100 roupies anglaises de pourboire. Alors se passe un incident drôlatique. Le plus âgé de la bande monte à la lamaserie, afin d'y échanger les 40 onces de salaire en argent brut contre des roupies anglaises, ou de la monnaie d'argent thibétaine. Peu après, il revient éploré, disant que l'économe du monastère a pesé les quatre lingots et n'a trouvé pour le tout qu'un poids de 12 onces. Nous engageons notre homme à retourner près du lama voleur ; mais le pauvre Thibétain n'ose s'y résoudre, persuadé qu'au lieu d'argent on lui donnera des coups de bâton. Force m'est donc d'aller trouver



SAUVAGE THIBÉTAIN QUI CONDUIT NOS YACKS

moi-même l'économe infidèle et de lui faire rendre gorge. Nous échangeons nous-mêmes les 40 onces restituées contre des roupies, et voilà nos conducteurs de yacks au comble de la joie : jamais ils n'ont été si riches ! Leurs deux chefs reçoivent en plus, et chacun, une loupe, une paire de ciseaux, un canif, une pièce d'or, un mouchoir, deux roubles russes et dix onces d'argent. J'avoue que si nous agissons de la sorte, ce n'est point par pure générosité, mais pour que, la renommée de nos largesses gagnant de proche en proche, on s'empresse de nous venir en aide.

Le 16 *avril*, le chargement des yacks nous prend beaucoup de temps, parce que la rivière *Sok* que nous avons à franchir étant en grande partie dégelée, les caisses et ballots doivent être fixés solidement, non sur les flancs des animaux, mais tout au haut de leur échine. C'est pour le même motif qu'au passage de la dite rivière j'ai bien soin d'exécuter la manœuvre bien connue en Orient, à savoir : s'asseoir à la tailleur sur le sommet de la selle. Le Prince et Bonvalot n'ayant pas eu la même prudence, ont pris jusqu'au dessus des genoux un bain glacé dont ils ne paraissent nullement enchantés.

Au delà de cette rivière, nous pénétrons dans une superbe vallée. Au baiser du soleil printanier, une herbe nouvelle a surgi entre

les mamelons ; la mousse verdit aux flancs des roches : des miliers de petits oiseaux gazouillent dans les massifs de genévriers. Enfin, vers midi, la chaleur devient telle que, pour la première fois depuis sept mois, nous suons à grosses gouttes, au point qu'il nous faut endosser nos frais habits d'été. Aussi sommes-nous d'une gaieté folle et chantons-nous à gorge déployée, en trottinant sur nos incomparables chevaux thibétains. Celui que je monte, un étalon blanc nomme neige, gravit les hauteurs avec l'agilité d'une chèvre, et les descend au grand trot, avec une telle douceur d'allures que je pourrais me croire porté sur un fauteuil moelleux.

Au campement d'Aio — 3.700 mètres d'altitude — nous trouvons des tentes dressées à l'avance, du bois fendu, du fo'n pour nos bêtes et du lait d'un parfum si exquis que nous en faisons une véritable débauche. Nous sommes tous bien maigres et bien faibles ; mais à ce régime pastoral nos estomacs détraqués se retapent, nos forces reviennent, et nous qui pendant si longtemps avons dù renoncer à la consolation du voyageur et du marin, le tabac, nous fumons maintenant avec délices d'innombrables pipes. Nous voilà dans un autre monde, avec un sang nouveau coulant dans nos veines. Cela durera-t-il?

CHAPITRE XIX

Village de Soutu. — Village de Retchimdo. — Une tempête de neige. — Les monts Kaila. — Nouvel exploit d'Achmed. — Dépravation des Chinois. — Musique et danse thibétaines. — Un pont thibétain. — Encore une lamaserie. — Chef-d'œuvre de diplomatie. — Le jeu d'osselets.

17 *avril.* Belle vallée où serpentent de nombreux ruisseaux ; épais buissons servant de refuge au magnifique faisan blanc du Thibet ; nombreuses tentes où nous sommes toujours accueillis avec la même cordialité. Vraiment, ces Thibétains, dont les premiers échantillons nous avaient paru si repoussants et si sauvages, sont un peuple aimable. Quels chrétiens ne feraient pas ces hommes si francs, si généreux, si labourieux, si soumis à leurs chefs religieux ! Ah, fasse Dieu qu'un jour nous puissions revenir à eux, non comme explorateurs seulement,

mais comme porteurs de la bonne nouvelle, et pour attaquer le Bouddhisme dans ses derniers retranchements ! La lutte sera terrible, sans doute ; mais n'est-ce pas au prix de leur sang que les apôtres des Gaules ont converti nos farouches ancêtres ?

Cependant, à mesure que nous avançons dans la vallée, les bosquets se font plus hauts et plus touffus ; les rosiers sauvages suspendent aux flancs du ravin leurs guirlandes épineuses. D'autre part, les tentes deviennent plus rares ; les habitants, dont des vêtements de bon goût annoncent l'aisance, habitent des maisons entourées de champs cultivés. Çà et là se voient même des jardins et, au village de *Soutu*, on nous fait goûter le premier légume que nous ayons vu depuis de longs mois, une sorte de navet, appelé *Nioungman*. Tout est relatif en ce monde : nous faillîmes nous en donner une indigestion !

Les maisons sont du même type qu'à *Sok*, c'est-à-dire que, sur un rez-de-chaussée servant d'écurie, s'élève un étage entouré d'une galerie à jour à laquelle donne accès une échelle placée à l'extérieur. Le soir venu, on enlève l'échelle, afin de se mettre à l'abri des voleurs. Ces maisons ont le toit percé d'une ouverture centrale, pour le passage de la fumée. Plu-

sieurs s'élèvent au centre de vastes cours clôturées solidement par des branches de sapins. De nombreuses meules de foin sont ainsi préservées de la dent des bestiaux errant dans la plaine.

Au gros village de *Retchimdo*, nous devons changer de conducteurs, de yacks et de chevaux, parce qne ce bourg n'est plus sous la juridiction des lamas de *Sok*, mais obéit à un chef indépendant qui ne permettrait pas pas à des gens autres que les siens de gagner de l'argent à nous guider sur son territoire. Cet homme fut à notre égard de bonne composition. Mais plusieurs de ses pareils nous mirent par la suite dans de cruels embarras. C'est que les tribus du Thibet oriental se divisent en trois classes. Les unes ne reconnaissent d'autorité spirituelle et temporelle que celle de Hlassa ; les lettres de recommandation dont nous étions munis nous y faisaient toujours trouver un excellent accueil. D'autres tribus s'étant révoltées jadis contre les exactions des lamas, se sont mises sous l'autorité directe de la Chine. D'autre enfin sont complètement indépendantes et n'obéissent ni aux Chinois, ni aux Thibétains. Ainsi qu'on le verra plus tard, chez ces deux dernières classes, nous eûmes souvent à faire preuve d'adresse et d'énergie pour nous

procurer les vivres et les animaux nécessaires.

Nous nous sommes trop hâtés de nous croire délivrés du froid et des frimas. Le 20 avril, à l'ascension de la chaîne *Kaila*, nous sommes assaillis par une tempête de neige. Lorsque nous parvenons au sommet, le soleil perce les nuages et donne à la neige fraîchement tombée des reflets si éblouissants qu'on n'en peut soutenir l'éclat sans pleurer. Aussi, à nos lunettes en verre bleu, ajoutons-nous les lunettes thibétaines en crin grillagé ; faute de quoi, disent nos guides, nous serions en danger de perdre la vue.

La descente des monts *Kaila* nous conduit à une de ces tribus ne reconnaissant d'autre autorité que celle de la Chine. Aussi le chef du village de *Batasambo* nous refuse-t-il tout d'abord vivres et animaux. Les mandarins chinois, nous dit-il, ne lui ont donné aucun ordre à notre égard ; et quant aux autorités de Hlassa, il s'en moque parfaitement. A quoi notre lama-guide répond vivement que les de *Batasambo* ont beau s'être placés sous la protection des Chinois, il n'en sont pas moins Thibétains, et que, s'ils refusent d'obéir aux injonctions du Dalaï-lama, une punition terrible les attend. Cette menace et la perspective

d'un bon salaire produisent leur effet : on nous promet des animaux pour demain. Toutefois, comme nous apprenons que ces gens sont de fieffés voleurs, nous faisons garder le camp pendant toute la nuit par des sentinelles armées, et signifions défense aux indigènes d'approcher de nos tentes.

21 *avril*. Retournons-nous à l'hiver ? Le thermomètre est retombé à 14 degrés sous zéro. Pour comble de misère, au moment du départ, on nous présente quatoize yacks seulement, tandis qu'il en faut une cinquantaine pour transporter nos bagages. Renseignements pris, il parait que le village obéit à deux chefs. Celui avec lequel nous avons traité hier n'a point d'animaux en nombre suffisant ; l'autre jure que, sans un ordre formel des autorités chinoises, il ne nous fournira rien, à quelque prix que ce soit.

Comment faire entendre raison à ce malotru ? Heureusement, notre Achmed a, dans ces circonstances, des arguments spéciaux. Tandis que nous nous morfondons, il nous quitte sans dire mot, s'arme d'un solide gourdin, et va trouver le chef récalcitrant. — *Koutasse*, des yacks ! dit-il. — *Merri*, non ! répond l'autre. — Il n'a pas fini qu'Achmed le terrasse et lui administre une telle volée de coups de



LA LAMASERIE DE SOK

bâton que le pauvre Thibétain demande grâce. Ses serviteurs, ses fils, ses femmes, tout fuit épouvanté. Une demi-heure après, Achmed calme et impassible, nous amène chevaux et yacks en nombre plus que suffisant et, pour comble, le malheureux chef qui, malgré ses membres endoloris, est obligé, sous le regard fulgurant de notre Turc, de s'employer comme le dernier des mortels à charger les animaux. Il y a plus : on nous assure que nous pourrons garder ces animaux pendant trois jours, et les hommes qui nous sont amenés comme guides et serviteurs sont d'une obligeance parfaite. Que ne peut l'éloquence, appuyée par de solides arguments ?

Je n'ira pas jusqu'à dire que j'approuve la forme de ces arguments. Mais que nous ayons été enchantés de leur résultat, alors que notre vie était en jeu, qui voudra nous en blâmer ? D'autres eussent fait pis peut-être, en semblable circonstance. D'ailleurs, Achmed avait agi à notre insu, et nous payâmes largement.

Ces naturels de *Batasambo* ne le cèdent guère en sauvagerie et en saleté aux pâtres infects que nous avons rencontrés au nord de Hlassa. Leur vêtement ne comporte que deux pièces : des bottes et une touloupe en peau de mouton qu'ils relèvent pendant la marche,

laissant à nu leurs jambes... et parfois un peu plus.

Le 23 *avril*, passage à gué d'un cours d'eau se dirigeant vers l'est. C'est donc probablement un affluent du Iang-tze-kiang, ou Fleuve Bleu de la Chine.

A *Sarasomdo*, où nous campons peu après, est établie une tribu qui ne dépend ri de la Chine, ni du Thibet, et qui est plus sauvage encore que les gens de *Batasombo*. Mais ceux des habitants de ce dernier village qui nous ont accompagnés jusqu'ici, ont raconté comment leur chef avait été remis à l'ordre par notre Achmed, et cette confidence adoucit si bien l'humeur du chef de l'endroit, qu'il nous offre aussitôt hommes animaux et nous fournit en abondance une bière très forte, fabriquée avec de l'orge noire.

Nous ne tardons pas à apprendre qu'ici, comme à *Nigou*, la polyandrie et une affreuse dépravation de mœurs ont pour cause la présence d'une garnison chinoise établie dans la grande ville de *Tsiamdo*, située à quelques journées de marche, et la présence dans le village même d'agents de commerce chinois échangeant du thé contre des cornes de cerf, du musc, des pelleteries et des plantes médicinales. Ces Chinois sont ainsi faits : au physique et au moral, ils infectent tout ce qu'ils approchent.

Deux de ces agents ne tardent pas à venir nous rendre visite. Malgré la répulsion qu'ils nous inspirent, Bonvalot m'engage à leur faire bon accueil, dans l'espoir d'en obtenir, pour la route à suivre, des indications plus exactes que celles de nos ignorants Thibétains. L'un de ces polissons me confie qu'établi ici depuis six ans, il y a épousé une Thibétaine, dont il a un garçon et deux filles, mais qu'ayant dessein de retourner bientôt en Chine, il n'emmènera que le garçon, et abandonnera à leur malheureux sort la femme et les fillettes. — Que ferais-je de cela en Chine? me dit-il effrontément ; on ne m'en donnerait pas cent sapèques !

Vers le soir, les habitants, munis d'instruments à corde très curieux, viennent nous donner une séance de musique et de danse. La musique, je dois l'avouer, est bien supérieure à celle des Chinois et des Mongols. La danse est celle de Hlassa, si bien décrite par M. Huc ; et c'est chose étonnante de voir ces lourds sauvages évoluer avec la précision et la souplesse de nos dandys.

Le 24 *avril*, vers 10 heures du matin, nous atteignons un village exclusivement agricole. Le chef nous dit que n'ayant pas été prévenu de notre arrivée et la plupart des animaux

étant aux champs, il lui sera difficile de nous venir en aide pour le transport de nos bagages. Pourtant, alléché par un gros salaire, il veut bien nous tirer d'affaire, partage les charges en autant de familles qu'il y en a dans le village, et fait chercher incontinent les animaux disponibles. Mais il s'en faut de moitié que le nombre des bêtes soit suffisant. — Qu'à cela ne tienne, nous dit le chef, vous allez voir ! — Et voici qu'arrivent, dûment réquisitionnées, toutes les femmes et filles du village, et, chose horrible mais que j'ai vue, chacuue d'elles, même des fillettes de quinze ans, est chargée d'un poids de 50 à 60 kilos qu'il faudra porter jusqu'au soir.

Ces pauvres créatures sont habituées sans doute à ce métier de bêtes de somme ; car, sous un fardeau à faire ployer un portefaix européen, elles rient et jacassent, tout heureuses, dirait on, du faire une promenade, et sans même s'inquiéter du salaire à recevoir. Bientôt une rivière assez large se présente. Nos porteuses n'en sont point en peine. Elles se retroussent, se prennent par la main, afin de résister plus facilement à la violence du courant, et passent en gazouillant et s'agaçant comme des pensionnaires en vacances.

Un cours d'eau plus considérable nous per-

met, un peu plus loin, d'admirer un de ces fameux ponts thibétains composés d'une seule corde. Nous sommes stupéfaits du bon fonctionnement de cette machine inventée par un peuple en apparence si stupide. D'une rive à l'autre, au moyen d'un solide poteau fiché d'un côté et d'un treuil en bois installé de l'autre, une corde en fibres de bambou et grosse comme un câble d'ancre est tendue, de manière à présenter encore une certaine courbure vers le milieu du fleuve. Sur cette corde roule une poulie bien graissée, dont la chape soutient un gros anneau en fer. Le voyageur qui veut traverser la rivière s'attache solidement à cet anneau au moyen d'une sangle qui lui ceint les reins, se couche sur le dos, s'abandonne à son propre poids, et roule jusqu'au bout de la courbe descendante, avec une vitesse vertigineuse. Puis, la vitesse acquise et une cordelette attachée à l'essieu de la chape et que tirent des personnes placées sur la rive opposée, aident le passager à franchir la courbe ascendante et à atteindre la terre ferme. Les bagages sont expédiés de la même façon.

On conçoit qu'il faut avoir les nerfs solides, pour se risquer à pareille traversée. Je l'entrepis une seule fois et jurai bien de n'y plus revenir. Cette chute de la rive de départ vers

le centre du fleuve ; cette sensation de se voir suspendu par le vente, comme un oiseau empaillé et accroché, ailes ouvertes, au plafond d'un musée ; cette eau qui passe à quelques pieds au-dessous du patient, rapide et bruyante : tout cela vous cause une impression rien moins qu'agréable. A défaut de barque ou d'un pont solide, j'aime mieux lancer mon cheval à la nage, ou nager moi-même.

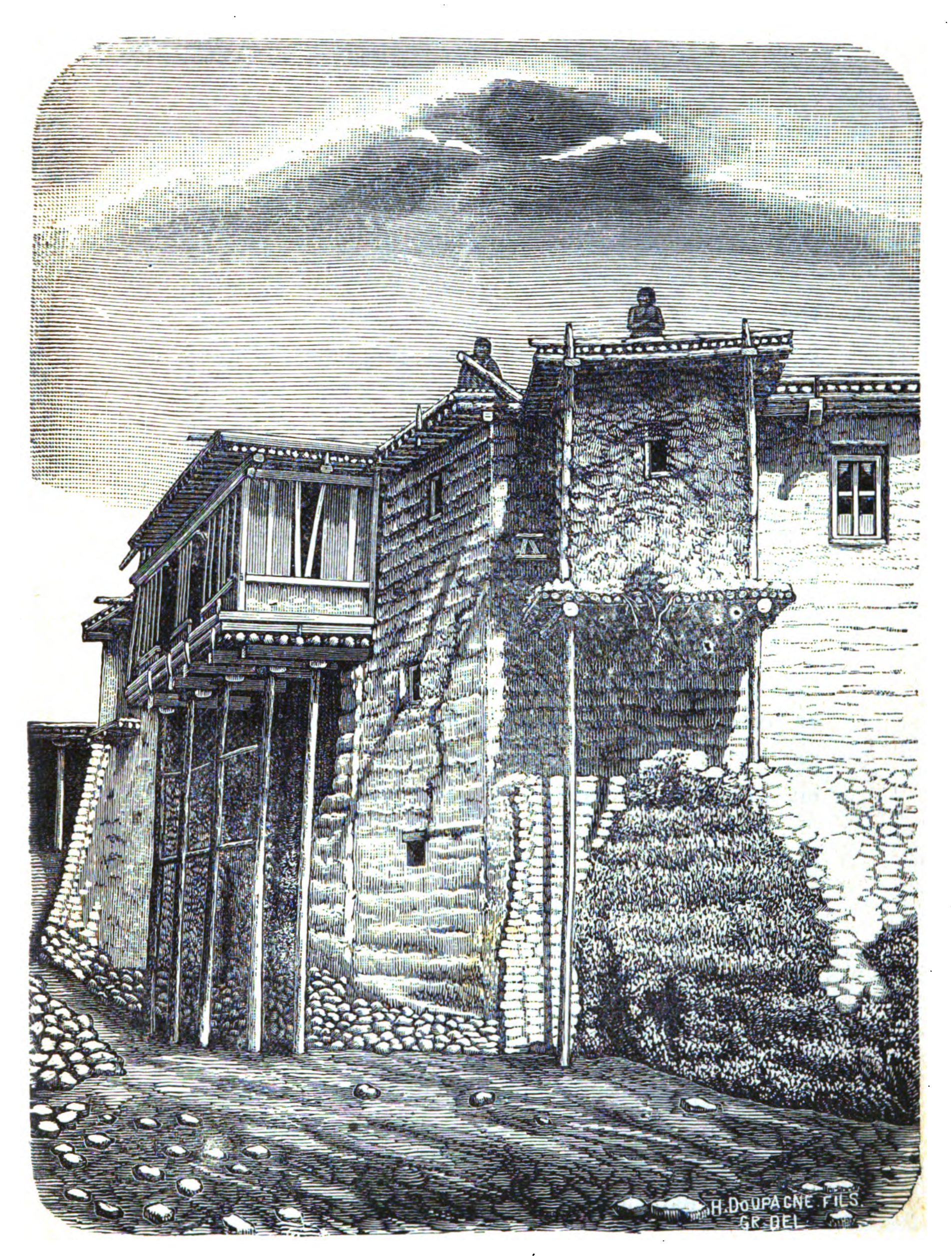
Le 25 *avril*, nous passons près d'une lamaserie dont les constructions rappellent par leur agencement nos anciens béguinages. C'est, dans l'enceinte d'un haut mur de clôture, un entassement de maisonnettes peintes en couleurs vives et séparées par d'étroites ruelles. D'après ce qu'on nous rapporte, les pieux cénobites, moyennant des prêts usuraires à 50 pour cent, sont parvenus à concentrer entre leurs mains toutes les richesses de la contrée et vivent dans une joyeuse abondance. Aussi les vocations religieuses sont-elles extrêmement nombreuses.

Les habitants du voisinage, vassaux de la lamaserie, sont de bons Thibétains tout dévoués au Dalaï-lama ; ils nous fournissent amplement de vivres et d'animaux porteurs. En revanche, dans un gros village dominé par une lamaserie bâtie sur un mamelon, la réception n'est rien

moins que cordiale. Ces gens sont sujets chinois et prétendent n'avoir rien à démêler avec les amis des autorités de Hlassa. Heureusement, parmi eux habitent plusieurs Chinois dont l'un, originaire du Iun-nan, parle parfaitement la langue mandarinale du nord de l'empire.

Cet homme me donne aussitôt des renseignements que nous mettons à profit. Le chef de la tribu à laquelle appartient ce village étant mort, il y a quelque temps, son fils, âgé de vingt-deux ans, se vit disputer la succession par un rival qui, moyennant finance, s'était assuré l'appui de la lamaserie. On s'était battu, et le chef légitime avait eu le dessous. De rage, il avait appelé à son secours les Chinois de *Tsiamdo*. Ceux-ci étaient venus, mais une fois établis ne s'étaient plus occupés de la querelle des deux prétendants, et avaient accaparé tout le commerce local. Toujours pratiques, ces Chinois !

Celui de Iun-nan nous rendit pourtant un gros service. De son propre mouvement il alla trouver le chef évincé et lui dit qu'un bon moyen de se venger serait de nous venir en aide. — « Ces Européens se rendent à Batang et en Chine ; ils y publieront avec quelle générosité vous avez soutenu un Prince de l'occident, ami de l'Empereur, et je ne doute pas



HABITATION THIBÉTAINE

qu'en récompense on ne vous accorde une dignité bien supérieure à celle de votre père. »

A ce chef d'œuvre de diplomatie nous ajoutons l'offre d'un salaire si généreux que l'alliance est aussitôt conclue et que des animaux nous sont promis. Le tout est scellé par des libations d'une bière capiteuse, et bientôt le Chinois, le chef, tous ses hommes et plusieurs des nôtres sont gris comme des Polonais.

Aussi, le lendemain, à huit heures du matin, rien n'est encore disposé, pour le départ. Je vais relancer le jeune chef chez lui, et le trouve dans une sorte de château-fort du moyen âge, labyrinthe de remparts, de cours et d'escaliers. Malheureusement le chef n'est pas assez riche pour nous donner des animaux en nombre suffisant, et de pauvres femmes doivent y suppléer. « Ce soir, me dit ce brave jeune homme, vous arriverez sur les terres de mon ennemi ; attendez-vous à y être traités fort mal ; mais je vous donnerai pour guide un de mes serviteurs qui est de race mongole et dont le courage et la prudence pourront vous être fort utiles. »

Au passage d'une rivière, une des porteuses de ballots est sur le point d'être emportée par le courant ; un chien, moins heureux, se noie ; un autre est tué peu après par Achmed, parce

qu'il ne cessait d'étrangler nos agneaux et nos chèvres. Un seul dogue nous reste et fait bon ménage avec ce fidèle mouton de Kourla dont j'ai parlé jadis, et qui, bien que n'ayant plus que les os et la peau, suit encore courageusement la caravane, franchit monts, vallées et rivières, comme un intrépide Cosaque.

Au campement du soir, je vois des enfants thibétains exécuter au moyen de petits cailloux blancs, le jeu d'osselets si cher aux petites filles européennes. *Nil novi sub sole!* disait jadis le grand Salomon.

CHAPITRE XX

Une victoire d'Achmed. — Vol d'un revolver. — Un chef ivre. — La lamaserie de Rotchi. — Guerriers chinois. — Paysage enchanteur. — Ail sauvage. — Les dzos.

29 *avril*. Après une rude étape de 50 lis, par un sentier longeant d'horribles précipices, nous atteignons le village où habite l'ennemi du jeune chef qui nous a fourni des animaux, des porteuses et un guide. Celui-ci inspecte les figures patibulaires qui nous entourent dès notre arrivée, et me dit en mongol : « Attention et prudence, cela chauffera ! »

Nous demandons poliment à acheter une chèvre ou un mouton.

— Nous n'en avons pas !

— Comment ! Et ce troupeau que nous apercevons sur la montagne ? Ne craignez rien : nous paierons largement. Où est votre chef ?

— Le chef n'y est pas !

Et on nous laisse, mourants de fatigue et de faim. Vers le soir, descend vers le village le troupeau que nous avions vu paissant sur les hauteurs. Accompagné d'Achmed, je me dirige vers ce troupeau, afin de renouveler nos tentatives d'achat et de nous procurer de quoi souper. Incontinent, les hommes du village nous suivent en bande serrée. Tout à coup, j'entends crier : « Do, do, ! » et une grêle de pierres nous assaille. Je suis fortement atteint dans les reins. Achmed est blessé à la tête. C'en est trop pour notre Turcoman. Il se retourne, tire en l'air, un coup de revolver, se rue sur l'ennemi et, des pieds, des poings, de la crosse de son arme, il frappe, culbute et disperse tout ce qui se présente. Puis, retournant au troupeau, il abat sous ses balles deux malheureux moutons, et en charge un sur ses épaules.

La victoire est complète. Hommes, femmes, enfants, tous ont fui épouvantés de l'effet terrible des armes européennes. « — Garde à nous ! cependant, nous dit notre guide : je connais ces gens-là : ils vont profiter des ténèbres de la nuit pour tomber en masse sur nous et nous écraser. »

Une heureuse circonstance vient presque

aussitôt nous tirer d'embarras. Le chef, qu'on disait absent, se présente en proférant d'horribles menaces. Mais le malheureux n'a pas dit deux mots qu'Achmed, dont la figure ruisselle encore de sang, bondit sur lui, le renverse, et en un clin d'œil, le garrotte comme un saucisson.

— Bon otage ! mes maîtres ; soyez tranquilles ! dit Achmed en se relevant.

Et de fait, les naturels, complètement décontenancés par la capture de leur chef, viennent d'eux-mêmes nous offrir, non pas seulement des moutons et des chèvres, mais encore des yacks et des chevaux. — Fort bien ! leur est-il répondu ; tout à l'heure, vous refusiez notre argent et nos présents, alors que nous vous suppliions de nous vendre de quoi apaiser notre faim : nous déciderons demain de ce que nous consentons à vous acheter. Jusque-là, votre chef demeure notre captif, et malheur à lui si vous tentez la moindre hostilité contre nous !

Un lecteur grincheux trouvera peut-être qu'en l'occurence nous aurions pu nous servir de procédés plus apostoliques. A quoi je répondrai que toute mon intervention dans l'affaire fut de recevoir une grosse pierre dans l'échine et de manger ma part d'un des moutons tués

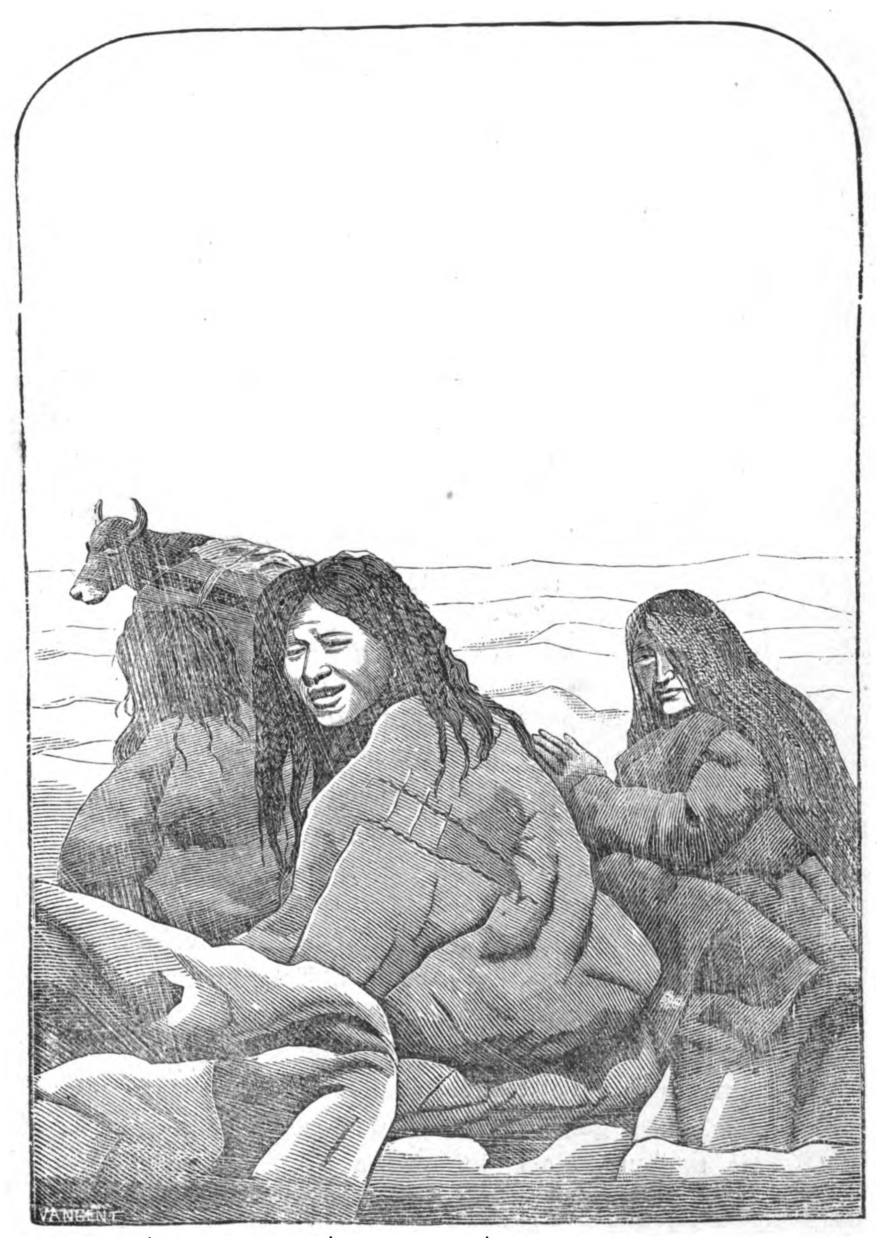
par Achmed. Si je ne me déclare pas martyr pour le premier fait, je ne me crois pas voleur pour le second, car nous payâmes largement. Et, sans juger théologiquement la conduite d'Achmed, j'ose affirmer que celui qui me blâmera d'en avoir profité na jamais senti la faim lui tordre les entrailles, et ne s'est jamais vu entouré d'une horde barbare que la crainte seule peut retenir devant le meurtre

29 *avril.* Tout marche à merveille. Non seulement on nous a fourni les hommes et animaux nécessaires au transport, mais notre otage, délivré de ses liens, nous a volontairement accompagnés chez un autre chef, où nous sommes témoins d'un bien triste spectacle. Une quarantaine de femmes sont employées par ce tyranneau à transporter du fumier sur la montagne Courbées sous un fardeau à écraser un cheval, ces malheureuses gravissent en geignant la colline; et pour comble, un homme, un hideux boiteux, les accompagne et active à coups de bâton celles qui faiblissent. Pour ce travail dégradant, ces femmes reçoivent comme salaire quotidien un demi litre d'orge.

Incident comique dans la journée du lendemain. Le Prince avait perdu son revolver. Tong-kia, notre cuisinier, soupçonna aussitôt

que l'arme avait été ramassée par deux lamas rencontrés peu auparavant. Il part donc, ventre à terre, atteint les deux hommes et réclame l'objet. Les lamas de se récrier aussitôt et d'affirmer qu'ils n'ont rien vu. Mais ils avaient affaire à un Chinois ayant plus d'un tour dans son sac. — « Comme il vous plaira, seigneurs lamas, dit-il, mais prenez garde, si vous mentez, car cette machine européenne peut à tout instant faire explosion dans votre poche et vous tuer. - A ces mots, l'un des lamas ouvre précipitamment sa houppelande, et laisse tomber le revolver. Par le choc, un coup part, et la balle va s'aplatir contre un roc. » — Voyez-vous, voyez-vous ! dit le Chinois aux deux Thibétains blêmes de terreur ; il n'était que temps : une minute encore, et cette balle vous entrait dans le ventre. Fuyez, de peur qu'il ne vous arrive pis encore ! » Les lamas ne se le firent pas dire deux fois, piquèrent des deux et disparurent à l'horizon.

Nous atteignons peu après un village assez proche de la grande ville de Tsiamdo, où siègent concurremment de hautes autorités chinoises et thibétaines. Les villageois, très dévoués au Dalaï-Lama, nous conseillent de faire un détour et de ne point passer par Tsiamdo. Ils craignent d'être molestés par



FEMMES THIBÉTAINES EN PRIÈRES A BATASOMDO

les Chinois, si ceux-ci apprennent que nous avons reçu l'aide des Thibétains de l'endroit.

Nous suivons cet avis, et rencontrons, le 2 mai, un brave chef thibétain qui s'engage à mettre à notre disposition bêtes et gens. Mais le lendemain, il ne se présente chez nous que vers midi, soûl comme une grive et gai comme un pinson. Les serviteurs, qui l'accompagnent ont apporté d'immenses pots de bière, un mouton gras, une oie et du genièvre. — « Or ça ! mes illustres hôtes, dit ce gros Gambrinus, je veux que vous vous reposiez aujourd'hui, et que vous puissiez témoigner plus tard n'avoir bu nulle part au Thibet un nectar comparable au mien ! Demain, nous ferons double étape, pour rattraper le temps perdu.

4 *mai*. Le joyeux pochard a tenu parole. De bon matin il a mis tout son monde en branle, et nous voici bientôt cheminant, par un temps superbe, entre une rivière limpide et de nombreux bosquets où foisonnent les faisans, les perdrix et une foule d'oiseaux rares. Bonvalot a même abattu un daim musqué. En ramassant l'animal, on constate qu'avant d'expirer il a déchiré de ses dents la poche qu'il a sous le ventre et où se trouve renfermé le précieux musc. Nos gens affirment que cette bête en agit toujours ainsi lorsqu'elle n'est pas tuée

sur le coup, afin de se venger de son agresseur dont elle veut frustrer la convoitise. Quoi qu'il en soit de cette assertion, le même fait se reproduisit plusieurs fois par la suite.

Le lendemain, à peine avons-nous commencé la rude ascension d'une montagne escarpée, qu'un lama vient à notre rencontre, disant qu'avec tant de bagages le passage des hauteurs est impossible, et qu'il ne comprend pas comment nous ne gagnons pas plutôt la ville de Tsiamdo, d'où une belle route mène à Batang. Ce lama, nous l'apprîmes bientôt, nous avait été envoyé par les chefs d'une lamaserie fort riche, lesquels, avertis de notre approche, craignaient d'être pillés par nous ou de devoir se mettre en frais pour nous recevoir. Aussi, notre lama-guide, bien au courant de la situation, de répondre incontinent : « Comment, tête de chien que tu es ! tu voudrais nous envoyer à Tsiambo, où les Chinois avertis par toi nous barreront le passage ! pas de ça ! nous allons chez toi et les tiens. Cours avertir tes chefs, et qu'on veille à bien nous traiter, si l'on ne veut pas encourir les foudres du Dalaï-Lama ! » L'homme tourne bride, nous continuons à grimper, et descendons enfin dans une large vallée au milieu de laquelle se dresse la lamaserie de *Rotchi*. Les montagnes qui

entourent ce site enchanteur le protègent si bien contre le froid, qu'aujourd'hui même le thermomètre y marque 30 degrés, à l'ombre. Les hautes croupes des montagnes sont couvertes de forêts de pins et de sapins dont la première germination parfume l'air d'un arome de térébenthine. Les pentes basses sont tapissées de noirs massifs de rhododendrons que constellent de gros boutons tout prêts à s'épanouir. Sur ces masses sombres se détachent comme autant de bouquets, des cerisiers en fleurs, des lilas, des girofliers. Au milieu de cette végétation luxuriante gloussent, sifflent et jacassent une foule d'oiseaux chamarrés des plus vives couleurs. Tout au fond de la vallée coule, limpide et babillarde, une rivière dont les habitants se servent pour expédier au loin du bois de flottage. Bref je conçois les alarmes des lamas, alors qu'ils nous croyaient décidés à venir les chasser de cet Eden.

Pour ne pas les effaroucher plus que de raison, nous ne campons que pour le reste de la journée, décrassons à la rivière nos personnes et notre linge, et terminons la soirée par un gigantesque feu de sapin.

6 *mai*. Les yacks complaisamment fournis par les lamas sont grands et forts, mais d'une sauvagerie telle qu'on ne peut les empêcher de

s'écarter souvent de la route. Or, comme cette route se déroule entre la rivière et la forêt, plusieurs de nos caisses, heurtées violemment contre les arbres, sont mises en miettes avec tout leur contenu.

Les habitants n'ont guère d'autre industrie que la culture de quelques champs et l'exploitation des forêts. Pour ce dernier point, le procédé est vraiment singulier. Lorsqu'on veut tirer parti d'une futaie, on l'attaque, non pas avec la hache, mais avec le feu, qu'on a soin de diriger toutefois de façon à ne brûler que les branches. Ainsi mutilés, les arbres meurent sur pied et sont abattus l'année suivante. De cette manière on épargne les frais d'élagage, et les arbres étant bien plus légers que lorsqu'ils sont remplis de sève, sont traînés par les yacks jusqu'à la rivière, où on les assemble en radeaux. Ce système peut paraître barbare, au premier abord. Mais songez que les habitants sont si peu nombreux, les forêts si vastes et si profondes ! Et puis, fécondées par les cendres, les parties incendiées se recouvrent bientôt d'une végétation plus vigoureuse et plus vivace.

Le lendemain — en garde ! voilà l'ennemi ! — Nous sommes tout à coup devant un poste militaire chinois, détaché de la garnison de

Tsiamdo. Sera-ce la paix ou la guerre? Heureusement les guerriers du Céleste Empire ne sont pas nombreux : cinq soldats et un caporal. Aussi, au lieu de nous enchaîner, ces braves viennent-ils en grande pompe et avec toutes les simagrées de la politesse chinoise nous souhaiter la bienvenue ; et, loin de nous présenter des pointes menaçantes de baïonnettes, ils nous offrent en vente un amour de singe minuscule, capturé dans les montagnes, à 4000 mètres d'altitude. Cette jolie petit bête, d'une espèce inconnue en Europe, après nous avoir amusés par ses gentillesses pendant tout le reste du voyage, se trouve actuellement au Jardin des plantes, à Paris. Un fait à noter pour son étrangeté, c'est que les hommes portant barbe pouvaient impunément caresser cet animal, tandis qu'il faisait aux mentons lisses les plus horribles grimaces.

Si affables que soient à notre égard les soldats chinois, ils nous donnent cependant cette mauvaise nouvelle que notre présence dans ces parages est connue des autorités chinoises de Tsiamdo. Notre dévoué lama-guide nous engage à hâter notre marche, afin d'échapper aux embûches qu'on pourrait nous tendre. Les lettres que lui ont données les autorités de Hlassa enjoignent d'ailleurs à tous les Thibé-

tains amis du Dalaï-lama, de nous aider à gagner au plus tôt Batang. Le motif allégué dans ces lettres est que nous sommes des gens terribles, abattant bêtes et gens, à une lieue de distance, avec des fusils qui tirent des centaines de coups à la minute.

Aussi nous donne-t-on le moyen de faire journellement doubles étapes. Le 8 mai, nous arrivons à un village uniquement composé de forgerons. L'installation de ces artisans est absolument primitive : une boule de fer servant d'enclume, quelques marteaux, des pinces, un feu de braise activé par un soufflet en peau de chèvre. Aussi ne confectionnent-ils guère que les haches destinées aux bûcherons.

Le paysage devient de plus en plus enchanteur : véritable jardin naturel où s'épanouissent, en un désordre pittoresque, rhododendrons, cerisiers, pruniers, abricotiers, pêchers, bouleaux, peupliers, groseilliers, et une foule d'autres arbustes qui nous sont inconnus. Des fleurs de toutes nuances diaprent le gazon, ou dressent à travers les buissons leur hampe rigide. Un faisan au vert plumage et presque aussi petit qu'une tourterelle, jette à chaque instant son appel criard. Au bruit de notre marche des marmottes qui se chauffent au soleil à l'entrée de leur terrier font entendre

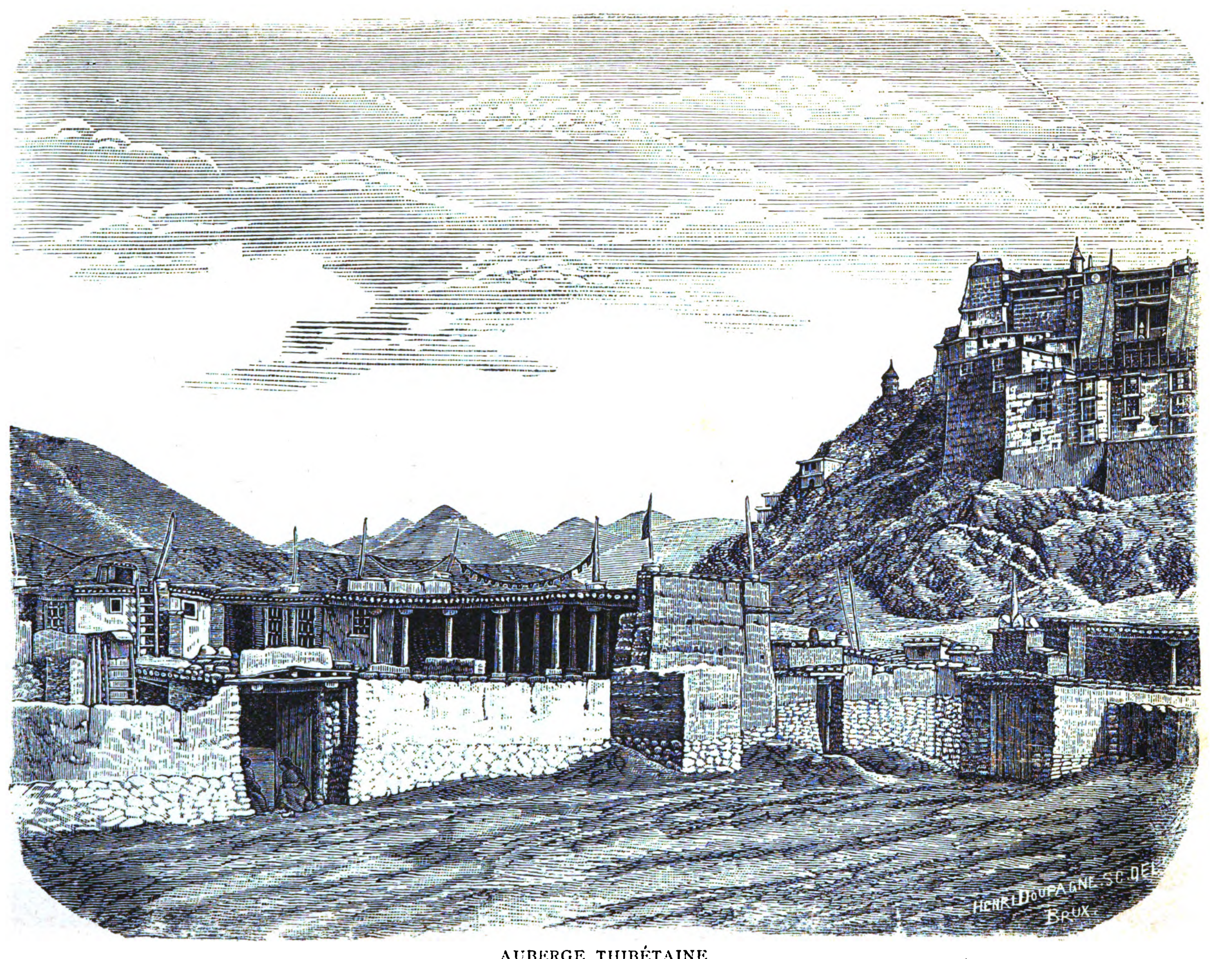
un sifflement aigu et disparaissent dans leur réduit.

Au village de Lamna, un courrier, envoyé à l'insu des Chinois par les autorités thibétaines de Tsiamdo, nous apporte diverses provisions avec le conseil de nous éloigner au plus vite par la route connue des seuls Thibétains.

Le 12 *mai*, l'ascension d'une seule montagne nous prend six heures. La route en lacets par laquelle on parvient au sommet est littéralement bordée presque partout de monuments religieux : obos, inscriptions, oriflammes, sentences, quartiers de roc portant gravée en creux la fameuse invocation bouddhique : *ôm mâni padmè hûm.* Pauvres Thibétains ! quels chrétiens ne feraient pas des hommes en qui le sentiment religieux est développé à ce point !

A la descente, excellente trouvaille pour des malheureux privés depuis si longtemps de légumes frais : la pente est littéralement couverte d'ail sauvage. Rira qui voudra ! c'est délicieux à croquer avec la viande de mouton. Aussi chacun de descendre de cheval et de travailler en terre au moyen du couteau. Des chercheurs de truffes y mettraient moins d'ardeur !

Le 13 *mai*, au lieu de yacks, on nous fournit



AUBERGE THIBÉTAINE

des dzos, métis produits par le croisement du yack ave la vache domestique. Le dzo à la tête plus allongée que le yack, les cornes moins fortes mais plus pointues, les jambes plus hautes, la queue moins garnie de crins. Sa force et son endurance sont très considérables.

Les hommes du pays semblent perdre un peu de la physionomie carrée des Thibétains et se rapprocher du type chinois. Cela ne les empêche pas de supporter gaillardement toutes les intempéries. Ceux d entre eux qui guident nos dzos dorment autour de nos tentes, sur la terre humide, n'ayant pour couverture qu'une peau de mouton et qu'une pierre comme oreiller. Et le matin ils sont frais, dispos et joyeux. A une seule nuit passée de la sorte, un Européen serait gratifié de rhumatismes pour le reste de ses jours. *Experto crede !*

CHAPITRE XXI

Meutre d'un singe. — Une embuscade. — Superstitions thibétaines. — Achmed en colère. — Une étrange confidence. — La route de Hlassa. — Reçus en triomphe. — Devant un tombeau. — Tchiang-Ka. — Traversée du Fleuve Bleu. — La première ville chinoise. — Visite du mandarin.

Le 17 *mai*, non loin de notre campement du soir, j'abats un singe d'une taille si grande, que j ai assez de peine à le rapporter. Nos conducteurs écorchent aussitôt la bête, et se régalent de sa chair, très blanche.

Cet animal, de couleur grise, vit en troupes nombreuses dans ces parages : ma victime faisait partie d'une bande d'au moins cent individus. Le lendemain, à notre grande stupéfaction, nous en vîmes une dizaine descendre de la montagne, s'approcher d'un vieux Thibétain qui se chauffait au soleil, et se laisser

carresser par lui. J'ai regret d'avoir tué une bête d'une nature si sociable. Mais qu'y faire? Ce ne sera point probablement le dernier repentir de ma vie.

Le vieux Thibétain nous assura que sur les hauteurs il y avait aussi des singes tout blancs et des ours bruns à collier blanchâtre. Effectivement, le lendemain, Achmed tua un ours de cette espèce, dont la peau étendue par terre était presque aussi grande que celle d'une vache.

20 *mai*. Journée accidentée! Les conducteurs loués par nous ont l'air peu réjouissant de brigands calabrais. Vers midi, tandis que nos gens sont restés en arrière pour déjeuner, je casse une croûte de pain et poursuis seul avec les conducteurs et les bêtes chargées. Un groupe de tentes se présente peu après, et les malandrins, me disant que ce sont les leurs, se mettent à décharger les animaux. Leur attitude me semble louche. En un temps de galop, je vais avertir Bonvalot et notre lama-guide. Bonvalot, qui flaire comme moi une embuscade, ordonne de recharger et de partir. L'ordre est à peine exécuté, que nous voyons six hommes armés sortir des tentes et se diriger vers nous, tandis qu'un peu plus loin une douzaine d'autres se tiennent immobiles, tous munis de

fusils à mèche. Incontinent, Bonvalot ordonne de charger toutes les armes et fait signifier défense d'approcher de la caravane à quiconque n'en fait point partie. Les brigands se le tiennent pour dit. et s'éloignent. Quant à nos conducteurs, évidemment de connivence, nous les surveillons, carabine au poing.

Région sauvage et si giboyeuse qu'en trois jours nous voyons vingt et un ours, trois cerfs et quantité d'antilopes. On campe en un endroit nommé Pérou. Nous y apprenons que les Chinois de Batang savent déjà que des Européens, aidés et soutenus par le Dalaï-Lama, ont traversé le Thibet, se dirigeant vers l'Orient. Eux, Chinois, se chargent de nous barrer la route, lorsque nous serons arrivés sur leur territoire. Nous verrons bien !

Le 23 *mai*, nous remarquons sur une rivière une sorte de canard pêcheur dont les mœurs offrent cette singulière particularité que tous les groupes se composent d'une femelle et de deux mâles. Serait-ce à cet oiseau que les Thibétains auraient emprunté la pratique de la polyandrie ? Au reste, ainsi que nous le constatons à Tchou, à Azor et dans les environs, les habitants de cette région ont d'étranges superstitions. Ils s'abstiennent, par principe religieux, de la chair de tout gallinacé, d'œufs

et de poisson ; lorsque nous faisons égorger un mouton, les poltrons s'enfuient, les braves restent, mais en détournant la tête. Ils tuent le mouton, à la façon juive, en l'étouffant. Vilaines gens d'ailleurs, d'une saleté ultra-thibétaine, et se grisant journellement au moyen d'une bière très capiteuse.

Dans la journée du 27, leur grossièreté provoqua un incident un peu tragique. Nous campions à Dotou, où se trouvaient trois soldats chinois ayant ordre, disaient-ils, de nous servir de guides jusqu'à Batang. On verra tout à l'heure la raison de cette conduite étonnante des Chinois à notre égard. Ces drôles avaient-ils instigué les indigènes à nous chercher noise ? Toujours est-il que plusieurs Thibétains, profitant de ce que la peau de yack sauvage emportée par nous avait été étendue au soleil pour sécher, vinrent arracher quelques crins de la queue, crins presque aussi long que ceux du cheval. Estimant qu'un tel procédé allait détériorer sans remède cette belle pièce de collection, Bonvalot donne l'ordre à Achmed d'éloigner ces rustres. Survient alors le chef du village, qui arrache toute une poignée de crins. Il n'a pas fini qu'un soufflet d'Achmed le rappelle à l'ordre. Le Thibétain se fâche, injurie, reçoit un nouvel atout et tire son sabre.

Or là vue d'une arme qui le menace a pour effet infaillible de transformer Achmed en lion furieux. D'un coup de crosse de revolver, il abat le Thibétain, lui arrache son sabre et le brise. Au même instant les sujets du chef viennent à la rescousse et font pleuvoir sur Achmed et sur nous une grêle de pierres ; mais quelques coups tirés en l'air les font fuir comme une volée de perdreaux et les rendent, comme par enchantement, polis et serviables.

Puisque, désormais, nous avons des Chinois pour guides et que nous allons arriver en territoire chinois, — bien que peuplé encore par des Thibétains — nous renvoyons, bien payé de sa peine, le brave lama que nous avaient donné les autorités de Hlassa.

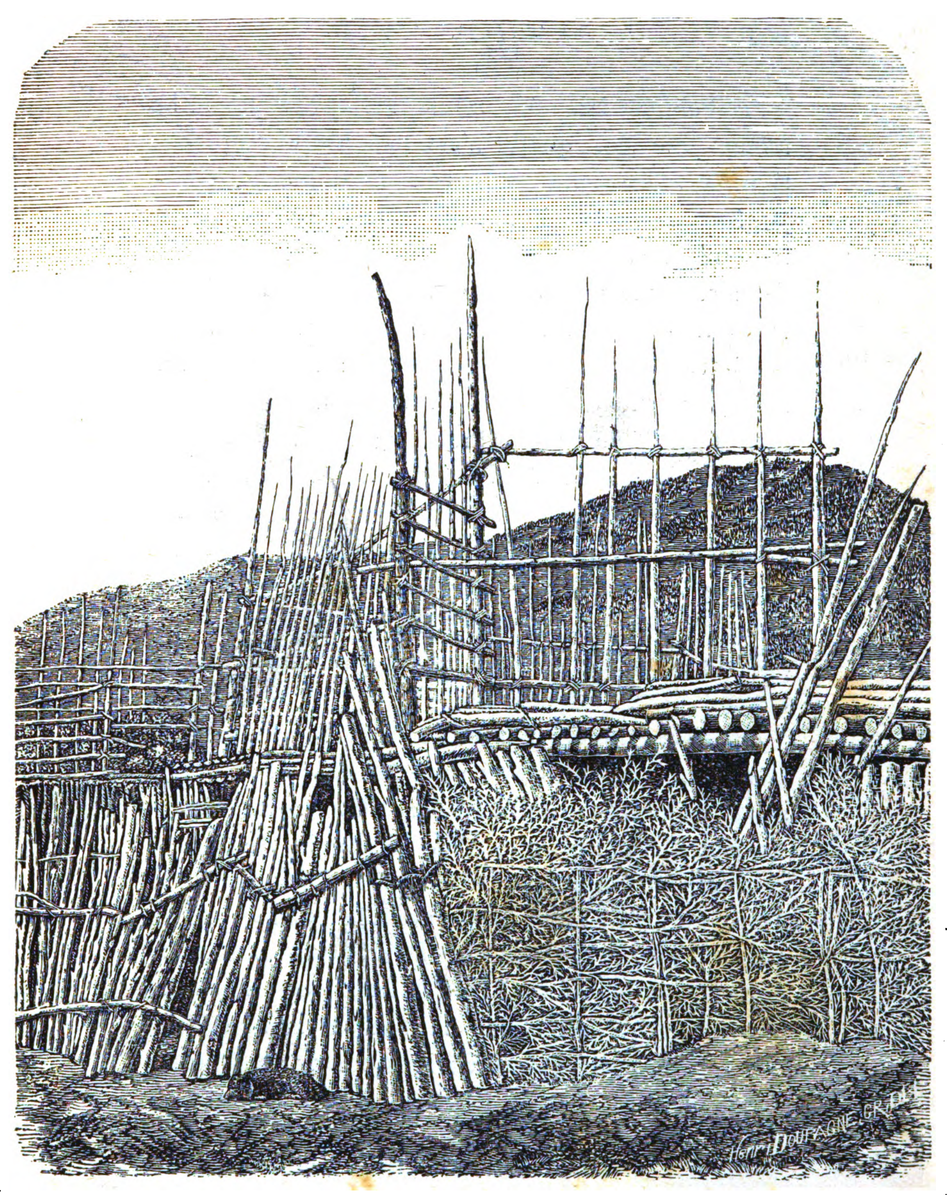
Le 30 *mai*, nous longeons des champs clôturés par des haies d'un arbuste épineux dont les feuilles ressemblent assez à celles du houx. Le 31, je m'égare durant plusieurs heures et dois abattre d'un coup de revolver un énorme chien qui s'est attaché à la queue traînante de mon cheval.

Le lendemain, un des trois soldats vient me faire une étrange confidence. Je sais dit-il, que vous êtes un *chen-fou* (prêtre catholique) ; moi, je suis chrétien. Dans mon jeune âge, j'ai été au service d'un missionnaire français, aux

environs de Batang, et j'ai appris les prières. Un jour, mon maître vint visiter une quinzaine de chrétiens qui habitaient à Tchiang-ka, où nous arriverons demain. Il y mourut, probablement empoisonné, et fut enterré à côté de deux catéchistes. Je vous montrerai son tombeau. On ignore que je suis chrétien, n'en dites rien ; je risquerais de perdre ma place.

J'interroge alors cet homme sur la destruction, qui eut lieu il y a trois ans, de la chrétienté thibétaine de Batang, et il me semble que mon Chinois est fort embarrassé de la question. Aurait-il joué un vilain rôle en cette affaire ? Quoi qu'il en soit, il me raconte que la catastrophe est due aux lamas de Batang, instingués par ceux de Hlassa. L'église et la résidence ont été brûlées, les chrétiens dispersés et les missionnaires obligés de fuir à Ta-t'sien-lou, où nous les verrons et où nous apprendrons la vérité.

Le 1er *juin*, nous arrivons sur la route de Hlassa à Batang, viâ Tsiamdo. Les seuls Européens qui l'aient parcourue avant nous sont trois missionnaires ; MM. Huc et Gabet ainsi que l'apôtre du Thibet, Mgr Desgodins. Nous allons désormais marcher sur leurs traces et sortir ainsi de l'inconnu, après avoir fourni 2500 kilomètres d'un trajet encore inexploré.



MAISON DE PATRE THIBÉTAIN

A Tchiang-ka, où nous arrivons dans la même journée, quelle n'est pas notre stupéfaction de voir toute la garnison chinoise, composée de 130 hommes, nous recevoir en triomphe ! Ces braves, tous coiffés du chapeau de cérémonie en forme de saladier renversé, se rangent en deux lignes sur notre passage, et se jettent à genoux en criant : *tc'hing ngan, tc'hing ngan*, soyez les bienvenus ! Qu'est-ce que tout cela peut bien signifier ? Naguère encore, les autorités de Hlassa s'ingéniaient à nous faire éviter la garnison chinoise de Tsiamdo, persuadées que de grands dangers nous y attendaient. Et voici que les Chinois nous reçoivent à genoux ! Et, qui plus est, des soldats commandés par deux mandarins militaires !

On nous donne bientôt la clef de ce mystère. Les communications entre Hlassa et Péking sont fréquentes et rapides. On avait donc appris à Péking que des Français de haute distinction étaient arrivés du Thibet, se dirigeant vers le Tong-king par la Chine. A la même époque partait de Péking et passait à Batang, pour se rendre à Hlassa, un nouveau gouverneur chinois du Thibet. Il avait donné des ordres pour que nous fussions traités avec honneur, afin de ne pas déplaire à la France.

Eh mais ! voilà qui va très bien. Depuis deux mois les Thibétains nous font escorte ; voici les Chinois qui se disposent à nous rendre le même service : *all right* ! pourvu que cela dure et ne cache pas une ... chinoiserie !

2 *juin*. De grand matin, d'après les indications du soldat soi-disant chrétien, je vais seul visiter le tombeau du missionnaire français, et ne trouve qu'un bloc de granit sur lequel était gravé le nom chinois, Lo, de cet apôtre du Thibet. Deux autres dalles indiquaient les tombes des catéchistes. Pas une croix, pas un emblème religieux. Une émotion poignante me saisit à ce spectacle et, comme si ce mort illustre eût pu m'entendre, je lui disais : Frère inconnu, depuis tant d'années que tu reposes sous cette froide pierre, jamais peut-être un chrétien n'est venu s'agenouiller à tes côtés et prier pour toi. Je le ferai, moi ! Et pourtant, non ! Qu'as-tu besoin de prières, toi qui es mort victime de ton zèle, soldat de Dieu et de la Foi ? Ah ! c'est plutôt à moi de t'invoquer, de te supplier de demander à Dieu pour ton frère en apostolat un peu de ton dévouement en ce monde, une part de ta gloire en l'autre ! Et je m'agenouillai, je baisai le granit funéraire et, au moyen de mon couteau, j'y gravai une croix, la date de mon passage et mon nom.

Après mon retour à Tchiang-ka, nous nous occupons des provisions à prendre pour les jours suivants, et nous nous procurons à très bon compte des œufs, des poulets et du poisson. Ce dernier article est pour les soldats chinois l'objet d'une industrie aussi plaisante que lucrative. Le poisson pullule dans la rivière. Mais il n'est pas sitôt pris, que les Thibétains du lieu, en vertu de leurs idées sur la métempsycose, le rachètent incontinent et le lâchent à la rivière, où les Chinois le reprennent, pour continuer le même manège. De vrais libres-penseurs sans vergogne, ces Chinois !

Le lendemain, nous quittons Tchiang-ka par une pluie battante. Nos trois soldats de Dotou continuent à nous guider. Halte dans un poste militaire où nous trouvons d'autres soldats envoyés tout spécialement à notre rencontre par le mandarin de Batang, où nous arriverons, dit-on, dans trois jours. Décidément les Célestiaux deviennent bien aimables à notre égard !

Le 4 *juin*, pluie continue et si abondante, que, pour la première fois depuis près d'un an, nos effets sont mouillés jusque dans l'intérieur de la tente. Nos guides chinois, chaussés qu'ils sont de bottes en étoffe, ont trouvé un excellent moyen de se tirer d'affaire : ils pataugent pieds

nus dans la boue, en portant en mains leurs précieuses chaussures. Sur la rivière que nous longeons, sont établis des moulins à eau d'une construction toute primitive. Sur une meule fixe et placée horizontalement tourne, au moyen d'un pivot, une autre meule actionnée par une informe roue à palettes.

Le 6 *juin*, nous avons à effectuer une énorme descente de près de cinq heures, après laquelle nous ne serons plus qu'à 1100 mètres d'altitude, traverserons le *Iang-tze-kiang* (Fleuve Bleu) et quitterons définitivement le haut plateau du Thibet, dont la traversée nous a pris huit mois.

Cette différence d'altitude nous amène un changement de température, caractérisé tout aussitôt par des moissons en pleine maturité, alors qu'au faîte d'où nous sommes descendus les céréales sortaient à peine de terre. De plus, voici des grenadiers, des vignes sauvages, l'amandier, le cerisier, l'abricotier, le noyer, le noisetier, le fraisier, le framboisier, portant pour la plupart des fruits déjà mûrs.

Un officier du mandarin de Batang est venu à notre rencontre, pour nous aider à traverser le fleuve et nous protéger contre les brigands qui infestent la contrée. Le premier point s'exécute aisément au moyen d'un bac assez grand pour transporter quinze hommes et

autant de chevaux. Bientôt après, un gros chagrin nous arrive. Notre mouton familier, le compagnon de nos misères depuis Kourla expire après avoir saigné du nez. La pauvre bête n'avait plus littéralement que la peau et les os.

7 *juin*. On part de bonne heure, par une route étroite resserrée entre le fleuve et les montagnes. Ça et là ces montagnes sont percées de ravins où les brigands se cachent pour tomber sur les voyageurs sans défense. C'est dans l'un de ces endroits que l'an dernier encore, un missionnaire français a été tué. En conséquence, Ngan lao-yé, notre officier, a eu soin de poster devant chacune de ces crevasses une douzaine de soldats qui tirent à blanc force coups de fusil et s'égosillent à crier pour faire peur aux bandits. Cette chinoiserie exaspère Bonvalot. — Laissez donc ! dit-il ; au lieu de faire mettre sur leurs gardes des lâches qui ont assassiné un de nos compatriotes sans défense, laissez-les donc paraître ! Fussent-ils cinq cents, nous leur ferons payer cher le sang innocent !

Enfin, du haut d'une légère éminence, apparaît devant nous la première ville que nous ayons vue depuis Kourla, d'où nous sommes partis l'an dernier, le 10 Octobre. Quel Eden

pour nos yeux habitués depuis si longtemps à ne contempler que des pics, des rocs, des ravins, des déserts arides ! D'un côté, une immense lamaserie toute blanche, de l'autre, une belle ville thibétaine dont les habitations peintes de couleurs vives tranchent sur la verdure de jardins et de bosquets enchanteurs.

A notre entrée dans la ville, toute la garnison chinoise nous présente les armes. Une foule immense nous accompagne, parce que le bruit s'était répandu que nous venions faire une enquête sur la destruction de la chrétienté de Batang. Par des rues étroites et boueuses, on nous conduit jusqu'au *Koung-Kwam*, Palais des hôtes, magnifique édifice tout récemment construit.

Le lendemain, le *Leang-Tai*, mandarin suprême des Chinois à Batang, vient nous rendre visite. Il était déjà en fonction à l'époque du désastre de la mission. Chef d'une nombreuse garnison, et sachant fort bien que des traités formels garantissaient la vie et les biens des missionnaires et de leurs néophytes, il n'a rien fait pour empêcher les lamas et la populace de piller et d'incendier. Donc, c'est un poltron ou un Judas. Voyons laquelle de ces deux mines il va nous montrer.

Avant même de l'apercevoir, nous l'enten-

dons pousser des cris dont on ne supposerait pas capable un vieillard de quatre-vingts ans. Pour moi qui connais un peu les Chinois, ce m'est un signe indubitable que le bonhomme a peur. Bien, mon vieux : on va te servir en conséquence !

A peine est-il en notre présence qu'il crie à tue-tête : « Vos passeports ! »

— Des passeports écrits : nous n'en avons pas !

— Comment ! Mais il n'est pas possible que sans cela vous ayez pénétré jusqu'ici !

— Mais si ! mon vieux, car à défaut de passeport écrit, nous avons un passeport vivant que voici, un Prince de la maison de France.

— Sans papier officiel, je ne puis vous permettre d'aller plus loin !

— A merveille ! l'ancien ; nous avons grand besoin de repos ; nous allons donc nous installer chez vous. Vous qui connaissez les rites, vous savez assez comment doit être traité un Prince de sang royal ; et nous, qui composons sa suite, nous serons heureux de jouir ici d'un confort dont nous sommes privés depuis trop longtemps !

A cet argument qui le frappe en pleine bourse c'est-à-dire en plein cœur, le vieux grippe-sou a pâli. Je l'achève en ajoutant : — Sachez d'ail-

leurs que ces quelques jours de repos nous seront très utiles pour mener à bien l'enquête que nous voulons faire sur les causes qui ont amené l'exil des missionnaires, l'incendie de leurs propriétés, la dispersion et le massacre de leurs chrétiens !

Cette fois, la pauvre homme baisse complètement pavillon et répond en bégayant : — Oh ! moi, je suis vieux ; j'ai été impuissant à contenir les lamas et la foule !

— Aimable Leang-Tai, voilà dix ans que j'habite la Chine : je connais cette chanson-là. De deux choses l'une. Ou bien c'est vous qui êtes maître ici, ou bien ce sont les lamas qui le sont. Si vous êtes le maître, vous n'êtes plus digne de rester en place, puisque vous avez permis à la populace d'en agir à sa guise. Si les vrais maîtres de Batang sont les lamas, qu'a-t-on besoin ici d'un mandarin, et qu'y faites-vous, si ce n'est tourmenter le peuple, et recevoir indûment un traitement de l'Empereur ?

Battu ainsi sur toute la ligne, le vieux Chinois ne parle plus de passeports et s'esquive par une tangente : le nouveau gouverneur de Hlassa avait donné des ordres pour la continuation de notre voyage, et lui ne veut pas se mettre en désaccord avec son supérieur.

J'aurais pu lui répondre : — En ce cas, que viens-tu nous parler de passeports ? — Mais je me rappelai qu'on ne frappe pas un ennemi tombé par terre. Et Leang-Tai, très humble et très gentil, promettait de faciliter aussitôt que possible notre départ.

— Ainsi soit-il ! mon vieux, et au plaisir de ne plus vous revoir !

CHAPITRE XXII

Cause de la destruction de la chrétienté de Batang. — Départ triomphal. — Encore la neige. — L'homéopathie thibétaine. — Une forêt. — Une mauvaise nuit. — Litang. — Costume des femmes. — Sables aurifères. — Le palais des hôtes. — *In vino veritas.*

Dans cette même journée du 10 juin, un soldat vient en cachette nous offrir en vente deux statuettes de Bouddha en cuivre repoussé, d'un travail très délicat. Cet homme nous dit que ce sont précisément des objets de ce genre qui ont été cause de la destruction de la chrétienté. Le bruit avait couru que les missionnaires ayant acheté bon nombre de ces petites idoles, les avaient jetées au feu. Les lamas, profitant de ce qu'ils appelaient un sacrilège, auraient accusé les prêtres européens d'avoir causé par ce crime une sécheresse qui désolait alors le pays.

Que ce fait, fût-il réel — ce qui n'est pas prouvé — ait fourni aux lamas une occasion de se défaire des missionnaires, c'est possible ; mais la cause du désastre est ailleurs. C'était à l'époque des démêlés entre Thibétains et Anglais à la passe de Sikkim. Les premiers y ayant remporté quelques succès firent dire aux lamas de Batang : — Voilà que nous venons d'exterminer tous les Anglais ; n'aurez-vous pas honte d'être impuissants à chasser trois Européens et leurs sectateurs ? — A la suite de ces excitations la populace de la ville, aidée par les deux mille lamas du lieu, brûla la résidence, tua et dispersa les chrétiens. Les missionnaires ne durent la vie qu'à des prodiges de sang-froid, et se virent forcés de s'exiler eux mêmes à Ta-tsien-lou, où nous les verrons.

L'effet de notre arrivée inopinée est immense. On dit publiquement que le roi de France a envoyé ici son propre fils, à l'effet de constater les injustices commises et d'en exiger réparation, à l'aide d'une armée dont nous ne sommes que les éclaireurs. Nous n'avons garde, on le conçoit, de dissiper cette salutaire terreur et nous regrettons seulement de n'avoir point mission de traiter, car, en ce moment, nous obtiendrions telles réparations que nous

exigerions. Les lamas sont tellement épouvantés que, dès que l'un de nous se montre en ville, ceux qui se trouvent dans la rue prennent la fuite à toutes jambes.

Pour maintenir ces excellentes dispositions, je vais, le 11 juin, visiter l'emplacement naguère occupé par l'église et la résidence des missionnaires. En plusieurs endroits les décombres ont été déblayés et on a semé en place de l'orge et d'autres grains. Comme je remarque que bon nombre de gens m'épient de loin, je m'arme d'un agenda et d'un crayon, et me voilà faisant mine de prendre et de noter les mesures de longueur et de profondeur, de compter le nombre des appartements incendiés, etc. Puis, retourné au logis, je décide le Prince et Bonvalot à venir faire la même démonstration, au cours de laquelle photographie est prise des ruines de la chrétienté.

Ces allées et venues ont causé une telle stupeur à la lamaserie que, lorsque nous nous y rendons le soir pour la visiter, on n'ose pas nous en ouvrir la porte. Bien plus, le vieux mandarin appelle mon domestique chinois, pour le sonder sur nos intentions, et lui affirme que nous avons tort de ne sortir que bien armés, parce que ni les lamas, ni le peuple n'entreprendront rien contre nous. Il ajoute que,

bêtes et gens, tout est prêt pour notre départ vers Lytang. Vieux Judas ! Voilà la meilleure action que tu aies accomplie de ta vie : mais comme la peur y est pour beaucaup, nous n'avons guère à t'en remercier !

11 *juin*. Départ triomphal : la garnison et les autorités nous font escorte jusque hors de la ville. La rivière que nous côtoyons ne tarde pas à s'enfoncer dans les gorges de hautes montagnes, aux cimes neigeuses. Laissant le torrent gronder dans son lit abrupt, nons montons par des sentiers de chèvre et atteignons des forêts peuplées par d'innombrables perroquets verts à bec rouge. Ça et là, s'ouvrent des régions cultivées où paissent de magnifiques troupeaux. Malheureusement ces riantes clairières sont en butte aux attaques des loups, des panthères et des lynx. Aussi chaque village est-il gardé la nuit par des veilleurs armés. Les cerfs sont aussi très nombreux ; mais on ne les tue pas, parce que, disent les lamas, ces nobles animaux sont les montures dont Bouddha se sert pour aller avertir le Dalaï-lama de quelque calamité imminente. Les ours sont recherchés pour leur fourrure, et les daims musqués, très nombreux, pour leur poche odorante.

12 *juin*. Voici neuf mois que nous avons

quitté Kouldja. Les hauteurs que nous gravissons nous ont menés à 4770 mètres d'altitude. Nous avons constaté qu'à 3000 mètres les saules, cerisiers et abricotiers cèdent la place aux arbres résineux. Le rhododendron se trouve jusqu'à 4000 mètres, ainsi que de petites broussailles ; puis cesse toute végétation. Et enfin, voici la neige éternelle, avec laquelle nous nous amusons à nous laver les mains, alors qu'il y a deux jours nous étions rôtis par le soleil de Batang.

13 *juin*. Quels rudes gaillards que nos conducteurs de yacks et de mulets ! Au campement d'hier soir, l'un d'eux préposé à la garde des animaux, est tombé de fatigue et s'est endormi sur la neige. Ce matin, il était comme mort, raide comme une barre de fer. On lui a frictionné tout le corps avec de la neige : la chaleur est revenue, l'homme a déjeuné comme deux et s'est mis à trotter comme les autres. Voilà, si je ne me trompe, de l'homéopathie en règle, ou encore du kneippisme. Le curé de Woerishofen n'est pourtant pas Thibétain, que je sache.

Nous traversons aujourd'hui cette même forêt de sapins où M. Huc dit avoir vu, il y a quarante-quatre ans, des arbres dont les dimensions l'avaient stupéfié. La vieille sylve

est toujours debout, sauf quelques colosses tombés de vetusté. Il est de ces sapins dont les cônes énormes sont d'une magnifique couleur rouge sang : on dirait de gigantesques lustres garnis de bijoux de corail. Par endroits, le vert intense des résineux est égayé par des rhododendrons en pleine floraison, dont plusieurs atteignent la taille d'un grand cerisier. Parfois, aussi, les arbres sont assez clairsemés pour que le sous-bois soit garni d'une herbe drue fournissant une riche pâture aux troupeaux possédés par les indigènes.

Près des hameaux habités par ces gens, nous voyons de hauts échafaudages qu'au premier abord nous prenons pour les carcasses en ruines de maisons chinoises. On nous explique que ces machines servent à sécher et emmagasiner le foin destiné à la nourriture des animaux, à l'époque des neiges.

Le 24, le Prince et moi, voyageant de concert en avant de la caravane, nous perdons la vraie route et chevauchons jusqu'à dix heures du soir. Nous n'avons emporté ni vivres ni couvertures. Enfin nous découvrons un taudis abandonné où nous nous étendons sur le sol, nos selles servant d'oreiller. Le bouge abritait par millions les trois insectes immondes dont tout l'Orient est si riche. Quelle nuit, bon



DANS LES BOIS DU THIBET

Dieu ! Pas moyen de fermer l'œil. Le Prince, d'ordinaire indemne de ces misères, me prouve par d'énergiques interjections que l'affreuse vermine ne respecte pas son sang royal. A l'aube, force nous est d'aller à l'écart nous livrer à une chasse dont le résultat eût satisfait le mendiant chinois le plus crasseux.

Peu après, nos amis nous rejoignent et, sous une pluie battante, nous fournissons une étape de huit lieues par une route semée de blocs de granit. La même distance, dit-on, nous sépare encore de Litang.

Le 16 *juin*, on débouche dans une plaine dont nous évaluons la largeur à une journée de marche. Une rivière y court sinueuse à travers des pâturages où campent sous la tente les gardiens de nombreux troupeaux. Nous franchissons la rivière sur un pont en bois, et peu après, dans un enfoncement au pied des montagnes, apercevons la ville de Litang dominée par une lamaserie que peuplent 2000 lamas.

L'aspect de la ville et de ses environs est lugubre. Pas un arbre, pas un jardin, pas un pied de terre labourée. Divisée en deux quartiers, l'un chinois et l'autre thibétain, Litang n'offre à l'œil qu'un entassement de maisons en terre battue, de couleur noirâtre.

Le Prince et moi nous partons en éclaireurs et atteignons d'abord le quartier chinois, où nous sommes reçus très froidement. Les autorités nous font même demander quand nous pensons partir.

Ne trouvant point dans la ville d'auberge assez vaste pour nous recevoir, nous choisissons en dehors des habitations un endroit gazonné où la caravane vient bientôt établir son camp. Puis, je vais avertir le mandarin chinois que nous désirons partir dès demain. Les lamas ayant appris que nous payons avec largesse s'offrent à fournir les hommes et les animaux nécessaires.

Ces lamas sont d'ailleurs les véritables maîtres de la ville. Tous les pâturages et troupeaux leur appartiennent, comme tout le commerce est entre leurs mains. Aussi sont-ils d'une insolence brutale ; les Chinois eux-mêmes sont traités par eux comme de véritables serfs.

Le costume des femmes de Litang est assex extraordinaire. Voici la description qu'en donne Desgodins. « Plusieurs sont littérale-
» ment couvertes, de la tête aux pieds, de
» plaques d'argent ciselé entremêlées à leurs
» longs colliers de pierres précieuses, perles
» et verroteries. Mais la parure disticte des
» femmes de Litang consiste en deux plaques

» rondes d'argent ciselé ou bosselé, placées de
» chaque côté du front, et se réunissant par le
» bord supérieur au-dessus de la tête. Quelques-
» unes de ces plaques sont de la grandeur
» d'une assiette à dessert. La natte de cheveux,
» divisée en une multitude de petites tresses
» qui s'étalent sur les épaules, ne se réunit (en
» pointe) qu'à la hauteur des jarrets ; et, pour
» que toutes ces petites tresses ondulent bien
» (avec ensemble) sur le dos, elles sont soute-
» nues (en dessous) par une plaque de drap
» (triangulaire), qui, de l'occiput, descend en se
» rétrécissant toujours jusqu'au point de réu-
» nion des tresses. Cette queue de drap est
» couverte de plaques d'argent. Il est bien
» entendu que les femmes pauvres ne font pas
» tant de frais, mais elles portent toujours quel-
» ques ornements. Une autre mode des femmes
» de Litang consiste en une mèche de cheveux
» qui, du haut du front, passe entre les deux
» yeux et vient aboutir au bout du nez ; mode
» fort disgracieuse qui donne à toutes ces fem-
» mes un regard louche. Toutes, riches et
» pauvres, sont effrontées et de mœurs détes-
» tables. »

Le 17 *Juin*, tandis qu'une foule de badauds nous regardent bouche béante, les lamas arrivent, nous amenant yacks et chevaux,

veulent recevoir à l'avance la moitié du prix convenu, et frappent à tour de bras sur les Chinois et les Thibétains qui encombrent le camp. Et ces Chinois, ailleurs si fiers et si arrogants, courbent l'échine et détalent prestement.

Nous arrivons bientôt dans une vallée où de pauvres diables, les pieds dans la boue, lavent le sable d'une petite rivière, pour en extraire des paillettes d'or. Le bénéfice serait considérable, car le métal précieux abonde, si les outils employés n'étaient si primitifs et si ce rude travail n'était exécuté au profit et sous la surveillance des lamas. Les laveurs ne reçoivent qu'un salaire variant, suivant le résultat obtenu, de trente à soixante centimes par jour.

Un peu plus loin, nous trouvons une grande quantité de plantes de rhubarbe en pleine frondaison. Comme le sucre ne nous manque pas, nous composons au moyen de ces deux éléments une compote délectable.

Le lendemain, nous rencontrons la première femme chinoise que nous ayons vue depuis plus de six mois. C'est l'épouse d'un capitaine de Litang dont le service est expiré et qui a envoyé en avant sa femme et ses deux enfants. Madame la capitaine est enveloppée

d'un manteau en drap rouge, de fabrication anglaise (au Thibet !) et, à notre approche, elle se couvre le visage d'un voile de crin.

Arrivés le soir au *Palais des hôtes de Sigolo*, nous nous en voyons refuser l'entrée par la femme du soldat de garde, lequel est blessé dangereusement. Ayant été réclamer une dette chez un laveur d'or, celui-ci a répondu par un coup de sabre et presque tranché les poignets du pauvre Chinois. Moyennant le don de quelques médicaments, nous parvenons cependant à nous introduire dans la place.

Le 19, une descente assez rapide nous mène à de charmants bosquets de cerisiers dont les fruits déjà mûrs nous offrent un régal. Mais au campement du soir, nous pensons tous mourir empoisonnés. On nous a servi du genièvre dans des pots de mauvais étain et du lait puisé avec une grande cuiller en cuivre. Personne qui n'ait des vertiges, des coliques et le reste. Il est vrai que nos forces épuisées donnent prise à la maladie. Chaque jour, nous faisons à cheval des étapes de dix à quinze lieues; nos repas ne se composent que de mauvais pain, de thé et d'un lait auquel les herbes nouvelles donnent des qualités un peu trop... rafraîchissantes. Il est grand temps que nous arrivions chez les missionnaires de

Ta-tsien-lou, pour réparer nos estomacs délabrés.

Les soldats chinois dont nous rencontrons les postes chaque jour n'ont de militaire que le chapeau à houppe rouge. Tout leur armement se compose d'un immense parapluie qui ne les quitte jamais et les protège à la fois contre les eaux du ciel et les ardeurs du soleil. J'ai rencontré parmi eux un ex-général de Kouldja. Son temps de service écoulé, alors qu'il retournait en Chine avec ses troupes, il s'était livré à des actes de pillage qui lui avaient valu la dégradation au rang de simple soldat et l'exil aux frontières du Thibet. Cet homme qui, naguère encore, nous avait tant tracassés à Kouldja, mes compagnons et moi, fut très heureux d'accepter de ma part l'aumône de quelques sapèques. Les haillons sordides dont il était vêtu témoignaient de la plus profonde misère.

Le 20 *juin*, passage en barque d'une rivière extrêmement impétueuse et aussi large que l'Escaut à Anvers. La rive à laquelle nous abordons appartient au territoire de Tsa-tsien-lou. Le paysage y devient splendide ; à une foule d'arbres inconnus, se mêlent le platane, le sureau, le frêne, le buis et un sapin à aiguilles extrêmement longues.

A Pakelou, nous rencontrons pour la première

fois une de ces tours à signaux si communes dans le nord de la Chine. Sur une haute base octogone est assise une chambre carrée d'où, au moyen du feu, on communiquait jadis avec d'autres monuments semblables, distants de quelques lieues, par des signes télégraphiques conventionnels.

Au campement du soir, nous jouissons d'une petite scène caractéristique. Je ne sais à quel propos, Achmed et Abdullah ont reçu de Bonvalot une verte semonce. Pour faire passer la chose, ils se sont grisés comme cinquante Polonais ; et chose curieuse, Abdullah, le poltron, ne fait que rire, tandis que le terrible Achmed pleure à chaudes larmes. Si le proverbe « *in vino veritas* » est juste, il me paraîtrait démontré que seuls les hommes forts ont le cœur tendre et que le lâche ne chante et ne rit jamais plus fort que lorsqu'il a plus grand peur.

CHAPITRE XXIII

La quatre-vingtième chaîne de montagnes. — Une lettre en français. — Le Père Bourroux. — Monseigneur Biet. — L'Anglais Pratt. — Un guet-apens. — Sauvé !

22 *Juin.* Voici depuis le col du Dam, la quatre-vingtième chaîne de montagnes que nous franchissons. Après une halte de quelques heures au village de Tongolo, nous recevons d'un inconnu une lettre en... français ! Nous courons à la signature : elle est d'un missionnaire, chassé il y a trois ans de Batang et attendant ici, caché avec un confrère dans le grenier d'une maison païenne, le moment de rentrer dans sa chère mission.

Le brave homme avait appris par son domestique que des Européens venaient d'arriver à Tongolo. A tout hasard, il envoyait un mot à ces inconnus, enfants comme lui du ciel de l'occident.

Au reçu de ce billet, Bonvalot était encore en arrière avec le gros de la caravane. Le Prince et moi nous sautons à cheval et courons au logis que nous indique le messager. Le vénérable prêtre qui se présente, apprenant qu'il parle au prince Henri d'Orléans et à un missionnaire catholique, est saisi d'une telle émotion que la voix lui manque d'abord pour nous répondre. Puis, questions et réponses de se croiser avec une furie toute française. Batang et Paris, les chrétientés dévastées, les élections en France : en quelques minutes, tout y a passé avec cette verve primesautière, ces élans, ces mots étincelants de finesse et d'énergie qui sont le propre du caractère gaulois.

Et le bon Père est allé déterrer dans une malle une bouteille de vin de messe. Le tire-bouchon vient de finir son office, lorsque Bonvalot arrive trempé jusqu'aux os par une pluie battante. On trinque, on porte des toast, on rit, on pleure, on fume à outrance, et je vois le moment où un missionnaire français, un Anversois, un Prince d'Orléans et un républicain vont exécuter un quadrille sans musique.

Le Père est seul au logis, son confrère étant parti depuis deux jours pour *Ta-tsien-lou*. Un courrier est expédié aussitôt pour avertir

l'Évêque de notre prochaine arrivée et envoyer un télégramme en Europe par le bureau de *Ia-tcheou*. Le logis du missionnaire est bien misérable. Quelques planches tiennent lieu de lit; d'autres sont disposées pour la célébration de la Messe, que servent deux domestiques chrétiens; une table est encombrée de livres et de manuscrits thibétains.

Nous sommes tout à la joie lorsque, vers le soir, Bonvalot, pour la première fois au cours du voyage, est pris d'une fièvre violente et tombe en un délire affreux. Heureusement le P. Bourroux est expert en ces sortes de choses; en deux heures, les médicaments qu'il administre coupent la fièvre, et il ne reste au malade qu'une grande lassitude suivie bientôt d'une faim dévorante.

Le lendemain, laissant la caravane prendre les devants, nous déjeunons chez le Père, d'un faisan que lui-même nous a préparé. Le Prince prend diverses photographies, nous montons à cheval pour rejoindre nos gens et nous trottons jusque vers minuit, dans l'espérance d'atteindre ensuite Ta-tsien-lou en une seule étape.

24 *juin*. On part de grand matin; la traite est de neuf lieues. Le courrier du P. Bourroux a fait son devoir, car le mandarin de Ta-tsien-

lou a envoyé à notre rencontre une escorte d'un caporal et de quatre soldats. A trois lieues de la ville, le P. Giraudeau vient nous présenter, au nom de Mgr Biet, des souhaits de bienvenue, une bouteille de vrai vin de Bordeaux, du pain frais, des œufs, du lait et... la nouvelle de la disgrâce de Bismarck. Nous sommes si faibles que deux verres de ce bon vin européen nous donnent la migraine ; mais nous sommes joyeux tout de même.

Bientôt après paraissent des députations envoyées par les autorités civiles et militaires. Puis, voici venir le P. Dejean, directeur du collège thibétain, et enfin la plupart des chrétiens en habits de cérémonie. Au pont en pierre de taille qui donne accès à la ville, nous sommes salués par le sourd grondement du canon et le crépitement des pétards. Nous enfilons une rue ; au faite d'un perron, Monseigneur Biet nous attend, vêtu d'un riche habit chinois, et portant ostensiblement sur la poitrine la croix épiscopale. La réception est touchante, à nous arracher des larmes : sont-ils donc charmants, ces Français ! Il est vrai que quand ils s'avisent d'être méchants, ils ne le sont pas à demi.

Monseigneur a pris soin de nous faire préparer, non loin de la résidence, un excellent

quartier dans une hôtellerie thibétaine très propre et très confortable. A notre grande stupéfaction, nous trouvons installé à côté de nous un Anglais du nom de Pratt, qui se trouve ici depuis deux ans, aux frais d'un lord richissime, à l'effet de collectionner les papillons du Thibet.

De là résidence épiscopale on nous enverra chaque jour du lait, des légumes et du pain. Aujourd'hui on y a joint une collection de journaux que nous dévorons jusque bien avant dans la nuit. Privés de toute nouvelle d'Europe depuis près de dix mois, nous avons l'air ahuri de gens tombés de la lune. Le bonheur m'est rendu de pouvoir, pendant quelques jours, aller prier dans une église, d'assister aux offices des chrétiens chinois et thibétains, de reprendre la récitation du Bréviaire et la célébration de la sainte Messe.

Le lendemain, foin de soucis ! Grasse matinée, déjeuner à la résidence, où l'Anglais est invité. L'Évêque nous conte ses misères, les vingt années de tracasseries qui ont amené la destruction des chrétientés au Thibet, et implore notre appui.

En conséquence, dans la matinée du 26, je vais rendre visite au grand mandarin de la ville, et, comme on ignore ma qualité de mis-

sionnaire et que cet incognito ne peut que nous être utile, c'est en habits civils que je me rends au tribunal. Après les politesses d'usage, je demande carrément justice pour les missionnaires. — Leurs malheurs, dis-je, sont connus en France, il est temps de savoir si les autorités de Tsa-tsien-lou veulent observer les traités conclus naguère entre la France et la Chine !

Pour qui connaît les mandarins chinois, la réponse est toute faite. — Mais certainement ! dit le bonhomme : ce n'est pas ma faute si ces malentendus ne sont pas dissipés depuis longtemps. Et voici une heureuse coïncidence ! le mandarin qui doit aller remplacer le vieux de Batang est de passage à Ta-tsien-lou : que Monseigneur daigne venir avec vous et vos amis, et je ne doute pas que tout ne se règle à votre entière satisfaction !

On verra plus tard ce que valaient ces mielleuses déclarations. A mon retour, Bonvalot répond que la moindre réparation à exiger, c'est que le nouveau mandarin de Batang y conduise lui-même les missionnaires et les réinstalle solennellement. Quant aux terrains confisqués, on avisera à agir vis-à-vis de ceux qui s'en sont emparés.

27 *juin*. Les chinois tiendraient-ils parole

une fois en leur vie ? De grand matin, le grand mandarin et son nouveau collègue de Batang nous envoient leurs cartes et demandent audience pour l'après-midi.

Dès le début de l'entrevue, Bonvalot coupe court aux compliments enfarinés des deux Chinois. — Je me refuse, leur dit-il à de longs pourparlers : cela nous a pris quarante-cinq jours chez les Thibétains. Vous, mandarin de Ta-tsien-lou, voulez-vous, oui ou non, donner aux missionnaires les passeports nécessaires pour rentrer dans leurs missions dévastées ? Et vous, mandarin de Batang, êtes-vous décidé à conduire à Batang les dits missionnaires, à les aider à rentrer dans leurs possessions ? Si oui, tout est terminé ; si non, nous irons vous accuser à Péking d'avoir été requis d'observer les traités les plus formels, et de vous y être refusés !

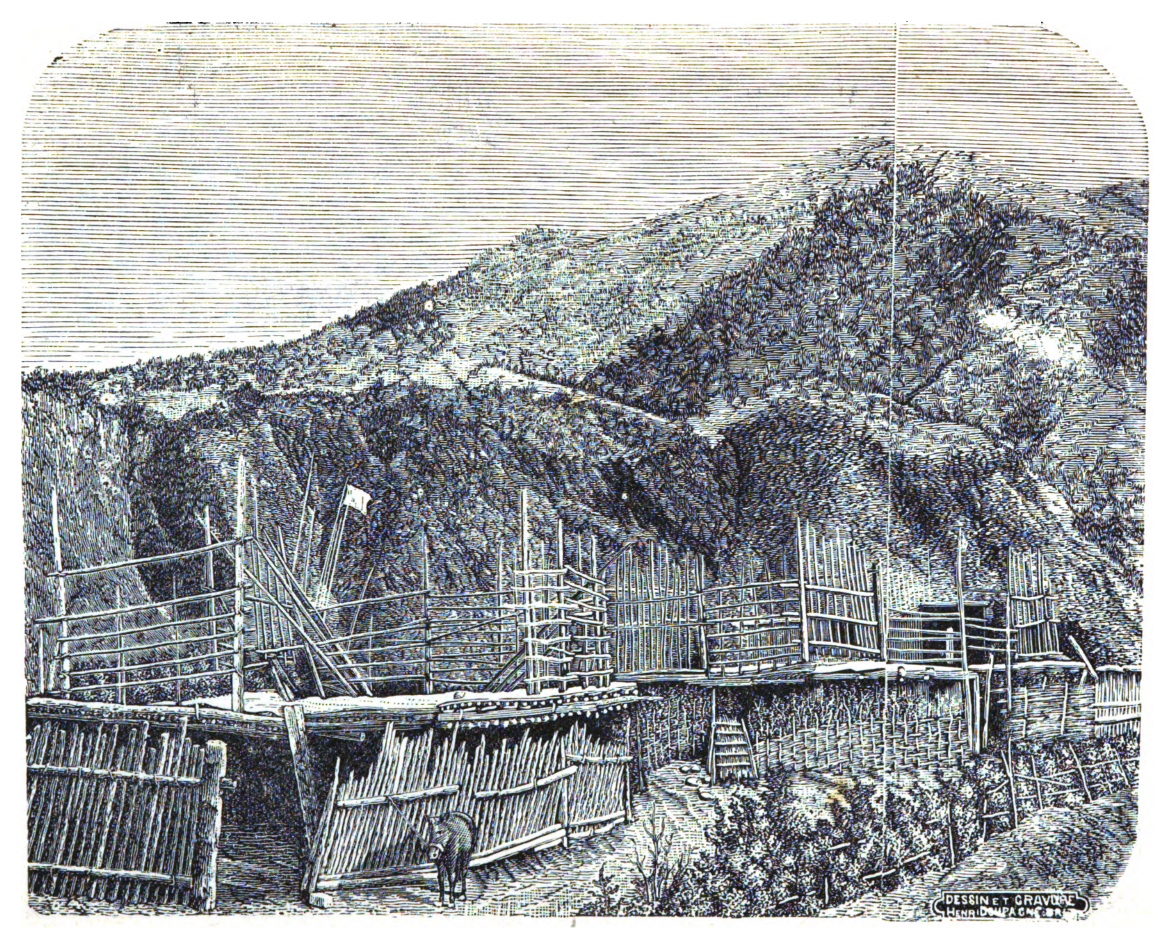
Mis ainsi au pied du mur, le magistrat de Ta-tsien-lou répond qu'il tiendra prêts les passeports pour le jour où son confrère ira prendre possession de son poste de Batang. Ce dernier rechigne d'abord, disant qu'à la vérité, il est nommé, mais qu'il n'est pas encore en fonction, qu'il n'a pas reçu le sceau officiel, et qu'il ne connait pas les dispositions des lamas et Thibétains de Batang. Finale-

ment il ajoute que si on veut lui donner un revolver, il se fait fort de mettre à l'ordre ses futurs administrés.

— Bien ! mon valeureux Célestial : tu auras ton revolver. Mais fixons d'abord le jour de ton départ, dans les conditions précitées !

On s'accorde à désigner le 16 du mois chinois (4 juillet), et on se quitte le sourire aux lèvres. Hélas ! le Chinois n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il sourit. Nous ne tardons pas à apprendre que la crainte seule a arraché ces belles promesses et que, au sortir même de l'entrevue, les deux compères ont fait demander à leur supérieur commun, le mandarin de *Ia-tcheou*, des instructions sur la conduite à tenir à notre égard. Or, celui ci est connu comme l'ennemi juré des Européens et des chrétiens.

Du 28 *Juin* au 1er *Juillet*. Les environs de Ta-tsien-lou sont ravissants. Flore et faune y sont d'une richesse à rappeler les Indes. Nous y rencontrons pour la première fois, chez l'Anglais Pratt, un lophophore (*lophophorus refulgens*) vivant, destiné à être expédié à Londres. Ce superbe oiseau, de la taille d'une dinde, peut rivaliser avec le paon pour la richesse du plumage. Aussi l'appelle-t-on en ces parages l'*Oiseau d'or*. Il y est du reste si



HUTTES DE BERGERS

rare, qu'on ne peut obtenir sa dépouille à moins de dix roupies.

M. Pratt est d'ailleurs possesseur d'une collection vivante de divers faisans qu'il pense vendre à bon prix en Angleterre. Il emportera aussi des œufs du fameux faisan blanc. Je suppose que ce n'est pas pour en faire une omelette. Qui sait, pourtant ? Les riches Anglais sont si drôles, et les Américains aussi : un Vanderbilt quelconque pourrait verser bien des dollars pour ce plat exotique. Quant à faire couver ces œufs en Angleterre, après un trajet de 5000 lieues... hum !

Pour échapper à la cohue d'une fête religieuse des païens thibétains, fête où de petits garçons costumés en guerriers sont conduits à cheval par toute la ville, nous allons rendre visite au Père Dejean, directeur du collège. Ses élèves, tous Thibétains, exécutent en notre honneur une cantate dont la mélodie est bien plus européenne que chinoise. Ces enfants chrétiens font d'ailleurs honneur à leur race par leur caractère enjoué et complaisant, une force physique et une agilité extraordinaires. Ayant appris que nous faisions collection de plantes et d'animaux, ils passèrent plusieurs jours à escalader les montagnes, d'où ils nous rapportèrent nombre de fleurs et d'insectes inconnus.

Les missionnaires ont ici des chrétiens des deux races, Chinois et Thibétains. Aussi, le dimanche, la messe de Monseigneur fut-elle chantée par les Chinois, tandis que les Thibétains accompagnaient celle du Père Dejean. Le même jour, il fut décidé qu'au lieu de gagner la mer par le Iang-tze-kiang (Fleuve Bleu), très dangereux à cette époque des hautes eaux, nous suivrions notre plan primitif et descendrions directement vers le Tong-King. Un avantage, nullement à dédaigner, c'est que nous trouverons sur cette route de nombreuses stations de missionnaires. Seulement, nous ne pouvons nous engager dans cette direction sans la permission des mandarins. Nous nous occuperons du soin de l'obtenir dès que la grande affaire de Batang sera terminée.

Or ces deux négociations ne semblent pas devoir être faciles. On sait le vilain tour que l'autorité chinoise nous a joué au commencement de notre voyage. Nous étions partis de *Kouldja*, munis d'un mot du gouverneur de ladite ville nous assurant le passage à travers sa province, jusqu'à celle de *Karachar*, dont dépend *Kourla*. On nous disait d'ailleurs que semblables permissions seraient faciles à obtenir plus loin. Or, à Kourla, nous avions trouvé, non pas la licence de marcher en avant, mais

un ordre de rétrograder. Nous avons dit aussi comment nous avons pris et possédons encore la copie de cet ordre mémorable. Grâce à notre attitude énergique, nous partîmes de Kourla malgré tout ; mais il eût été trop audacieux d'user à Ta-tsien-lou du même procédé, car je faillis y perdre la vie, tout en y mettant bien plus de modération. Narrons le fait.

J'ai dit plus haut que le 16 du mois chinois (4 juillet) avait été fixé comme date du départ du mandarin de Batang, qui s'était engagé à réinstaller lui-même dans cette ville les missionnaires expulsés, moyennant le don d'un revolver. En Chine, comme ailleurs, pensions-nous, les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Hélas ! une fois de plus nous allions apprendre qu'il n'est qu'un seul moyen de traiter efficacement avec les Chinois : la force. Le 2 juillet, le bruit nous parvint que, ce jour même, le mandarin de la ville donnait un dîner d'adieu à son collègue de Batang, qui allait détaler la nuit suivante, sans tambour ni trompette.

Je me rends incontinent au *Ia men* (tribunal) et demande audience. On me fait attendre pendant cinq heures. Tandis que je me morfonds d'impatience, les mandarins et leur séquelle festoient dans une salle voisine. Je les entends maudire les Européens et les Français, et

souhaiter à haute voix, afin d'être entendus de moi, que le dernier des *diables d'Occident* soit massacré, eux qui ne viennent ici que pour piller le trésor de la ville.

Ce dernier trait me met la puce à l'oreille ; car, si stupide que soit l'accusation, je sais que c'est par de tels procédés que les mandarins chinois exécutent leurs petits massacres Pendant que je fais bonne mine à mauvais jeu, le mandarin, pour donner plus de corps à son imputation, fait demander 200 soldats au roi thibétain, sous prétexte que le tribunal est sans défense contre les entreprises des Français. Ce roi, vassal de la Chine, mais grand ami des missionnaires, répond qu'il connait assez les Français pour les croire incapables de n'importe quel vol.

Rebuté de ce côté, le mandarin fait demander 200 hommes au général chinois, dont la caserne est située hors de la ville. Celui-ci fait dire que ses soldats sont presque tous au théâtre ; lui même ne peut venir, parce qu'il a.... mal au ventre. A quoi peut tenir la destinée humaine ? Sans cette opportune colique, je ne serais probablement plus de ce monde.

En désespoir de cause, le mandarin fait alors battre le grand tambour du tribunal ; ses agents parcourent la ville en faisant résonner

le lugubre tam-tam et réquisitionnent un homme par famille, à l'effet de défendre le trésor menacé par les Européens.

Confiné dans ma salle d'attente, j'ignore naturellement tous ces faits qui se passent au dehors. Mais les missionnairés ont appris ce qui se trame, et Abdullah m'est envoyé pour m'avertir que les choses vont mal et pour me conseiller de m'esquiver.

J'avoue que j'eus d'abord un peu froid aux yeux. Pour donner le change à l'ennemi, je crie à haute voix que le Prince me rappelle et que je reviendrai un autre jour. Arrivé dans la cour du prétoire, je la vois bondée de Chinois, de Thibétains, de lamas, tous armés de bâtons, roulant des yeux féroces et poussant des cris menaçants. Je m'avance pourtant, feignant d'ignorer que c'est à moi que l'on en veut. On ne frappe pas encore, sans doute parce que ces gens sont étonnés de me voir seul et sans armes, et de ne pas apercevoir ces trois Européens qu'on disait occnpés à piller le trésor et qu'on voudrait assommer d'un seul coup.

Les rangs s'ouvrent donc, et la foule me suit, compacte et hurlante. Un pont se présente. Je sens que c'est l'endroit critique : une simple bousculade peut me jeter par-dessus la balus-

trade, et j'irai me noyer dans la riviére... par accident, diront les mandarins. Eh bien, soit ! Chinois contre Chinois ! Je me retourne en esquissant un sourire et, dans la langue de Confucius, je crie à haute voix : « Frères ainés, je vous remercie infinement de l'honneur que vous me faites en m'escortant ainsi jusqu'à mon domicile. Mais, voici le soir venu et il pleut. Vous avez satisfait suffisamment aux lois de la politesse : rentrez donc chez vous, je vous prie ! Je dirai au Prince les égards que vous avez eus pour son envoyé, et je vous présente de ma part ses remerciements. »

La foule s'est arrêtée et s'est tue. Mais les Chinois seuls m'ont compris. Un employé du tribunal — que Dieu le bénisse ! — traduit mon discours en thibétain. On se regarde, on rit ; et je profite de cette hilarité pour détaler au plus vite, enfiler le pont et courir d'une haleine jusqu'à l'hôtellerie où, soufflant un peu et même beaucoup, je tombe dans les bras de mes compagnons qui n'espéraient plus me revoir vivant.

CHAPITRE XXIV.

Duplicité chinoise. — Curiosités locales. — Nouveau vol. — Une lettre de Iun-nan. — De plus en plus fort. — Départ de M. Pratt. — La justice chinoise.

3 juillet. Et maintenant que me voici sain et sauf, tâchons de savoir pourquoi le mandarin de Ta-tsien-lou a voulu attenter à ma vie, étudions l'effet produit par cette tentative avortée et prévoyons-en les résultats.

Dès notre arrivée, le mandarin avait demandé des instructions à son supérieur, le grand mandarin de *Ia-tcheou*, vice-roi du *Se-tch'ouan*. Celui-ci, ennemi juré des Européens, a sans doute encouragé son subordonné à se fendre d'un coup d'audace. Et notre bon mandarin de Ta-tsien-lou, fort ennuyé de nos réclamations au sujet des chrétientés détruites de Bathang et d'ailleurs, a cru que le meilleur

moyen de supprimer l'accusation, ce serait de supprimer les accusateurs.

Il ne fallait pour cela qu'un peu d'adresse. Inviter les trois Européens au tribunal et les faire assassiner entre poire et fromage : c'eût été expéditif. Mais un meurtre si patent eût fini par être connu à Péking, et l'ambassadeur de France eût peut-être poussé l'audace jusqu'à exiger en réparation la tête du mandarin.

Il s'agissait donc de concilier deux choses : se débarrasser des Européens et ne courrir aucun risque. Le rusé mandarin organisa en conséquence la bagarre populaire où j'ai failli périr. En cas de réussite, on avait la ressource de dire que les Européens ayant provoqué la populace, celle-ci s'était vengée avant qu'on n'arrivât pour empêcher la catastrophe.

Aujourd'hui que ce plan a échoué et que je ne m'en porte pas moins bien, un Européen naïf s'imaginera que le pauvre mandarin est fort embarrassé. En effet, d'une part le vice-roi va le traiter de maladroit et, d'autre part, les Européens en cause vont crier bien haut à Péking. Comment parer à ce double péril ! Oh ! c'est bien simple pour un Chinois. Un courrier envoyé à Ia-tchou annoncera que ces « diables d'Occident », alors qu'on a tout fait pour leur être agréables, ont fomenté des troubles dans la

ville, et demander s'il faut les punir ou les chasser au plus tôt.

Quant à l'effet produit sur les esprits, il résulte de nos informations que les chefs thibétains et les marchands chinois se gaussent à l'envi de la défaite du mandarin. Il y a quelques années, dit on, un incendie dévorait la moitié de la ville : on n'a ni battu le tambour, ni sonné le tocsin. Hier, un Européen se présente seul au tribunal : et tout le peuple est appelé à la rescousse ! Et encore le mandarin n'a-t-il pas réussi à tuer l'Européen !

Pour faire de ce lâche imbécile un parfait Judas, il manquait un trait : lui-même se chargea de nous le fournir. Deux jours après la scène de sauvagerie que j'ai décrite, quatre satellites vinrent nous présenter les excuses du « grand homme » Tout s'était passé à son insu ! Le gardien de la porte étant ivre avait battu le tambour ; le peuple avait cru le magistrat en danger, mais, s'étant bientôt aperçu du contraire, m'avait escorté d'après les règles de la plus stricte politesse.

En présence d'une telle effronterie, j'avoue que l'indignation me suffoquait, moi qui, cinq heures durant, alors que j'attendais audience, avais ouï les menaces, les malédictions et les provocations sanguinaires proférées par le

mandarin en personne. Je répliquai donc : « Ce n'est pas le portier qui était ivre ce soir-là, mais bien votre maître ! Aujourd'hui, le voilà pris d'un autre mal. Est-il fou l'homme qui m'a entendu parler chinois et qui s'imagine maintenant que je n'ai pas compris les insultes ? Dites lui que nous savons désormais à quoi nous en tenir à son égard ; ajoutez que le guet-apens où j'ai failli périr sera divulgué à qui de droit, et que, à la moindre apparence de danger ultérieur, nous ferons usage de nos armes. »

Les satellites emportèrent ce poulet que le mandarin ne goûta guère, car, peu de jours après, il fit protester à nouveau de son innocence pour le passé, de ses bonnes intentions pour l'avenir. A quoi nous fîmes répondre : « Vous avez un excellent moyen de vous disculper : rendez immédiatement justice aux missionnaires de Batang ; jusque-là, nous vous tenons pour un menteur et un traître ! »

Ces divers évènements avaient effrayé M. Pratt, l'Anglais collectionneur. En conséquence il se résolut à quitter au plus tôt Ta-tsien-lou et à aller attendre à Ia-tcheou que la baisse du Iang-tze Kiang lui permît de s'embarquer vers la mer. Cet excellent homme, non content de vouloir bien prendre avec lui nos bagages les plus lourds, ne cessait, quoique protestant, de

rendre hommage au dévouement et à la science des missionnaires catholiques. « Deux choses, disait-il, empestent la Chine, importées toutes deux par mes compatriotes : l'opium et les ministres soi-disant évangéliques. »

La complaisance de M. Pratt nous obligeait à mettre en ordre et à emballer soigneusement nos collections. Pour les compléter, nous achetâmes une foule d'objets en usage dans le culte bouddhique, des ornements et des pelleteries. Et les marchands que nous visitions de maudire le mandarin assez ignare pour molester des étrangers qui, en quelques jours, leur faisaient plus d'achats que les Chinois en toute une année.

On pourra se demander pourquoi nous ne suivîmes pas M. Pratt par la route du Fleuve Bleu : c'est que nous n'avions pas, comme lui, le temps d'attendre à Ia-cheou la baisse des eaux : après dix mois d'un voyage épuisant, nous mourions d'envie d'atteindre la mer par la voie la plus courte, celle du sud. Par le Fleuve Rouge nos transports ne pouvaient s'effectuer qu'à dos d'homme ; force nous fut de n'emporter que peu de bagages, et l'aide que nous donnait M. Pratt en se chargeant du reste était absolument providentielle.

Le père Giraudeau, qui connaît à fond le

thibétain, nous fut d'un grand secours pour l'acquisition et la dénomination des objets destinés aux collections. Il nous procura un remède que les Thibétains affirment être infaillible contre la rage, et dont les missionnaires ont fait eux-mêmes l'expérience. La composition de ce remède pourrait paraître absurde à un médecin européen : qu'importe, si ce remède guérit ! C'est ainsi encore que, contre la morve des chevaux, on emploie la chair desséchée d'une sorte de putois. On brûle cette drogue sous le nez de l'animal malade, et une ou deux fumigations suffisent toujours à atteindre le but.

Les missionnaires français nous donnèrent aussi des cartes dressées par eux pour la route à suivre à travers le Iun-nan, le Se tch'ouan et le pays des Lolos. Les chrétiens thibétains et chinois nous firent cadeau de vivres et nous apprirent que peut être nous rencontrerions des voyageurs européens que l'on disait se diriger vers le Thibet, en sens inverse du nôtre. Renseignements pris, un seul Européen, suivi de huit hommes et de douze chameaux, était arrivé à Kang-tze, à quinze jours de marche de Ta-tsien-lou. Nous conjecturâmes qu'il s'agissait de M. Martin, un Français chargé par le Tsar d'explorer le Thibet méridional ; mais nous ne pûmes le rencontrer dans la suite.

Notons, au courant de la plume, certaines curiosités locales. Dans son grand ouvrage géographique, M. Reclus affirme que l'hémione, dont nous avons rencontré au Thibet des bandes si nombreuses, n'est pas aussi sauvage qu'on l'avait cru jusqu'ici, et qu'en certains endroits on est parvenu à la domestiquer. Monseigneur Biet confirme en partie cette assertion et nous dit avoir vu des hemiones faisant partie de caravanes thibétaines, où elles portaient des fardeaux en compagnie des chevaux et des mulets. Leur prix très élevé donnait la mesure des services rendus par ces superbes animaux. Mais ces individus isolés avaient été pris au piège dans leur jeunesse ; il resterait donc à constater si l'hémione se reproduit en captivité.

Au nord de Ta-tsien-lou existe une race d'aborigènes qui en sont encore à n'avoir pour se défendre que l'arc et des flèches empoisonnées.

Le 14 *juillet*, désirant obtenir vivant ou mort un de ces superbes lophophores qu'on nous disait habiter dans les montagnes proches de la ville, je m'y rendis de bon matin et grimpai jusque près des neiges éternelles. Je vis plusieurs des oiseaux convoités, mais ne rapportai qu'une forte courbature.

15 *juillet*. Encore un gros évènement ! Vers

cinq heures, en quittant l'hôtellerie pour aller dire la sainte messe, je remarque, jeté sur le sol, un tiroir vide, évidemment enlevé à un meuble quelconque, et je passe, sans trop m'inquiéter de la chose. Peu après le Prince se lève, veut aller se laver dans une pièce voisine, trouve par terre sa brosse et son peigne, et constate que l'aiguière en cuivre a disparu, ainsi qu'une belle somme d'argent, des cuillers, un fusil à répétition, des habits, du café, des bouteilles, une carafe, des verres, des tasses, etc. Bref, une razzia complète.

Immédiatement, on donne avis du fait au tribunal et, presque aussitôt, des délégués chinois et thibétains viennent constater que les malfaiteurs ont perpétré leur délit en escaladant un mur de clôture et en fracturant une fenètre. Après quoi, comme fiche de consolation, le mandarin nous fait dire que nous ne devons pas pour si peu différer notre départ annoncé, qu'avec « patience et longueur de temps » il arrivera à récupérer les objets et les remettra aux missionnaires.

Le 17, monseigneur Biet nous lit une lettre venue de Iun-nan et relatant une belle nouvelle. L'empereur de Chine, plein de sollicitude pour ses provinces du sud, avait conçu le projet de les relier à la capitale par une voie

ferrée. Pour exécuter ce plan humanitaire il avait convié tous les vice-rois de l'Empire à présenter conseils et projets. Celui de Canton avait enlevé la palme en émettant l'idée patriotique que toutes les machines et les matériaux devaient être exclusivement chinois. L'Empereur, assez perplexe, avait demandé l'avis de Li-houng-tchang, le fameux vice-roi du Tcheli. — Très bien ! avait répondu celui-ci ; mais en ce cas, que mon collègue de Canton vienne lui-même exécuter une œuvre dont je me déclare incapable, sans l'aide des Européens. — Qu'à cela ne tienne ! riposta l'homme de Canton ; je vais faire examiner dans quelles mines on pourra trouver le meilleur fer. — Remarquez que la Chine n'a pas une seule usine digne de ce nom, et que le mandarin-ingénieur de Canton n'a pas même l'idée de ce qu'est un rail, à plus forte raison une locomotive. A ce compte, il pourra aussi faire planter des arbres qu'on coupera dans cinquante ans, pour en faire des traverses !

10 *juillet.* De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet ! Devinez quels sont ceux qu'on accuse du vol dont nous sommes victimes ? Nos propres serviteurs, le patron de l'auberge qui était absent lors de l'évènement, ou encore sa femme, ou plutôt nous-mêmes qui avons in-

venté cette histoire pour discréditer le mandarin, en le montrant impuissant à faire la police même dans la ville qui lui sert de résidence !

Des observateurs superficiels ont affirmé que les Chinois manquent d'imagination et de poésie. Voilà, je pense, de quoi prouver victorieusement le contraire.

L'Anglais Pratt, ahuri de tout cela, a fixé son départ pour demain. Nous lui confions dix-neuf caisses dont les plus lourdes pèsent environ 100 livres chinoises, soit 60 kilog. 500. Et ces caisses doivent être transportées, à bras d'hommes, jusqu'à Ia-tcheou, parce que, en beaucoup d'endroits, les chemins resserrés dans des gorges pierreuses sont si étroits qu'une bête chargée sur les deux flancs n'y saurait passer. Les hommes qui font métier de portefaix sont en général originaires du Se-tch'ouan et ne reculent pas devant des charges invraisemblables. Dernièrement Monseigneur Biet devait recevoir de Ia-tcheou un coffre-fort européen. Le poids atteignait 151 kilos. Un Se-tch'ouanais entreprit seul ce transport, fit la route en douze jours, toucha le triple salaire qu'il attendait, et alla mourir de fatigue à l'auberge.

20 *juillet*. M. Pratt nous a quittés aujourd'hui. Nous voudrions partir également, n'était que

nous tenons à rentrer auparavant en possession de nos objets volés. D'après la législation chinoise, un mandarin qui ne parvient pas à découvrir les voleurs doit indemniser lui-même les volés. Mais notre bon mandarin met très mauvaise volonté à s'acquitter de ce double devoir.

Quant à nous, entièrement dégoûtés des Chinois, nous n'en voulons plus aucun à notre service, sauf mon brave cuisinier chrétien. En conséquence, nous allons trouver le roi thibétain, qui nous promet très volontiers l'aide de ses gens. Lui-même a de bonnes raisons pour avoir les Chinois en horreur. Vassaux de la Chine, ses sujets sont thibétains et forment la grande majorité de la population.

Si les lamas voulaient se ranger de son côté, il aurait bientôt fait d'écraser la poignée des Chinois oppresseurs. Malheureusement, les Chinois gagnent les lamas à prix d'argent, et ceux-ci, extrêmement nombreux, ont une sorte de roi religieux avec lequel, lui, roi civil, doit partager l'autorité. C'est en appuyant tour à tour l'un de ces deux chefs thibétains contre l'autre que les Chinois se maintiennent et s'enrichissent aux dépens du peuple. Les mandarins donnent l'exemple en vendant à haut prix leurs arrêts en justice. Seulement, pour

sauver les apparences, les cadeaux offerts par les plaideurs sont des vases à fleurs remplis de paillettes d'or. Qui offre le plus gros est déclaré innocent, fût il le plus affreux des assassins.

Et c'est pourquoi nous, qui n'avons pas de vases à fleurs, nous voyons tourner à notre entière confusion le procès poursuivi en revendication de nos objets volés, et ce en vertu d'une sentence très juridique. En effet, le 23 juillet, le mandarin cite à son tribunal un des soldats qui nous ont accompagnés depuis Batang, deux de nos serviteurs, la femme de notre aubergiste, trois femmes du voisinage et les deux satellites gardiens de notre cour.

Les trois femmes, seules interrogées, déposent avoir entendu nos domestiques déclarer qu'on ne nous avait absolument rien volé, mais que nous avions imaginé ce larcin pour tracasser le mandarin. En conséquence, la femme de l'aubergiste et les deux satellites qui avaient affirmé avoir vu des traces d'escalade et d'effraction reçoivent, séance tenante, chacun quarante coups de rotin sur le bas de l'échine et le conseil paternel de mieux se conduire dorénavant.

L'audience est à peine terminée que les trois femmes dont le témoignage avait amené ce

résultat viennent chez nous tout en larmes, déclarant qu'elles n'ont ainsi parlé qu'à l'instigation du mandarin, qui leur avait promis de l'argent si elles répondaient à ses vues, et des coups, au cas contraire.

Ce n'est pas tout. Les femmes sont à peine sorties qu'entrent chez nous deux mandarins subalternes qui, bouche en cœur et front serein, nous annoncent gravement que leur illustre maître a fait l'enquête nécessaire, interrogé une foule de tmoéins et n'a pu parvenir cependant à établir l'existence d'un vol quelconque à notre préjudice, à moins que les coupables ne soient nos propres serviteurs.

A ce beau discours, nous répliquons en exigeant, suivant la loi, le procès-verbal de l'audience. Le grand mandarin fait répondre le lendemain que la pièce demandée est inutile, parce qu'il ne considère pas le procès comme terminé et qu'il va se livrer à de nouvelles recherches. Histoire probablement de nous berner à nouveau, en profitant des mauvaises nouvelles qui viennent d'arriver du Se-tch'ouan.

En effet, le courrier des missionnaires, revenant de cette province, nous annonce que partout on y placarde des affiches insultantes pour la religion et les Européens. Notre mandarin

est sans doute au courant des faits, et cela lui donne du cœur au ventre.

En conséquence, nous écrivons au vice-roi du Se-tch'ouan, lui relatant les tracasseries dont nous avons été victimes, et ajoutant que, loin de persister dans nos réclamations, nous sollicitons un avancement pour le magistrat de Ta-tsien-lou, parce que nous sommes convaincus que sa conduite à notre égard sera approuvée par ses supérieurs.

Un lecteur grincheux pourra trouver mauvais qu'un missionnaire se moque ainsi des plus hautes autorités d'un grand Empire.

Mais les Chinois, y compris la Cour de Péking, en agissent-ils autrement à l'égard des Européens ? En veut-on des preuves aussi récentes qu'indéniables ?

N'est-ce pas dernièrement que M. Lemaire, ambassadeur de France à Péking, ayant demandé et obtenu une audience au Tsong-li-ya-men (ministère des affaires étrangères) et s'y étant rendu en grand apparat à l'heure convenue, s'en est vu refuser la porte ?

Lors du récent mariage de l'empereur, est-il vrai que tous les ambassadeurs européens — sauf celui de Russie — ont demandé à présenter personnellement leurs félicitations au monarque, et ont vu dédaigner leur requête et leurs hommages ?

Est-il vrai que, trois jours après, les mêmes ambassadeurs et leur suite, ayant été invités à diner au palais, ont été accueillis dans la salle où sont reçus d'ordinaire les petits chefs tributaires ?

Est-il vrai que ces représentants des fières nations européennes, qui avaient arboré pour la circonstance la grande tenue de cérémonie et constellé leur poitrine de décorations furent reçus par un employé de bas étage, vêtu en négligé du matin ?

Est-il vrai enfin que ces soufflets ont été empochés avec une résignation exemplaire ? Est-il vrai que le dernier mendiant de Péking en rit encore ?

Hé oui ! tout cela est vrai, et franchement, je donne raison aux Chinois. On leur a dit que Français et Allemands, par exemple, étaient des nations si terribles qu'un seul mot entre elles pouvait provoquer une guerre et coucher en huit jours un million d'hommes sur le champ de bataille. Les grands mandarins de Péking, à qui un pistolet braqué sur leur vaste abdomen donnerait instantanément la colique du miserere, ont voulu avoir la mesure de cette humeur belliqueuse. Ils ont tâté d'un coup de pied les revers d'un ambassadeur. Celui-ci a souri et sourit encore. Que voulez-vous ? Il s'agit de

conserver pour son gouvernement certains privilèges de fournitures et de commerce.

Concluez : les Chinois ont ils tort de s'en donner à cœur-joie ? Et quand on en trouve l'occasion, est-ce péché mortel ou même véniel que de leur rendre un peu de semblable monnaie ?

CHAPITRE XXV

Départ de Ta-tsien-lou. — Le pont de six villes. — Un tour d'Abdullah. — Au Se-t'chouan. — Les Lolos. — Une bataille dans une auberge. — La pêche au cormoran. — Le Père Jourdain.

27 *Juillet*. Nous nous disposons à quitter demain Ta-tsien-lou, après un arrêt de trente-trois jours. Monseigneur Biet nous a prêté un peu d'argent et nous invite à un dîner d'adieu où il ne cesse de répéter avec amertume : « Demain la France nous quitte ! » Le Prince et Bonvalot s'engagent à employer tous leurs efforts pour faire rendre justice à ces vaillants missionnaires.

Le roi thibétain se comporte à notre égard en véritable gentleman. Non content de nous fournir gratuitement des chevaux de selle dont nous userons jusqu'aux limites de sa juridic-

tion, il vient en personne nous souhaiter un heureux voyage.

Séparation cruelle, le lendemain ! Je ne les reverrai pas en ce monde, ces intrépides apôtres du Thibet, ces héroïques champions de l'Église et de la France. Mais je garderai jusqu'à la mort le souvenir de leur exquise bonté, de leur fraternelle hospitalité. Puisse Dieu leur accorder bientôt de retourner au combat, de relever leurs chrétientés dévastées, de planter définitivement au Thibet, en face du drapeau de Satan, la bannière triomphante du Christ !

Outre nos chevaux de selle, nous avons vingt-sept porteurs, notre petit singe Akké et plusieurs grands chiens thibétains. La route — impériale, s'il vous plaît ! — est en tel état que nous devons souvent trotter à pied, par une chaleur accablante. Nous côtoyons d'abord une rivière dont les eaux font un tel fracas qu'il est impossible de se faire entendre, même en criant à tue-tête.

Tous les transports — je l'ai noté déjà — sont faits par des géants du Se-tch'ouan qui ne se nourrissent pourtant que d'un grossier pain de maïs. J'ai dit aussi les charges incroyables qu'ils osent soulever. En voici encore un exemple. Nous croissons à chaque instant des

caravanes de porteurs de thé. Plusieurs d'entre eux empilent sur leurs épaules jusqu'à dix-sept ballots de cette marchandise. Or, chaque ballot pèse vingt livres chinoises ; dix-sept ballots font donc 340 livres, soit 205 kilogrammes. Aussi ces pauvres gens vont-ils lentement, bien lentement. A la montée et à la descente des hauteurs, ils s'aident d'un bâton sur lequel ils appuient encore une partie de leur charge, dans les moments où ils s'arrêtent pour pousser de longs soupirs sifflants et saccadés, ce qu'ils font presque à chaque minute.

Nos porteurs reçoivent un salaire quotidien de 400 sapèques, environ deux francs — somme considérable en ces parages — et sont bien moins chargés que les malheureux dont je viens de parler. Et cependant plusieurs ne peuvent fournir cette première étape de six lieues et tombent en route de lassitude.

Nous avons abandonné à Ta-tsien-lou, à cause de son poids, la grande tente qui abritait nos serviteurs sur le plateau du Thibet. Nous avons emporté la petite, la nôtre ; mais nous ne tardons pas à nous apercevoir qu'il nous sera presque impossible de nous en servir, parce que, à la saison des pluies quotidiennes dans laquelle nous sommes entrés et qui durera tout un mois, il nous sera très difficile

de trouver un endroit assez sec pour y planter notre volante demeure. Aussi sommes-nous obligés de chercher un abri dans d'infectes auberges chinoises empestées par les fumeurs d'opium et où toute la vermine du monde semble s'être donné rendez-vous. Aujoutez qu'habitués à l'air froid et vif du haut Thibet, nous sommes accablés par la chaleur moite et humide des provinces du *Se-t' chouan* et du *Iun-nam*.

Heureusement, de temps en temps nous trouvons sur notre parcours des résidences de missionnaires, et ces braves cœurs s'ingénient à soulager nos misères. Ainsi en fut-il, le 29 juillet, non loin de la grande ville de Liou-kin-k'iao (Pont des six villes,) où deux missionnaires nous hébergèrent avec une cordialité toute française et nous fournirent de ces sandales en paille tressée, si utiles pour gravir les montagnes, alors que les misérables chevaux du pays peuvent à peine se traîner eux-mêmes.

Le 30, nous franchissons le fameux pont suspendu des « six villes », ainsi nommé à cause du nombre des cités qui ont contribué à son établissement. Quand on l'a franchi, on est sorti définitivement du Thibet et on met le pied dans la province chinoise du Se-t'chouan.

Ce pont a trois-cent-cinquante pas de lon-

gueur, sept seulement de largeur et n'a ni piles de fondation, ni voûtes, ni tablier rigide. Douze chaînes tendues parallèlement d'une rive à l'autre et couvertes de planches constituent le plancher. De chaque côté, trois chaînes que des barres de fer maintiennent horizontalement à distance égale l'une de l'autre, forment la balustrade. On conçoit qu'un pont à la fois si long et si étroit oscille sous les pieds d'une façon effrayante. C'est pourquoi on ne permet de le franchir qu'à deux ou trois hommes à la fois, et encore ces hommes doivent-ils se tenir par la main, pour éviter le vertige.

Au delà de ce pont et pendant nombre de journées encore, nous ne faisons que monter, descendre et suivre les sinuosités d'étroites vallées. Un massif de montagnes offre un spectacle enchanteur pour un Belge qui sort pour la première fois de son pays peu accidenté. Mais, en dix mois, l'admiration a le temps de s'user, et j'aspire à découvrir un plus large horizon et à plonger mes regards au fond de plus vastes étendues.

Dans la nuit du 1er août, notre Abdullah joue aux Chinois un tour dont je ne croyais pas capable notre « Petit homme », ainsi que l'appelle Bonvalot. A l'auberge où nous étions descendus éreintés de fatigue et trempés par la

pluie, il n'y avait que deux chambres : une petite qui fut adjugée aux trois Européens, une grande qui servait de dortoir commun et se trouvait encombrée déjà par une foule de Chinois, tous fumeurs d'opium. Tong-kia, notre cuisinier, étant Chinois lui-même, avait cherché un coin libre parmi ses compatriotes et n'avait pas tardé à s'endormir à poings fermés. Achmed s'était installé sur les bagages. D'un coup d'œil Abdullah a vu tout cela. Il enjambe quelques dormeurs étendus par terre, gagne une place libre, dénoue sa ceinture, se débarrasse de sa veste, dépose à côté de lui son revolver et crie d'une voix à reveiller tout le monde : « Camarades, je dois vous avertir que moi, qui suis Russe, je ne dors pas à la façon des Chinois, parce que je suis d'un tout autre caractère. J'ai la maladie des rêves terribles, et, quand le cauchemar me prend, c'est plus fort que moi, mais presque à chaque fois je saisis mon revolver et fais feu sur tout ce qui m'entoure. Je vous dis cela, chers amis, afin que si un malheur arrivait cette nuit, on ne puisse pas m'accuser d'être en faute ! »

L'effet de cette allocution fut magique. Les fumeurs d'opium ramassèrent leurs puants engins, les dormeurs roulèrent leurs nippes, et maître Abdullah eut la chambre pour lui seul.

En revanche, le 2 août, je fus joué, moi, par les Chinois. Je chevauchais seul en avant de la caravane, lorsque, vers midi, j'eus à traverser un village où l'on célébrait la grande fête de la sixième lune, une sorte de kermesse avec cortèges, comédie, masques, pétards, cris sauvages et le reste. L'unique rue que j'avais à enfiler était bondée de monde. Tandis que je poussais doucement ma monture, veillant bien à ne pas renverser un enfant et surtout une de ces femmes qui, sur leurs pieds minuscules, vont titubant comme un canard en promenade, d'adroits filous détachèrent de derrière ma selle un imperméable rouge que m'avaient offert les autorités de Hlassa.

Cette partie montagneuse du Se-t'chouan est riche en arbres à fruits : pistachiers, orangers, dattiers, poiriers et pommiers qui s'accrochent dans les anfractuosités des rochers. Il y a aussi un arbre bien précieux, le *T'ong chou*, dont le fruit, gros comme une pomme sert à fabriquer un vernis magnifique et d'une solidité incomparable.

Mais, dans ces vallées encaissées, la terre propre à la culture des céréales est très rare. Aussi en utilise-t-on les plus minimes parcelles. Le fond du ravin est d'ordinaire réservé aux semailles du riz ; le froment s'étend sur le flanc

des montagnes ; au sommet croissent le maïs, le sarrasin et la fève. De cette insuffisance de céréales, il résulte que les habitants sont d'une pauvreté que je n'ai rencontrée nulle part en Chine. Petits, fluets, mal bâtis, la plupart sont encore affligés de goîtres hideux.

A Ts'ing-ki-hsien, nous rencontrâmes un chrétien tenant, aux frais des missionnaires, une pharmacie chinoise. Les remèdes étant donnés presque gratuitement, la vogue de l'établissement permet à ce chrétien de pénétrer dans les familles et de baptiser bon nombre d'enfants en danger de mort.

Le 4 *août*, à *Fou-lin*, halte chez un missionnaire, le P. Taris, où nous mettons en usage pour la pre : ière fois les moustiquaires achetés à Ta-tsien-lou. En ce pays de rizières (le riz se cultive dans l'eau) les moustiques sont innombrables, grands et féroces. Le bon Père nous aide à louer seize chevaux qui nous transporteront, cinq ou six jours durant, jusqu'à *Mien-lin*, où se trouvent deux autres missionnaires.

Le 6 *août*, nous entrons dans un district habité par les *Lolos*, race aborigène ayant des mœurs et une langue spéciales, menant généralement la vie pastorale, et d'un type physique bien supérieur à celui des Chinois. Les femmes, par leur air déluré, la pipe qu'elles ont con-

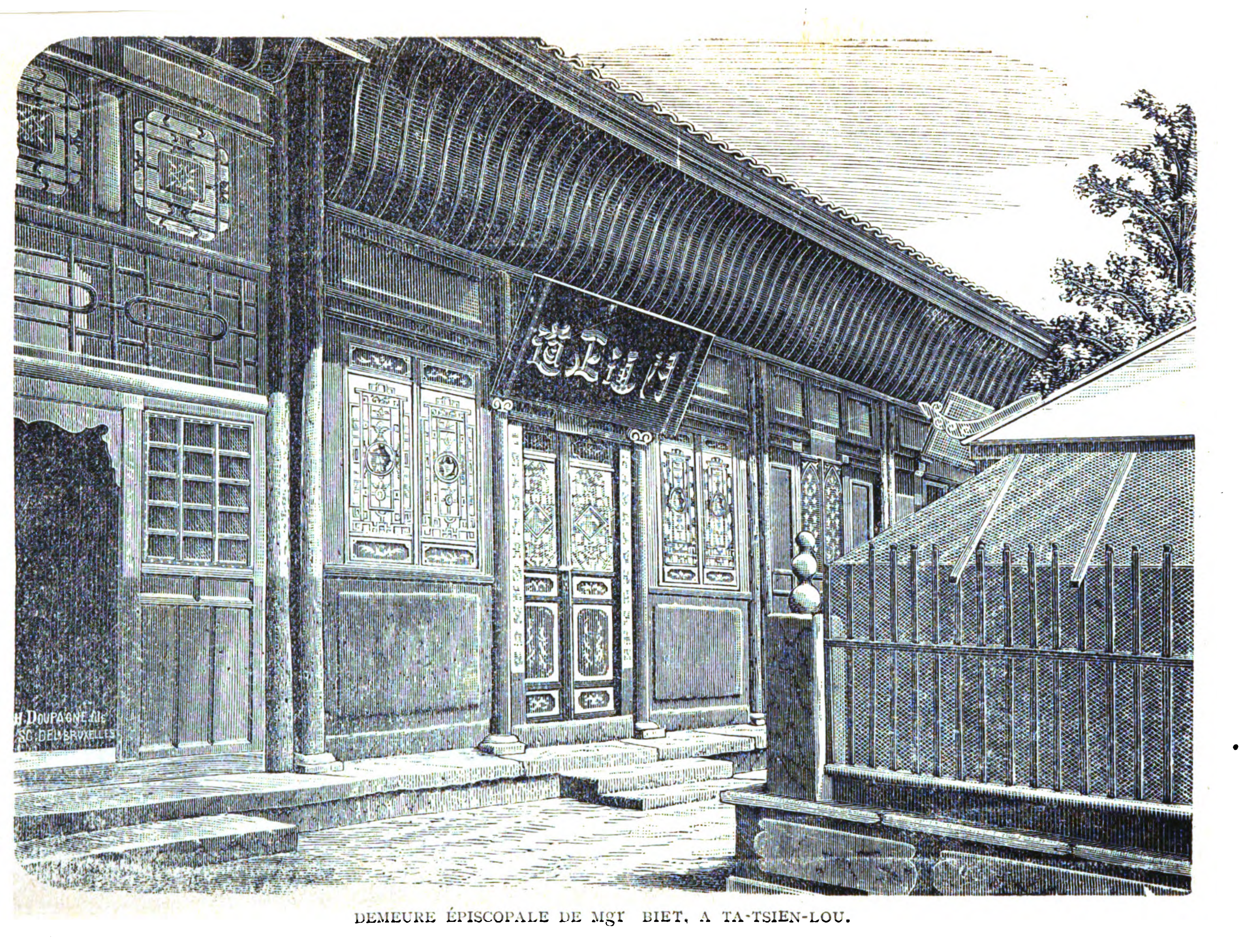
stamment en bouche, leurs bottes recouvrant le bas de larges pantalons, un chapeau rond à bords aplatis, rappellent les cantinières de nos régiments. Quelques-unes ont cependant une longue robe à traîne garnie de volants, exactement comme à Paris. Une rctonde sans manches tombe jusqu'à mi-jambes. Les hommes relèvent leurs longs cheveux et les attachent en une seule touffe, sur le haut du front.

Belliqueux et sauvages, ces gens ont les Chinois en horreur et profitent souvent des motifs les plus futiles pour tomber sur un village, le piller et en massacrer les habitants. Le coup fait, ils se dérobent dans les inaccessibles retraites de leurs montagnes.

Bien plus, ils se font parfois la guerre entre eux, de tribu à tribu. C'est ainsi que le 8 août, nous rencontrâmes quelques Lolos armés d'arcs et de flèches si artistement façonnés que nous demandâmes à acheter ces objets. Ces hommes refusèrent et l'un d'eux, parlant assez bien le chinois, de nous dire : — Impossible ! car aujourd'hui même, nous avons à nous servir de ces armes.

— Vraiment ! Et contre qui ?

— Oh, voilà ! Un Lolo d'une autre tribu nous a volé un cheval et blessé un homme : nous voulons, comme revanche, lui enlever



DEMEURE ÉPISCOPALE DE MGR BIET, A TA-TSIEN-LOU.

deux chevaux : peu nous importe combien d'hommes périront de part et d'autre ; c'est si bon de se battre !

Un peu plus loin, la vallée s'élargit et est cultivée en rizières par des Chinois. Tous les gros travaux s'y exécutent au moyen de buffles, bêtes gigantesques, mais d'une laideur repoussante. Aux heures de la plus grande chaleur, on leur permet d'aller se plonger dans la rivière ou les étangs, d'où n'émerge alors que leur museau. Au sortir de là, ils se vautrent dans la boue, se recouvrant ainsi d'une couche vaseuse qui les met à l'abri du dard des moustiques.

Le 9, traversée de la grande ville chinoise de *Juch-shi*, où les sauvages Lolos viennent se procurer du sel, des étoffes et des poteries. Nous poussons jusqu'à l'auberge d'un gros village où se produit une bagarre.

Quiconque a voyagé en Orient sait que si les Chinois sont couards et poltrons quand ils se voient isolés, ils font preuve d'une insolence sans pareille dès qu'ils se trouvent en nombre. Vous vous asseyez pour prendre des notes ou tracer un croquis : à l'instant, cent badauds vous entourent, s'accroupissent à deux pieds de distance, vous soufflent au nez la fumée de leur longue pipe, lancent de bruyants lazzis,

ou viennent par derrière appuyer leurs pattes jaunes sur vos épaules, et veulent tout voir et tout palper.

Or, donc, à peine étions-nous arrivés à l'auberge, que plus de cent Chinois envahissent la cour et poussent l'outrecuidance jusqu'à pénétrer dans nos appartements. Nous leur permettons de satisfaire longuement leur curiosité, et les prions ensuite poliment de s'en aller. La plupart s'exécutent, plusieurs restent et l'un de ceux-ci se plante devant Bonvalot et l'insulte. Bonvalot a pâli. — Dehors ! dis-je à ce rustaud. — Et lui de répondre par un geste menaçant. Il n'a pas fini de l'esquisser que Bonvalot le saisit à bras-le corps et le jette hors de la chambre. Le Chinois se relève, enroule sa tresse autour de la tête — signal de combat, chez ces gens-là — et appelle à l'aide ses compagnons presque tous sortis déjà de la cour. Une dizaine de ceux-ci entrent ; nos domestiques, Achmed en tête, accourent de leur côté, et la bataille s'engage.

Armé de mon fusil, je vais à la porte de la rue, pour empêcher de nouveaux ennemis de tomber sur nos gens. L'aubergiste, croyant que je vais incontinent tirer dans le tas, vient me saisir par le bras, se fait fort de rétablir la paix et me dit de songer aux terribles conséquences

qu'aurait pour lui un meurtre commis chez lui. Le Prince, qui n'a pas reconnu l'aubergiste, voit cette scène de loin, pense que l'homme veut m'attaquer et vient lui donner sur le front un tel coup que le sang jaillit en abondance. C'est le signal de la déroute des Chinois : tout fuit, sauf le misérable qui a d'abord insulté Bonvalot et qu'Achmed, après l'avoir roué de coups, tient sous son genou et va égorger, lorsque nous l'arrachons de ses mains.

Aussitôt on ferme la porte de la cour, on soigne au moyen d'arnica et de sparadrap la plaie, peu grave heureusement, reçue par l'aubergiste. A ce traitement on ajoute le don d'une pièce d'or, et le brave homme déclare qu'à ce prix il consent à recommencer tous les jours.

Le bruit de cette affaire s'est répandu dans tout le bourg, et les marchands craignant que nous n'intentions un procès — ce qui amènerait les mandarins et leurs satellites à venir se goberger chez eux — viennent nous offrir leurs condoléances et déclarent que l'insulteur mis à mal par Achmed n'a eu que ce qu'il méritait.

Tout est bien qui finit bien. Cependant, le lendemain matin, 10 août, nous partons de bonne heure, sur les vives instances de Tong-kia, notre cuisinier. Lui aussi a pris une part

active au combat. Or, il est Chinois et par conséquent justiciable des mandarins, qui ne sont pas tendres en pareil cas.

Le 11 *août*, nous sommes témoins pour la première fois de la pêche aux cormorans, si bien décrite par M. Huc. Chaque pêcheur a six ou huit de ces oiseaux perchés en nombre égal sur les bords opposés d'une nacelle creusée dans un tronc d'arbre. Quand l'homme a poussé son esquif à l'endroit qu'il juge convenable, il donne à haute voix ses ordres aux cormorans. Ceux-ci plongent et ne tardent pas à revenir se présenter à leur maître qui n'a qu'à leur presser le cou de bas en haut, pour les obliger à lâcher le poisson capturé : un anneau placé au bas de l'œsophage empêche d'ailleurs l'oiseau d'avaler sa proie. L'obéissance de ces cormorans est vraiment merveilleuse : ils ne plongent que tour à tour et au commandement, à l'instar du meilleur chien de chasse, et là seulement où le maître l'ordonne, à droite ou à gauche, en avant ou en arrière de la barquette. On peut juger du résultat de cette pêche singulière par ce fait qu'en quelques minutes nous avons vu une compagnie de six cormorans recueillir une corbeille de poissons.

Le 12 *août*, je prends les devants pour aller, aux environs de Mien-lin, avertir le célèbre

P. Jourdain de l'arrivée de notre caravane. Il est célèbre en effet : vingt-huit ans de séjour en ces parages, une science approfondie de la langue et des lois chinoises, un caractère à la fois conciliant et énergique, ont valu à ce vaillant missionnaire, principalement chez les sauvages Lolos, un prestige et une autorité que n'ont pas les mandarins eux-mêmes. Plus d'un mandarin a eu à se louer, en certaines circonstances difficiles, des bons offices du P. Jourdain ; d'autres ont dû mettre une sourdine à leur haine contre le nom chrétien.

De notre séjour chez lui, j'ai rapporté le souvenir d'une belle fièvre dont je fus guéri par un sudorifique indigène, d'un effet prodigieux. Mes compagnons ont dit dans leurs relations l'exquise amabilité, le chaud patriotisme, l'impétuosité encore toute française de ce vétéran de la Foi.

Ce qu'il craignait le plus pour le reste de notre voyage jusqu'au Fleuve Rouge, ce n'était pas tant la chaleur — parfois horrible cependant, dans ces ravins rocheux — mais bien les orages et les pluies torrentielles qui souvent, en cette saison, enlèvent en quelques heures tous les ponts jetés sur les cours d'eau et obligent parfois les voyageurs à stopper durant des semaines.

Et les auberges! Véritables taudis en terre, dont les pluies quotidiennes défonçaient le toit et que hantaient de telles légions de vermine qu'à peine pouvions-nous dormir une nuit sur cinq. Et les rares chevaux que nous trouvions à louer! Des haridelles efflanquées qui s'effondraient sous leur cavalier, après une heure de marche. Et les habitants de cette partie ouest du Se-t'chouan! Hommes, femmes, enfants, presque tous sont ornés de goîtres énormes, vessies flasques et aux veines bleuâtres, qui leur ballottent sur la poitrine.

Et le caractère moral ne vaut pas mieux. Près de Mien-lin existe une très riche mine d'or et d'argent. L'an dernier, nous racontait le P. Jourdain, un éboulement y avait enseveli au delà de mille ouvriers. En pareil cas, en Europe, on verrait les parents des victimes courir affolés en poussant des cris de désespoir, On verrait les âmes charitables se cotiser pour soulager une infortune aussi effroyable.

Rien de semblable en Chine. La foule se rassembla bruyante sur le marché de Mien-lin, mais uniquement pour discuter deux graves questions commerciales. A mille morts, il faudra mille cercueils. Le prix de cet objet est ordinairement de quatre ligatures. Étant donnée la circonstance, les chançards de fabricants

vont demander six lignatures, plus peut-être, et réaliser un superbe bénéfice. De plus, mille hommes laissent bien des veuves. Les gens qui jusqu'ici n'avaient pu s'acheter une femme, parce qu'il leur manquait le prix courant de la chose, quinze ligatures, vont pouvoir entrer en ménage avec la moitié peut être de la somme.

En cette race de crétins et de sans-cœur a encore le toupet de mépriser le reste du genre humain, et d'appeler son Empire ... le royaume des fleurs !

CHAPITRE XXVI

Les examens en Chine. — La valeur chinoise. — Effets d'un orage. — La monnaie d'Achmed. — Une scène de pugilat. — Une avalanche. — Hui-li-tcheou. — Les fumeurs d'opium. — Passage du Fleuve Bleu. — Un marbre singulier. — Une misérable auberge.

Le 17 août, aux abords de *Ning-yuan-fou*, nous voyons une foule de jeunes gens se diriger vers cette ville, pour y subir les examens ouvrant l'accès aux dignités civiles et militaires. Ces apprentis mandarins, réunis ainsi en grand nombre, sont d'ordinaire d'une extrême insolence, ainsi qu'on le verra plus loin.

D'après ce que l'on nous apprend au sujet de ces examens, quiconque peut tirer juste quelques flèches et soulever à bras tendu de grosses pierres munies d'un anneau, est proclamé caporal, et porte dès lors dans sa giberne son bâton de maréchal.

L'examen des futurs mandarins civils offre plus de difficulté. Les candidats doivent présenter une dissertation sur un point obscur des livres de Confucius et composer eux-mêmes une amplification oratoire. La plupart franchissent assez bien ces deux obstacles. Mais le pont-aux-ânes pour le grand nombre, c'est la question suivante posée par de vieux examinateurs à barbe blanche : « Combien nous donnerez-vous de lingots d'argent pour l'obtention de votre diplôme ? « Sur trois mille postulants, une cinquantaine seulement sont à même de fournir... une réponse favorable.

Ce même jour, au soir, Bonvalot est pris d'une fièvre si intense qu'il en devient faible comme un enfant et que nous devons, les jours suivants, le faire transporter en litière.

Le 18, sur un chemin étroit séparant des rizières, le prince, qui chevauche seul en avant de la caravane, fait la rencontre d'une troupe de jeunes cavaliers escortant leur maître d'escrime et se rendant aux examens militaires. Un des futurs guerriers, sans doute pour faire parade de bravoure, frappe de sa cravache le cheval monté par le Prince, et crie en même temps : — Range-toi donc de côté, diable d'occident ! — Pauvre petit célestial ! Le Prince saute à terre, arrache l'insulteur de

sa selle et, sans respect pour les jolis souliers de satin, les pantalons en soie jaune, la veste festonnée de broderies, jette le tout dans les eaux vascuses de la rivière. Vous croyez que les quinze compagnons du drôle ainsi corrigé vont tomber sur l'Européen isolé. En aucune façon. Ils sont là, pâles, effarés, se serrant les uns contre les autres comme des oisons qui ont entendu un coup de fusil. Et, lorsque nous arrivons à notre tour sur les lieux, nous voyons, d'un côté, le malheureux guerrier se dépêtrer de la boue qui l'englue jusqu'au menton et, de l'autre, le vieux maître d'escrime sortir de sa litière et nous présenter de très humbles excuses. Oh ! la valeur chinoise !

20 *aout.* A notre grand ennui, la pluie ne discontinue pas. Le sol d'une vallée que nous suivons est d'une telle richesse que l'on y fait trois récoltes par an. Les arbres fruitiers, orangers, grenadiers, caquiers sont extrêmement abondants, ainsi que beaucoup de plantes inconnues que le Prince rapporte à la flore des Indes.

Dans la nuit, survient un orage tel qu'en dix ans de séjour en Orient je n'en ai point vu de si diluvien, sauf à Pointe-de Galles de Geylan, en 1881. Le résultat ne se fait pas attendre. On nous annonce, le matin, que nous allons

être obligés de stopper, parce que le pont menant au dehors de la ville où nous nous sommes arrêtés a été emporté, et que la rivière est si grosse et si impétueuse, que les centaines de voyageurs se trouvant dans notre cas ne peuvent songer à la passer à gué.

Pour parer à ce contretemps, je me rends chez le mandarin et lui demande, dans l'intérêt de ses administrés, de donner des ordres pour qu'on établisse un pont provisoire. Le bonhomme me répond qu'il n'a pas d'argent pour cela et que, d'ailleurs, si les voyageurs veulent se cotiser, il sera facile de trouver des ouvriers consentant à jeter d'une rive à l'autre quelques troncs d'arbres qu'on couvrirait de planches. C'était me dire honnêtement : « Si vous voulez un pont, payez-le, je ne m'y oppose pas ! »

Comme Bonvalot est encore très souffrant, cet arrêt ne nous déplaît pas trop ; j'en profite pour voir la ville. Je n'y trouve rien d'intéressant, si ce n'est la fabrication en grand des bâtonnets odoriférants si usités dans toute la Chine et le Thibet, pour parfumer les appartements et remplacer l'encens dans les temples. La matière première se compose de différentes plantes, préalablement bien desséchées. Ces plantes sont ensuite déposées dans des mortiers où des pilons en bois, mus par une roue hy-

draulique, les réduisent en une poudre jaunâtre très fine. De l'huile ajoutée à cette poudre on fait une pâte que l'on étire en une sorte de gros vermicelle, coupé ensuite en baguettes d'un pied de longueur.

Mais on en a vite assez de contempler une telle merveille d'industrie. Le 21, moyennant promesse que nous faisons d'une quote-part dans le salaire à payer, une quinzaine de Chinois se mettent à l'œuvre et, en deux heures, au moyen de poutres pêchées dans l'eau, de madriers et de planches, construisent un pont qu'on peut franchir sans trop de danger. Les voyageurs chinois soldent leur passage au moyen de quelques sapèques ; mais le chef des ouvriers vient effrontément nous réclamer vingt onces d'argent, cent vingt francs. Je proteste du geste et de la voix. Bonvalot qui ne comprend rien à mon indignation, demande de quoi il s'agit. Je le lui explique.

— En ce cas, répond-il avec un sourire, envoyez cet homme s'arranger avec Achmed ; celui-ci s'en tirera mieux que vous.

Achmed, mis au courant de la chose, ne dit pas un mot, tombe sur le Chinois et le roule comme un dogue ferait d'un roquet. Et les compagnons du rossé, qui savent à merveille que le prix demandé est vingt fois trop consi-

dérable, de rire de l'infortune de leur compagnon. L'un d'eux cependant s'enhardit à demander dix onces. Il est payé à l'instant de la même manière. L'hilarité devient alors universelle. Nos gens, les Européens, les badauds, les constructeurs du pont : tous se tordent. Les deux battus font eux-mêmes chorus en disant : « Eh ! elle est singulière la monnaie du grand royaume de France. » Sur quoi Bonvalot désarmé concède cinq onces que les ingénieurs improvisés reçoivent en se jetant à genoux et en poussant des hourras d'enthousiasme. En deux heures ils ont gagné le salaire de dix jours, et, pour un Chinois, quelques taloches ne tirent pas à conséquence.

Le lendemain, 22, scène de pugilat plus sérieuse entre une troupe de jeunes archers qui avaient insulté et menacé le Prince, d'une part, et d'autre part, Achmed, Abdullah et Tong-Kia. Ce dernier, Chinois lui-même cependant, se battait contre ses compatriotes avec une furia incroyable, et accompagnait chaque coup d'une de ces épithètes qui mettent la rage au cœur d'un habitant du Céleste-Empire. Au bout de deux minutes, les Chinois fuyaient éperdus, abandonnant armes et bagages sur le champ de bataille.

Un peu plus loin nous suivions, entre une

montagne et un ravin profond, un sentier si étroit que deux cavaliers n'eussent pu y marcher de front. J'allais en tête monté sur un mulet et suivi immédiatement par Achmed. Tout à coup un bruit formidable se fait entendre. Un avalanche de terre et de pierres, détachée du faîte de la montagne, passe devant moi comme une trombe et va s'engouffrer dans le précipice qu'elle comble en partie. Ma bête effrayée fait un écart et me jette par terre. Les animaux qui suivent se cabrent à leur tour, et je vois l'instant où hommes et bêtes vont aller s'abîmer dans le gouffre. Il n'en est rien cependant : mais je ne puis m'empêcher de dire à Achmed : Mon brave, voilà un avertissement que le ciel nous donne, parce que tu aimes trop à rosser les Chinois ! — Maître, répondit le drôle, que dites-vous là ? Le ciel peut-il aimer des chiens si lâches et si hargneux ? Non. non, si ceci nous arrive, c'est parce que je n'en ai pas encore tué un seul ; gare au premier qui se permettra d'aboyer contre nous !

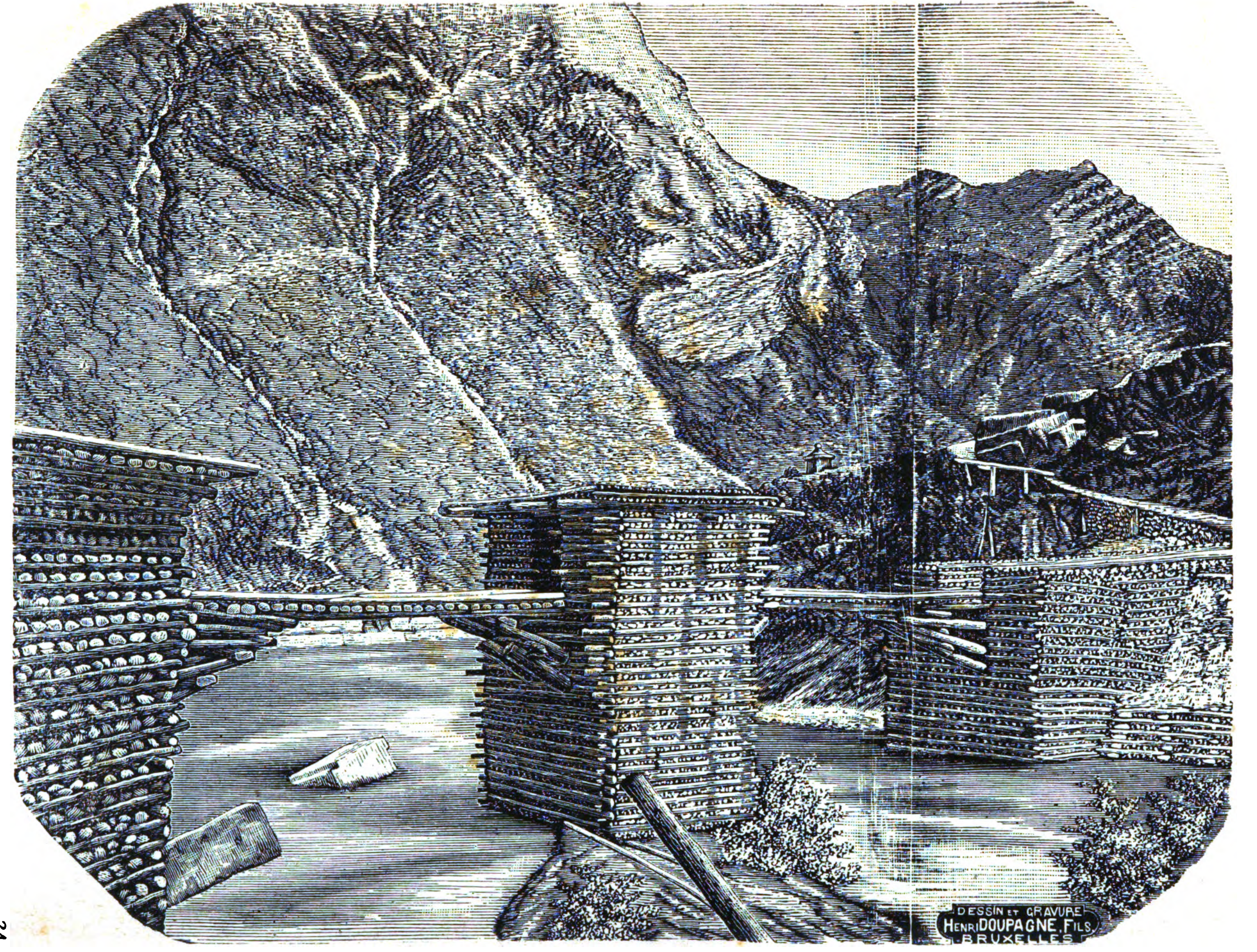
Kong-mao-ing, gros village où nous arrivons ensuite, est célèbre par le commerce du sel qui y est très bon, mais très cher, soixante-dix sapèques, soit trente-cinq centimes la livre. En revanche, les denrées alimentaires y sont

d'un bas prix fabuleux. La livre de viande coûte trente sapèques ; la livre de graisse, dix sapèques ; le litre de genièvre, douze sapèques. Et moyennant dix sapèques on peut se gorger de riz à discrétion.

Journées maussades que celles des 23 et 24 *août !* On ne fait que monter et descendre des hauteurs, sous une pluie qui a raviné tous les chemins. A chaque instant nous sommes forcés de nous arrêter, ici pour réparer un pont, là pour niveler une pente, ailleurs pour combler une crevasse. Enfin, au passage à gué d'une rivière, Bonvalot est presque noyé dans sa litière, parce qu'un des porteurs a fait la culbute.

Le 24, nous atteignons la grande ville de *Huili-tcheau*, remarquable, ainsi que ses environs, par des goîtreux plus dégoûtants, si possible, que tous ceux rencontrés jusqu'ici ; une pauvreté telle que les enfants déjà grands, des deux sexes, sont nus comme vers ; et enfin des mines de charbon, de fer et de cuivre. Le charbon ne coûte que cent vingt sapèques les cent livres ; le fer et le cuivre sont utilisés pour la fabrication des marmites, des cloches et de ces belles pipes à eau si usitées dans toute la Chine.

Le 26, nous avons la preuve de l'aimable



PONT EN BOIS AU THIBET

solidarité qui unit en Orient les représentants des diverses nations européennes. Un Chinois dont nous faisons rencontre nous montre une magnifique carabine Martini qu'il s'est procurée, ainsi que deux cents cartouches, moyennant vingt onces d'argent, cent vingt francs. Il nous explique qu'au temps de la guerre franco-chinoise où s'illustra l'héroïque Courbet, les Anglais faisaient passer ces armes en grand nombre, par leurs possessions de Birmanie, et les vendaient à vil prix aux ennemis irréconciliables de la France, les Pavillons noirs.

27 et 28 *août*. Je parlais tout à l'heure de la misère qui règne en cette région dont le sol est pourtant couvert de si riches moissons et renferme dans ses entrailles des mines si précieuses. C'est que c'est ici la patrie par excellence des fumeurs d'opium. Or, cette drogue infernale coûte très cher et, sur dix hommes, il y en a neuf tellement esclaves de cette passion qu'ils épuisent toutes leurs ressources pour la satisfaire. Six femmes sur dix en font autant.

29 *août*. Notre Abdullah a failli tuer aujourd'hui Bonvalot ou votre serviteur. Nous marchions en avant, lorsque des gamins conduisant à l'abreuvoir une troupe de buffles trouvèrent plaisant de lancer des pierres au moyen de leurs frondes. Abdullah, qui était en arrière,

tira un coup de revolver, pour effrayer ces moutards trop belliqueux. Sa balle, tirée pourtant hors de notre direction et de celle des enfants, fit ricochet sur une pierre, vint siffler à quelques pouces de nos têtes, et alla s'aplatir contre les rocs que nous avions à notre droite.

Dans la même journée, à *Tckiang-yi*, nous franchissons en barque le Fleuve Bleu, et passons ainsi de la province du Se-t'chouan dans celle du Iun-nan. Le climat de celle-ci est très chaud. Aussi y trouve t-on l'arbre à caoutchouc des pays tropicaux et des haies formidables de cactus s'élevant de cinq à six mètres de hauteur. Ainsi encore, la seconde moisson de riz est déjà coupée, et l'on procède aux semailles de la troisième.

Vilaine besogne que cette culture ! On sait que le riz ne croît que dans l'eau ; c'est pourquoi les champs à ce destinés sont entourés de digues, de manière à en faire des étangs rectangulaires dans lesquels l'eau du fleuve est amenée par des rigoles. Un buffle conduit par un homme à peu près nu laboure dans l'eau et la boue, l'un et l'autre y étant immergés jusqu'au ventre. On sème, on fait écouler l'eau, on la fait rentrer quand le riz est levé, pour l'enlever et la ramener à plusieurs reprises. Ces marais artificiels exhalent une odeur affreuse,

et je ne m'étonne pas que les pays à riz soient des pays a fièvres.

Le lendemain nous constations que, dans une vallée où coule un affluent du Fleuve Bleu, tout est d'un rouge vif : l'eau de la rivière, le sol et même le grain du riz. A plus savant que moi d'expliquer ce phénomène.

Rude étape le 1[er] *septembre*. Nous mettons plus de six heures à franchir la chaîne de montagnes de *Ma-tao chan*, haute de 3000 mètres. On extrait de ces montagnes un marbre très singulier et probablement unique au monde. Les veines dont il est orné sont de couleurs diverses et combinées de telle manière qu'on y voit lorsqu'il est poli, des fleurs que l'on dirait peintes au pinceau, et qu'en réunissant plusieurs plaques, les Chinois, dont on connaît la patience, composent de véritables tableaux où l'on jurerait qu'un artiste a représenté un paysage traversé par une rivière et semé de villes, de lacs et de bois. Tout cela n'est cependant que l'œuvre de la nature. Nous avons vu à *Iun-nan-fou* plusieurs de ces tableaux si ravissants que, sur les lieux mêmes, ils atteignent le prix de deux cents francs.

Une autre curiosité qu'offre cette contrée, mais la nuit seulement, ce sont des mouches phosphorescentes si nombreuses et si brillantes qu'elles donnent, à certains

moments, l'illusion d'un petit feu d'artifice.

En revanche les routes sont détestables, et les victuailles aussi. Le matin, nous ne pouvons nous procurer que de la soupe au riz, et le soir une poule au carry. A ce maigre régime, nos estomacs se débilitent, et comme les rizières puent la fièvre, nous ne parvenons à y échapper qu'en prenant chaque jour une forte dose de quinine.

A *Wu-ting-tcheou*, où nous arrivons le 3 *septembre*, nous trouvons échelonnés çà et là des postes de soldats chinois, dont la mission est de surveiller les actes des sauvages Lolos campés dans les montagnes. Ici, plus encore qu'au Se-t'chouan, ces pasteurs guerriers, nourris de laitage et de viande, de taille haute et bien prise, de caractère presque féroce, sont de formidables adversaires pour les Chinois généralement petits au Iun-nan, minés par les fièvres, anémiés par la misère et sujets à la nécrose et à l'ophtalmie.

4 *septembre*. On nous annonce que demain nous atteindrons la capitale de la province, *Iun-nan-fou*, où résident des missionnaires catholiques. Vers midi, la femme de l'aubergiste chez lequel nous nous sommes arrêtés pour prendre le thé nous apprend qu'à la capitale il y a non seulement des prêtres catholiques (*Tien-Tchou-kiao*), mais aussi des prédicants

européens accompagnés de leurs femmes, qu'elle appelle *Iesou-hoei* ce que je sais être des protestants. Et sait-on ce que cette Chinoise trouvait de plus extraordinaire chez ces dames européennes? Leurs pieds immenses — ceux des Chinoises ont à peine dix centimètres — et le bruit que font sur le pavé les talons ferrés de leurs souliers, bien différents des minuscules babouches en soie à l'usage du beau sexe en Chine!

Nous logeons dans une misérable auberge où l'on ne peut nous offrir que deux petites chambres dans une desquelles quatre porteurs de palanquin sont déjà occupés à fumer leur infect opium. Comme cette drogue nous écœure à nous rendre malades, je prie ces gens, et cela à trois reprises, d'aller s'empoisonner ailleurs, et finis par souffler la lampe à alcool nécessaire à leurs opérations. Les drôles s'éloignent de quelques pas et recommencent de plus belle. Ce que voyant, le Prince va chercher un seau d'eau et sans crier gare, le déverse sur les fumeurs et leur attirail. Sauve qui peut général! car les Chinois ont une peur atroce de l'eau froide. Nous restons maîtres de la place; nos adversaires ont fui avec un tel entrain que l'un d'entre eux est allé s'étaler de tout son long dans la vase d'une rizière, à la grande hilarité de ses propres compatriotes.

CHAPITRE XXVII

Arrivée à Iun-nan-fou. — La résidence des missionnaires. — Le directeur des télégraphes. — Chinoiseries. — Un coup de feu. — Mong-tze. — Au consulat de France. — Le Fleuve Rouge.

5 *septembre*. Arrivée à *Iun-nan-fou*. Dès six heures du matin, j'ai pris les devants en compagnie de mon bon Tong-kia, afin d'avertir les missionnaires de résidence à la capitale de l'arrivée du Prince, et dans le but de leur demander l'hospitalité. Dès neuf heures, j'atteignais une vallée au centre de laquelle se dresse la ville entourée de magnifiques remparts crénelés. Un peu au delà, brille sous les rayons du soleil un beau lac de vingt lieues de diamètre, que sillonnent en tous sens une multitude de jonques à voiles et de barques de pêcheurs.

A onze heures, j'entrais à la résidence des missionnaires, vaste construction en style chinois, et saluais le Vicaire apostolique du Iun-nan, le vénérable Mgr Fénouil qui, malgré ses soixante-dix ans et quarante-six années d'apostolat, est encore alerte et vigoureux.

Bientôt après, arrivent le Prince et Bonvalot. Puis-je parler, sans me répéter, de l'accueil que nous font les missionnaires français? Dirai-je la jouissance que nous éprouvons à nous voir installés dans des chambres bien propres, exemptes de puces, punaises et autres bêtes piquantes, puantes et mordantes? Et ces bons lits, aux draps bien blancs, aux couvertures neuves et bien sèches : oserons-nous bien nous y glisser?

Nons envoyons nos cartes au vice-roi qui nous envoie la sienne en nous mandant que sa protection nous est inutile, puisque nous avons celle de l'évêque. On nous explique que cette grossièreté n'a rien d'étonnant, parce qu'elle émane de l'ennemi acharné de la France, de celui qui, lors de la guerre du Ton-kin, a soudoyé ouvertement contre les Français bon nombre de ses sujets.

En revanche, à peine sommes-nous installés à la résidence, que nous y recevons la visite du directeur général des lignes télégraphiques de

la province, M. Jensen, Danois de naissance. Bien que protestant, il est l'ami intime des missionnaires catholiques et n'entretient aucun rapport avec les ministres anglicans.

Le lendemain, ce gentleman accepte très volontiers de dîner avec nous à la table de l'évêque, et se charge d'expédier nos lettres et télégrammes pour Hong-kong, Shang-haï et l'Europe. Le tarif des télégrammes est très élevé : à nous trois, nous avons à solder 246 francs. Les bureaux de Hongkong et Shang-haï sont avisés d'avoir à nous envoyer à Hanoi, capitale du Tong-kin, nos correspondances arrivées d'Europe, et les employés de Mang hao sont priés de nous louer une barque, pour le voyage sur le Fleuve Rouge.)

Nous allons ensuite acheter en ville de nouvelles couvertures de lit, parce que celles dont nous nous servons depuis près d'un an sont usées jusqu'à la corde et d'une saleté à faire reculer un Mongol ou un chiffonnier de Paris. Au cours de nos emplettes, nous apprenons que la ville est en proie à une épidémie d'influenza d'une violence telle que plus de trois cents personnes y succombent chaque jour. Bonne raison pour hâter notre départ !

Le 8 *septembre*, grand dîner à l'européenne chez le bon M. Jensen. Nous admirons chez lui

plusieurs de ces tableaux en marbre dont j'ai parlé précédemment, et surtout un bureau télégraphique parfaitement organisé. Un Cantonnais en est le chef et commande à dix employés, tous chinois, mais parlant parfaitement l'anglais. Ces Célestiaux — chose prodigieuse pour qui connaît leurs congénères — entretiennent le bureau et les appareils avec une propreté toute européenne. Il est vrai que leurs appointements sont fort élevés et qu'à la moindre négligence M. Jensen congédie militairement. Ce dernier, après fortune faite en quelques années, va retourner en Europe et nous accompagnera même jusqu'à *Mong-tze* où résident un consul et des agents de douane européens.

Le même jour, un curieux incident, tout à fait chinois, marque notre retour à la résidence. Un brave chrétien vient y implorer l'assistance de l'évêque. En venant à la ville, il s'était trouvé en présence d'un marchand de sel qui, chargé d'un gros sac de cette marchandise, était tombé dans un fossé de telle façon qu'il n'en pouvait sortir sans le secours d'autrui, et que le sel était mouillé. Le chrétien aide l'homme à se relever et à repêcher le sel avarié. Mais, voici qu'à peine délivré, le marchand saisit le chrétien, crie à l'assassin, entraîne son sauveur

chez les satellites, accusant ce dernier de l'avoir culbuté dans l'eau pour s'emparer de sa marchandise, et exigeant un poids égal de bon sel. Le chrétien a beau protester : on lui donne, séance tenante, quarante coups de bambou, et, si Monseigneur ne le tire pas de ce mauvais pas, il sera condamné à indemniser le païen et à solder les frais du procès. Qu'on s'étonne après cela qu'il n'y ait pas de Juifs en Chine ! Les fils d'Abraham seraient-ils de taille à lutter contre des roués de cette force ?

Autre chinoiserie, mais venant de plus haut. Depuis notre arrivée à la capitale, la garnison se livre à des exercices militaires vraiment enragés. De quatre heures du matin à huit heures du soir, le canon ne cesse de gronder, et les feux d'infanterie crépitent à nous rendre sourds. Informations prises, il paraît que le vice-roi s'est imaginé que notre venue au Iunnan avait pour but d'inspecter les forces du pays. En Chinois qui connaît son affaire, il a fait brûler des millions de cartouches à blanc, ne doutant pas qu'à notre arrivée au Tong-kin nous ne disions aux Français de ne point venir se mesurer contre des gens qui ont tant de poudre. — Sois tranquille ! mon bonhomme, nous le dirons.

11 *septembre.* Nous partons vers midi en com-

pagnie de M. Jensen, et longeons les bords du lac, sur un espace de quatre lieues. Belle contrée, où un système d'irrigation obtenu par des pompes en bambou fait coître de splendides moissons de riz et de sorgho. En revanche, à la halte du soir, on ne nous offre pour logis qu'une étable sordide. Nous campons donc à la belle étoile.

Le lendemain, nous continuons à suivre les bords du lac, où l'on rencontre beaucoup de ruines datant de la révolte des *T'chang-mao-tze* (Longs Cheveux). Nous constatons que le type des habitants tend à se rapprocher de celui des Annamites et des Tong-kinois.

12 *septembre*. C'est à cette date, il y a un an que nous quittons Kouldja. Une année entière passée à cheval, sauf de courtes interruptions : en voilà assez de ce genre de locomotion. Et puis, toujours des montagnes succédant aux montagnes, cela finit par devenir assez monotone. Et voici que M. Jensen nous affirme qu'il nous en reste à franchir une dernière, d'une altitude de 2000 mètres. Est-elle donc bossuée, cette immense Asie !

Quittant les bords du lac, nous cheminons le long de la ligne télégraphique. L'installation des potaux est singulière. On ne dispose guère ici que du bois de peuplier. Aussi, bon nombre

de poteaux, plantés qu'ils sont dans les rizières, sont complètement pourris après quatre ans de service. On les remplace tant bien que mal, en accrochant le fil à de vieux troncs rabougris, ou encore à des arbres fruitiers. Il arrive même que, ces ressources manquant, la ligne est interrompue pendant plusieurs mois. « C'est ainsi, nous dit M. Jensen, que, non loin d'ici, le personnel d'un bureau n'a d'autre occupation depuis trois mois que de palper des gages plantureux, parce que plusieurs poteaux ont fait la culbute. »

Au haut de la montagne, voici qu'éclate un coup de feu, et un colporteur chinois tombe, les quatre fers en l'air. Nous courons à lui : le malheureux a la poitrine tout en sang et semble prêt à rendre l'âme, tandis que sa main droite étreint encore un pistolet fumant. En bons samaritains, nous lavons la blessure avec de l'arnica et faisons avaler au patient quelques gouttes de cordial. Le Chinois ouvre un œil, puis deux, recouvre la voix et nous dit enfin : « Merci ! bonnes gens, continuez votre route : je n'en mourrai point. J'avais acheté un pistolet et l'avais bourré sur la poudre avec de la terre et du papier, pour qu'il fît grand bruit, mais sans ajouter de balle. Et jouant avec mon arme, le coup est parti et je me suis cru

mort : mais j'ai la peau dure et je vis encore »

Au village de *Hai-men-tyao*, où nous logeons, on sert d'excellent poisson pêché dans un lac voisin, presque aussi grand que celui de *Iun-nan-fou*. Les habitants, tous pêcheurs et pirates à l'occasion, ont assisté pour la plupart, nous dit M. Jensen, à la guerre du Tong-kin, où ils ont laissé bon nombre de leurs compatriotes, et beaucoup de ceux qui en sont revenus ont été estropiés par les balles françaises. La moue qu'ils nous font semble indiquer qu'ils en gardent rancune. C'est logique de leur part : mais qu'y pouvons-nous ?

Le lendemain, nous suivons une belle route ombragée par des arbres touffus et bordée d'immenses vergers où croissent pommiers, poiriers, caquiers et bien d'autres arbres fruitiers. La *Ou-li-tze* est une sorte de poire qui ne se cueille qu'en hiver et doit mûrir sur l'arbre ; elle est alors entièrement noire et très juteuse. La *Sa-li-kouo* est une sorte de pomme aigrelette d'un goût excellent, dont les pepins sont des noyaux très durs, analogues à ceux de la nèfle. Le pays paraît d'ailleurs plus riche que dans le nord de la province ; les maisons sont plus confortables ; hommes et femmes portent des vêtements plus luxueux. Ces dernières vont jusqu'à étaler de nombreux ornements en argent.

En revanche la chaleur est excessive. Aussi, dans la journée du 14, Bonvalot et deux de nos hommes sont-ils pris de fièvre et de vomissements bilieux. Notre petit singe Akké, habitué aux frimas de ses montagnes, est bien malade, lui aussi, et les magnifiques chiens que nous avions amenés du Thibet meurent l'un après l'autre.

Les coups de soleil sont presque autant à craindre que les attaques de la fièvre. Pour s'en préserver, les indigènes portent ces énormes chapeaux en fibres de bambou, de près d'un mètre de largeur, et qui paraissent si grotesques lorsqu'on les voit représentés dans les peintures chinoises. Au risque de passer pour des Chinois de paravant, nous achetons de ces chapeaux et nous nous en coiffons bravement.

Nous logeons dans un village à sol marécageux, uniquement habité par des Hoei-Hoei, ou Mahométans. Ces gens nous apprennent qu'après la grande révolte de leurs compatriotes, ils ont été relégués en cet endroit malsain par leurs ennemis qui espéraient, sans doute, les faire périr par la fièvre. Toujours bien avisés, ces Chinois !

Rien à noter au cours des deux journées suivantes, si ce n'est des ronces gigantesques qui bordent le chemin et sont identiques probable-

ment à celles que l'on rencontre au sud de l'Afrique, et auxquelles les Boers ont donné le nom significatif de *Wacht een beetje*, « attendez un peu ». C'est que ces ronces ont des épines récourbées, si longues et si acérées que, pour peu qu'on s'en approche, on est infailliblement accroché. Une clôture faite de ces arbustes serait absolument impénétrable, même à des buffles.

Le 17 *septembre*, nous atteignons *Mongt-ze*, où nous sommes reçus très amicalement par le consul français, M. Le Duc. Mais nous sommes insultés au beau milieu de la rue par des voyous et des soldats chinois. Les sauvages thibétains nous ont ennuyés parfois, mais jamais injuriés. L'être ici, où la France a son représentant, c'est trop fort ! Aussi, le plus insolent des insulteurs est il saisi par nos gens et rossé d'importance. De plus, nous faisons transmettre nos cartes au grand mandarin de la ville, avec prière de prendre des mesures pour que nous soyons respectés. Le madré Chinois répond à notre requête en faisant demander pourquoi nous avons battu un de ses sujets, et voudrait tenir en son pouvoir mon cuisinier Tong-kia, lequel a frappé comme nos autres serviteurs et qui, étant Chinois, serait justicable du tribunal de l'endroit. Nous n'avons garde de céder

à cette exigence : mon brave chrétien risquerait tout simplement d'être décapité.

Au consulat, outre M. Le Duc, nous trouvons six Européens, tous employés au service des douanes chinoises. Ces messieurs nous invitent à dîner avec eux le lendemain. Nous acceptons avec reconnaissance, décidons de nous reposer pendant deux jours et profitons de cette halte pour louer de nouveaux chevaux destinés à nous porter jusqu'à Mong-hao, sur le Fleuve Rouge.

Nos nouveaux amis ne cessent de nous parler du danger d'être attaqués par les pirates qui rôdent sans cesse aux abords de ce fleuve. Ces jours derniers, un jeune officier français escortant un convoi de barques chinoises aurait été tué par ces bandits.

20 *septembre*. Il ne nous reste que deux étapes à fournir par terre. Nous partons vers midi, emmenant treize chevaux de bât et sept chevaux de selle. Mauvaise journée ! Je tombe de ma monture et me blesse fortement aux genoux. Et puis, une pluie continuelle, des chemins boueux et, pour clore la fête, nous ne trouvons le soir qu'une étable infecte et humide. Nous y passons la plus affreuse nuit que nous ayons eue de tout le voyage.

Aussi est-ce de grand cœur que, dès l'aurore,

nous sellons nos chevaux pour la dernière fois. Nos gens, qui se traînent à peine, tant ils sont affaiblis par la fièvre et la dyssenterie, ne mettent pas moins d'ardeur à charger les bagages. Ils savent que six lieues à peine nous séparent du Fleuve Rouge tant désiré.

Dussions-nous crever les chevaux, nous ne mettons guère que deux heures pour effectuer le trajet. Nos serviteurs impatients ont pris les devants et, tout à coup, nous entendons les cris cent fois répétés : Fleuve Rouge ! Fleuve Rouge ! Une jonque bien propre et assez grande nous attend. On saute à bas des montures, on leur arrache la bride et la selle, et, à la stupéfaction des bateliers qui nous croient fous, on jette et tout à la rivière, comme si l'eau du fleuve — elle est vraiment rougeâtre — devait emporter avec nos harnais délabrés le souvenir de plus de douze mois de misères.

Un seul homme ne partage point le délire oyeux qui nous agite tous : notre pauvre Achmed. Debout au bord du fleuve, il en considère hébété le cours impétueux ; et lui, l'homme de fer et d'acier, tremble pour la première fois de sa vie. « Que voulez-vous ? nous dit-il ; les déserts, les montagnes, les rochers, les précipices : je connais tout cela ; mais l'eau, mais cette frêle barque qui se dan-

dine, et puis, plus loin, la grande mer, rien que le ciel et l'eau profonde : j'en mourrai ! » Nous tâchons de rassurer le bon serviteur dont la vaillance a si souvent relevé notre faiblesse, mais Achmed hoche tristement la tête.

Nous passons le reste de la journée à ranger nos bagages à fond de cale, et nous disposons nos literies par dessus. Le repas du soir est pris de bonne heure, et nous nous endormons bercés par cette idée : voici la dernière nuit que nous passerons en Chine ; demain, ce sera le Tong-kin, et le Tong-kin, c'est déjà un peu la France, l'Europe, la patrie !

CHAPITRE XXVIII

Navigation sur le Fleuve Rouge.— Rencontre de six Belges. — Arrivée à Hanoï. — Une triste nouvelle. — Arrivée à Hong-Kong. — Retour en Europe.

22 septembre. Nous nous éveillons alors que la barque file déjà rapide entre des rives étalant l'exubérante végétation des contrées tropicales.

Nos bateliers parlent une langue qui nous est incompréhensible. Quelques-uns entendent cependant un peu le Chinois, de même que leur chef. Celui-ci, magnifiquement vêtu, est d'ordinaire nonchalamment assis au pied du mât et fume d'innombrables pipes. Mais, vienne à se présenter un des nombreux rapides où des rochers émergeant du fleuve nous menacent de leurs pointes aiguës, il saisit lui-même le gouvernail, et, son œil d'aigle fixé sur l'unique

passage torrentueux qui nous est ouvert, sa voix vibrante et métallique jetant des ordres brefs et énergiques, il dirige la jonque avec une justesse prodigieuse, à travers le dédale des roches que blanchit l'écume, puis se rassied, grave et silencieux.

Un homme ! ce chef ; et comme lui et ses matelots ont tous été pirates et le sont peut-être encore, nous avons donné l'ordre formel de n'aborder nulle part sans notre permission, parce que ces gens pourraient nous faire accoster le soir en un endroit occupé par leurs amis, les bandits du fleuve, et nous faire massacrer, pour profiter de nos dépouilles.

Vers le déclin du jour, un cri retentit tout à coup : — Maître ! voyez donc : un soldat français est là-haut, sur la rive. — Nous n'en croyons rien tout d'abord, puisque d'après les rapports reçus précédemment, le premier poste militaire français devait se trouver à Lao-kai, où nous n'arriverons que demain. Nous tirons pourtant en l'air deux coups de revolver. A l'instant même, quatre ou cinq de ces casques blancs que les Européens portent sous les tropiques se montrent à travers le feuillage touffu. Nous répondons à cette apparition en hissant le drapeau tricolore et nous tâchons d'aborder. Mais le courant violent nous emporte assez

loin et, lorsque nous parvenons à mettre pied à terre, c'est par un étroit sentier s'ouvrant à travers une forêt de bambous et de bananiers que nous atteignons le poste commandé par le capitaine Cadars.

Celui-ci nous apprend qu'il y a trois mois encore, le poste était établi non loin de là, dans un endroit bas et humide où la fièvre décimait les hommes. On a donc brûlé la forêt broussailleuse qui recouvrait une colline, et l'on a établi sur le sommet un fort dominant au loin le fleuve et tenant en respect les pirates qui, jusque-là, pillaient impunément les jonques de commerce.

Le capitaine Cadars commande cent hommes : quatre-vingt tirailleurs annamites et vingt soldats français. Dure vie que celle de ces pauvres gens ! Comparés à eux, les soldats écossais ou irlandais que l'Angleterre entretient aux Indes sont de véritables princes. Être jour et nuit sur le qui-vive ; habiter un pays malsain, des forêts humides où grouillent les serpents et où rugit le tigre ; bâtir sous un soleil torride des remparts et des casernes ; avec tout cela, manquer souvent de vivres qui ne peuvent arriver que par le fleuve : la situation peut être glorieuse, mais elle n'est certes pas enviable.

24 *septembre*. Nous sommes partis hier soir de bonne heure, après avoir pris les dispositions de défense commandées par la prudence. Nos hommes se relayaient d'heure en heure, fusil en main, pour faire la garde et inspecter les rives qu'on nous a dit recéler en maints endroits des nids de pirates. Nous mêmes, nous avions placé à portée de nos mains des armes et des munitions.

A midi nous atteignons *Lao-kai*, premier poste occupé par un résident civil français, appuyé par une garnison de volontaires annamites et de soldats européens appartenant à la légion étrangère. Le résident, M. Larose, nous a reçu avec la plus parfaite cordialité et nous a communiqué un télégramme du Gouverneur général du Tong-kin, M. Piquet, enjoignant à tous employés civils ou militaires de traiter avec honneur les explorateurs du Thibet. — Voilà qui est très gentil. Qu'on se chamaille en France sur la forme du gouvernement, je m'en bats l'œil. Mais que les autorités républicaines fassent ici bon accueil au Prince d'Orléans et et à ses amis : j'en suis ravi et en profiterai de mon mieux !

Je fais ici une rencontre stupéfiante. Dans la soirée je reçois la visite de six Belges engagés dans la légion étrangère. L'un d'eux ne

m'a pas dit deux mots de flamand qu'à son accent j'ai reconnu un habitant de la Dyle, un Louvaniste. Les autres sont nés qui à Bruxelles, qui à Liège, qui à Charleroi. Tous ont un grade et d'assez bons appointements. Aussi fus-je invité pour le lendemain à un déjeûner bien ordonné, où l'on devine assez que les souvenirs de l'ancienne patrie firent tous les frais de la conversation.

Le commandant de la garnison me disait, au sujet de ces compatriotes : « quand j'ai la chance d'avoir un engagement avec les pirates, les Belges font merveille et l'emportent sur tous en froide bravoure. Mais, quand ils n'ont rien à faire et doivent subir le train-train monotone de la caserne, il est assez difficile d'en tenir ménage : ils vendraient jusqu'à leurs nippes pour avoir de quoi boire ! » Je laisse à l'officier français la responsabilité de ce blâme et de cet éloge. Pour ce qui est de boire, j'ai vu des tourlourous français qui ne s'en tiraient pas mal : il fait si chaud, au Tong-kin !

Nous avons loué une autre barque qui, en cinq jours, doit nous conduire jusqu'à *Hanoï*, la capitale. Nous eussions préféré, pour aller plus vite, un bateau à vapeur ; mais il n'en vient à Loa-kai qu'à l'époque des hautes eaux. M. Larose insiste pour nous faire accepter une

escorte militaire. Bonvalot refuse. — Nous nous sommes défendus nous-mêmes pendant plus d'un an, dit il ; ne serait-ce pas une honte de nous abriter maintenant derrière de pauvres soldats, et cela en pleines possessions françaises ?

25 *septembre*. On descend rapidement. A midi, les soldats d'un poste nous avertissent de redoubler de vigilance, parce que, hier encore, les pirates ont pillé une jonque. Ces bandits ont des retraites partout et sont parfaitement renseignés par leur affidés sur le moment où une embarcation quitte le bas Tong-kin pour remonter le fleuve, sur son chargement et ses moyens de défense. Le pillage terminé, ils disparaissent dans les fourrés impénétrables qui bordent les rives.

On sait qu'en Cochinchine et au Tong-kin, l'élément militaire français est subordonné à l'élément civil. Je n'ai point qualité pour discuter cette organisation : je me contente d'en constater certains résultats. C'est ainsi qu'au poste dont je viens de parler, officiers et soldats connaissaient parfaitement en quel endroit peu éloigné se trouvait un repaire de pirates et s'offraient à aller exterminer ces derniers. L'autorité civile s'y opposait. Parfois encore celle ci refuse les bateaux nécessaires pour

ravitailler de vivres et de munitions les postes échelonnés vers le haut du fleuve. Et les pauvres soldats restent des semaines entières sans moyens de défense, privés de la nourriture substantielle qu'il leur faudrait pour les soutenir en ces climats débilitants. D'autre part, il est vrai, les employés civils ne tarissent pas sur les griefs qu'ils ont à reprocher aux militaires. De là, des dissensions et un manque d'unité dans l'action, dont profitent à merveille les Chinois et les pirates. Encore une fois, je ne juge pas, je cite des faits.

26 *septembre*. Passage d'un rapide dangereux. Nous tirons ensuite sur d'énormes tortues dormant à fleur d'eau. Vers midi, nous sortons définitivement de la région montagneuse pour déboucher dans une plaine sans limites où de nombreux villages se cachent sous l'ombrage de riants bosquets de bananiers. Hélas ! pourquoi faut-il que les habitants de ces splendides régions vivent sous le coup d'alarmes continuelles ? Les pirates y sont aussi nombreux, aussi hardis qu'au temps de la guerre franco-chinoise, et s'en prennent à leurs compatriotes comme aux Français. Bien armés, connaissant à merveille tous les sentiers de la jungle, ils poussent l'audace jusqu'à s'attaquer en plein jour à des postes militaires. Il y a cinq jours, ils ont mis le feu

à tout un grand village, à deux cents pas d'un fort occupé par les soldats français et annamites.

27 *septembre*. On va plus lentement. Le fleuve, devenu plus large, a un courant moins violent ; le vent nous est contraire, et enfin les bancs de sable qui se déplacent journellement nous obligent à une extrême circonspection.

Au poste de Houang-hao où nous arrivons le soir, nous sommes victimes d'une petite méprise. La sentinelle ne nous permet pas d'abord d'entrer dans la place. Requis par nous, un sergent va trouver le commandant et lui demande en notre nom quatre pains frais.

— Qui sont ces gens ? demande le commandant.

— Pas grand'chose, riposte le sergent ; à voir leurs pantalons de toile bleue et leurs visages hâlés, je pense que ce sont des chauffeurs de chaloupe.

On nous apporte pourtant les pains demandés.

En retour, le sergent reçoit, avec une gratification, les cartes du Prince et de Bonvalot, qu'il est prié de transmettre au commandant. On devine le reste. De joyeuses libations de champagne réparent le quiproquo.

Le lendemain, nous rencontrons le beau bateau à vapeur, *Iun-nan*, construit à Hai-

phong, au Tong-kin même, dans les usines d'Abatardie et Cie. Ce steamer est mu par une énorme roue à aubes placée à la poupe. Peu après, le commandant d'une chaloupe à vapeur a l'obligeance de nous prendre à son bord et de remorquer notre jonque à sa suite. C'est ainsi que vers cinq heures du soir, nous arrivons à Hanoï, où nous nous installons aussitôt à l'hôtel Alexandre.

Après une toilette sommaire, nous allons nous procurer dans divers magasins de quoi reprendre une tournure européenne, et nous achevons la soirée entre nous, fêtant joyeusement la fin de nos explorations et de nos misères. Nous avons d'ailleurs trouvé ici de nombreuses lettres et une foule de journaux envoyés à notre adresse par nos amis d'Europe. Le Prince en a pour le moins le volume d'un mètre cube.

Hanoï est une grande ville de 150.000 habitants. Depuis qu'ils en sont les maîtres, les Français n'ont rien épargné pour l'embellir. Parlerai-je des fêtes organisées en notre honneur par les autorités civiles et militaires, des réceptions, des grands dîners, de la remise solennelle par le roi d'Annam de la décoration de première classe d'Annam et Tong-kin ? Ces choses ont des charmes... et des ennuis assez connus !

Le 5 *octobre*, après huit jours de fêtes fatigantes, le gouverneur mit à notre disposition une chaloupe commandée par un officier, afin de nous mettre à même de visiter sommairement tout le delta du Fleuve Rouge. Nous laissons donc Abdullah et Tong-Kia à Hanoï, et commençons par aller saluer à Ké-so, Monseigneur Puginier qui nous fait admirer sa cathédrale, ses jardins et ses pépinières incomparables. Nous nous rendons ensuite à *Nam-dinh*, la ville industrielle par excellence. Aux *Sept Pagodes*, nous parcourons le champ de bataille où les Chinois alliés aux Annamites perdirent en un seul jour 25,000 hommes. Plus loin, de *Phang-Thuong* à *Lang-song*, si célèbre par le terrible désastre des Français, on a établi un chemin de fer Decauville.

A Haï-phong, visite des usines métallurgiques de M. Abatardie qui, de simple ouvrier, est arrivé, à force d'intelligence et d'énergie, à une situation très considérable. Sauf un Anglais, tous ses ouvriers, employés et dessinateurs, sont des Chinois de Canton s'acquittant à merveille de leur besogne. Nous poussons ensuite jusqu'à la fameuse baie d'Along où se livra naguère une bataille navale contre les pirates. Le grand cimetière où sont inhumés les cadavres des soldats français prouve assez quelle fut la fureur de ce combat.

Le 12 *Octobre*, à notre rentrée à Hanoï, nous recevons une bien triste nouvelle. Sur ce même Fleuve Rouge que nous descendions il y a quelques semaines, un officier français et plusieurs soldats ont été massacrés par les pirates. On va jusqu'à craindre pour la ville même l'attaque de ces forbans, et les militaires ne se gênent pas pour dire hautement qu'aussi longtemps qu'on ne leur laissera pas les coudées franches, la paix définitive est impossible.

Le 15, nous emballons ce que nous voulons emporter en Europe. Tout le reste est abandonné en cadeau à mon Tong-kia, en sus d'un beau salaire. Le soir, nous donnons un dîner d'adieu, coïncidant précisément avec l'anniversaire (vingt-trois ans) de la naissance du Prince ; et ce nous est une occasion de rappeler la fameuse bouillie au cacao qu'il nous préparait lui-même, il y a bientôt un an, dans les gorges affreuses du Haut-Thibet.

Une chaloupe nous conduit ensuite à Haïphong où, le 19, un steamer nous prend en destination de Hong-kong. Le mal de mer, auquel j'échappe seul par grâce spéciale, éprouve rudement mes compagnons, surtout au déroit de Haï-Nan, mon pauvre Tong-kia est sur le point d'y rendre l'âme.

A notre arrivée à Hong-kong, le 21 *octobre*,

les Anglais nous font une réception presque française. Je remets mon Tong-kia à l'excellent M. Meugniot, Procureur de Messieurs les Lazaristes à Shang-haï, pour le moment de passage à Hong-kong. Il se chargera de rapatrier mon fidèle serviteur par les provinces du nord de l'Empire.

Enfin, le 23, nous sommes sur le pont d'un magnifique paquebot des Messageries Maritimes françaises, l'*Iraouaddy*, en destination de Marseille. A Port-Saïd, au débouché du canal de Suez, nous débarquons l'interprête Abdullah qui regagnera ses pénates par la Mer Noire, Samarkand, Tashkent et Yarkend. Achmed nous accompagne jusqu'à Paris et retourne ensuite vers sa steppe natale, jurant bien qu'on ne le prendra plus à traverser l'Asie.

Je suis un peu de son avis : mais, qui sait ? Les hirondelles sont voyageuses par instinct et certains hommes ont avec elles ce trait de ressemblance. J'irai là où Dieu m'enverra et où le devoir m'appellera !





IMPRIMERIE - - -
CL. THIBAUT, -
PLACE DE MEIR, 18
ANVERS. - - -